

Repères pour une sociologie

Alain Degenne

31 juillet 2019

Introduction

Ce livre est le résultat d'une réflexion sur une longue expérience de la pratique sociologique. Il comporte trois parties intitulées respectivement Dynamiques, Héritages et Discussions. C'est une tentative pour articuler des éléments d'analyse qui ne sont pas toujours pris en compte ensemble. J'ai voulu rassembler ici des acquis qui, au cours de ma pratique de la sociologie m'ont paru importants, mon but est d'attirer l'attention sur eux.

La première partie propose un vocabulaire et derrière ce vocabulaire une méthode pour aborder la dynamique des formes sociales. Pour mon argumentation, je me réfère en particulier à Wittgenstein dont je retiens l'idée que l'objet de l'analyse n'est pas ce qui existe, autrement dit des choses, mais ce qui advient, c'est-à-dire des faits. J'en déduis mon point de départ, les scènes sociales, sortes d'atomes de vie sociale dont émergent toutes les autres constructions, en particulier tout ce qui est institué. Harrison C. White m'a également beaucoup apporté. Je fais souvent référence à son ouvrage majeur, *Identity and Control*.¹ Sa vision de la sociologie est en effet entièrement dynamique et part des efforts de contrôle que font les acteurs pour résister aux agressions résultant du chaos des interactions dans lesquelles ils sont plongés. Je définis deux notions :

1. Harrison White a proposé un premier exposé synthétique de sa théorie en 1992 sous le titre *Identity and Control : A Structural Theory of Action*, Princeton University Press. Il a rédigé une seconde version de son ouvrage en 2008, sous le titre *Identity and Control : How Social Formations Emerge*, Princeton University Press. C'est cette version qui a été traduite en Français par Michel Grossetti et Frédéric Godart sous le titre « Identité et contrôle : une théorie de l'émergence des formations sociales », publiée en 2011 aux éditions de l'Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS). C'est à cette version française qu'il est fait référence dans cet ouvrage ; j'utiliserai la référence (I&C).

1- les collectifs qui sont des ensembles de personnes dotés d'un jeu de langage. Cette notion de jeu de langage est initialement empruntée à Wittgenstein ; elle définit un ensemble de comportements verbaux et non verbaux, ainsi que des ressources, au sens le plus général, que partagent un ensemble de personnes qui se reconnaissent membre d'un collectif centré sur un ensemble d'activités. Ce terme de jeu de langage est repris par l'historien William Sewell dans un sens équivalent.

2- La deuxième notion est celle de dépendance corrélative. Elle désigne deux classes d'acteurs dont les rôles sont définis par leur interaction : parents-enfants, enseignants-élèves, acteurs de justice-justiciables, médecins-patients etc. Avec cette notion, je tente d'échapper à la tendance fréquente en sociologie de ne concevoir les rapports de classe que sous la forme de la domination. Ces deux types de structure peuvent être institués, c'est-à-dire fondés sur des jeux de langage explicites qui en assurent la résilience. Un chapitre est consacré aux questions d'émergence et de résilience. Par résilience, je désigne tout ce qui fait qu'une structure se pérennise et s'organise pour durer. Au centre de ce processus figure le principe de ré-émergence autopoïétique qui consiste en un ensemble d'efforts visant à reconstituer les conditions de l'émergence initiale des phénomènes.

La seconde partie est axée sur l'héritage. Après avoir dans la première partie développé l'émergence et la résilience des formes sociales, cette partie aborde ce qui constitue le contexte des actions. Je fais intervenir là des échelles de temps. Les contextes de nos actions sont pour une grande part des institutions que nous trouvons à notre naissance et auxquelles la socialisation nous habitue. Ce sont à la fois des ressources et des contraintes qui encadrent nos actions (la famille, l'école, les lois, les grandes institutions comme le système de santé etc.). J'argumente l'hypothèse que la co-évolution de notre cerveau et des contextes physiques et sociaux qu'il a rencontrés au cours de l'histoire longue a façonné les opérateurs cognitifs qui sont à la base de la pensée. Il y a au premier chef le langage - c'est en ce sens que j'interprète la phrase de Wittgenstein : *les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde*.

J'introduis l'idée que parmi nos opérateurs cognitifs, il existe ainsi des

attracteurs qui, en fonction du contexte, peuvent induire des représentations et des comportements récurrents. Ils sont comme le langage et en liaison avec lui, hérités de l'évolution. C'est ainsi que je considère comme des attracteurs, la tendance à constituer des affiliations identitaires qui conduisent à l'émergence de cercles dotés d'un jeu de langage très involutif et de frontières qui conduisent à une opposition aux autres cercles identitaires et à l'environnement. La tendance à déléguer à d'autres personnes des responsabilités qui nous incombent est aussi un tel attracteur. C'est lui qui conduit à instituer des dépendances corrélatives et des rôles sociaux. Il peut être la conséquence de l'incontournable délégation que doit faire chaque génération, surtout dans son jeune âge, aux générations qui la précèdent.

Mon point de départ, centré sur les interactions et les scènes sociales, n'a rien de très nouveau ; on le trouve chez des pères fondateurs de la sociologie comme Bouglé en France, ou Simmel en Allemagne. J'utilise de nombreuses citations de ces auteurs. Mais le courant dominant au vingtième siècle, inspiré par Durkheim les avait occultés. Ensuite les courants du fonctionnalisme, de l'individualisme méthodologique et de l'acteur rationnel n'ont pas incité les analystes à faire ré-émerger ces points de vue. On peut penser que les notions de chaos et d'imprévisibilité, de complexité qui ont été introduites dans les sciences de la nature ont influencé un auteur comme Harrison White et ses disciples. Il a ouvert une voie que j'emprunte à sa suite.

Je pense que la sociologie a besoin de la notion d'héritage et de celle d'attracteur. C'est ce que je cherche à montrer dans la troisième partie appelée Discussions, où j'examine des phénomènes d'affiliation identitaire ou des institutions en forme de dépendances corrélatives, et la combinaison des différentes logiques que l'on peut y observer. C'est aussi ce qui réintroduit les aspects structurels dans ma démarche. Je pense en effet qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre une logique résolument dynamique et le constat de structures fortes et résilientes.

Mon propos est centré sur l'idée que la sociologie est le produit, comme toutes les autres disciplines scientifiques, d'opérateurs cognitifs. C'est pourquoi j'ai placé au centre de ma démarche les récits - au sens large - qui sont les seuls matériaux sur lesquels porte l'analyse. Ces récits sont également la

manière dont les personnes s'approprient, se représentent les faits dont ils sont témoins. ceci me conduit à introduire les opérateurs cognitifs dans le raisonnement, comme une partie prenante de l'exposé. Il n'y a pas d'extériorité de l'analyste par rapport à la réalité sociale qu'il analyse.

J'utilise de nombreuses et parfois longues citations dans ce texte. La raison en est que le point de vue sociologique que je veux argumenter ici reste ouvert et qu'il s'inspire des travaux de nombreux auteurs actuels ou du passé. Plutôt qu'une théorie fortement structurée, c'est une convergence que je veux montrer et je pense qu'il importe peu que les textes soient anciens ou récents, d'origine anthropologique, philosophique, sociologique, économique ou biologique. Je m'efforce toutefois de ne pas négliger les avancées récentes sur les sujets que je traite ici.²

2. Michel Grossetti a bien voulu lire une version précédente de ce livre. Ses commentaires m'ont été précieux, ils m'ont permis de remanier profondément mon texte. Je lui adresse tous mes remerciements. Annick a subi tous les inconvénients d'avoir un conjoint trop occupé par un ouvrage très récurrent. Je lui suis très affectueusement reconnaissant de l'avoir accepté.

Première partie

Dynamiques

Chapitre 1

Éléments de vocabulaire

1.1 Scènes sociales et récits

Je propose au lecteur un point de vue : commencer la réflexion sociologique par le concept de scène sociale. Une scène sociale, c'est un moment d'interaction entre des personnes, qui a une unité de sens. Si l'on est au travail, dans une réunion, ou dans un repas de famille, dans un autobus, c'est un environnement. A chaque instant nous pouvons attribuer un sens à cette situation. Supposons qu'un événement transforme la situation, le contremaître intervient sur la scène de travail, un nouvel invité intègre le repas de famille, le contrôleur passe dans le bus, alors les participants ne voient plus la scène de la même manière, elle change de sens pour eux et nous devons considérer que c'est une nouvelle scène sociale. La durée n'est pas un critère pertinent, on peut passer plusieurs heures à lire un livre ou à jardiner sans que le sens de la situation se transforme ; on peut passer quinze heures dans un avion en vol sans que rien ne modifie le sens de la scène. En revanche, une soirée dans une famille avec de jeunes enfants, le repas, le coucher, peut conduire à distinguer des scènes qui seront vécues de manière différente.

Une scène sociale est donc un découpage qui est défini à partir de son sens par les personnes qui y participent ; mais elle a un environnement, un contexte constitué d'éléments humains et non humains qui contribuent à la production du sens, le cadre physique, la présence d'animaux, le contexte

institutionnel etc. Je range les événements et tout ce contexte dans l'expression « ce qui a lieu », pour rapprocher la notion de scène sociale de ce que dit Wittgenstein : En effet, Wittgenstein place au début de son *Tractatus* les prémisses suivantes.¹ :

« Le monde est tout ce qui a lieu (1, p.33). Le monde est la totalité des faits, non des choses (1.1, p.33). Le monde se décompose en faits (1.2, p.33). Nous nous faisons des images des faits (2.1, p.38). L'image est un modèle de la réalité (2.12, p.38). L'image est un fait (2.141, p.38). »

Ce rapprochement ne vise pas une exégèse de la pensée de Wittgenstein, c'est simplement le choix d'un point de vue, celui de ne pas se centrer sur des états et de ne pas voir le monde social comme un ensemble d'états, mais comme un univers de scènes sociales en perpétuelle évolution. L'image que nous nous faisons d'une situation peut intégrer un environnement dont nous nous faisons une image stable, mais même ce qui semble ne pas faire partie de l'évènement parce que cela apparaît comme stable, permanent, ne l'est qu'à une certaine échelle temporelle. Les bâtiments peuvent s'écrouler ou brûler, le changement climatique va bouleverser les cultures et la présence des animaux, le cadre institutionnel est sans arrêt transformé par le vote de nouvelles lois et l'évolution de la jurisprudence. Ceci implique que l'usage que nous pouvons faire d'une scène sociale doit être multi-niveaux d'un point de vue physique, social, institutionnel. La multiplicité des échelles de lecture est une composante des opérateurs cognitifs. Les faits sont tout cela et la référence à Wittgenstein est un parti pris de concevoir le monde sur lequel on travaille comme toujours potentiellement en mouvement. On peut sans doute aussi faire un parallèle entre l'image à laquelle il est fait allusion dans cette citation et le récit émergent que j'appelle le sens attribué à la scène sociale.

Sur quoi porte l'investigation sociologique ? Quel est son matériau. C'est une première prise de conscience indispensable. Je ne parle pas ici de la pure spéculation intellectuelle sur les faits sociaux mais de la sociologie à voca-

1. Wittgenstein L., 1922, *Tractatus logico philosophicus*, Gallimard, 1993

tion scientifique, qui confronte ses hypothèses et ses conjectures aux faits concrets. Les sociologues n'ont pas un accès direct à tout ce que notre imaginaire peut rassembler sous les termes de société ou de social, leur matériau est constitué de récits. Ces récits peuvent prendre des formes multiples, des textes, des actes notariés, des entretiens, retranscrits ou non, des photographies ou des vidéos des descriptions d'observations, des statistiques, des mails, des tweets et même de la musique. Les textes sont souvent utilisés, ils représentent une forme particulièrement élaborée de récits, on peut même y inclure les romans ; Balzac et Zola par exemple sont souvent considérés comme d'excellents témoins de la société de leur temps. Dans les entretiens ou le recueil d'informations ou de données statistiques, le plus souvent, on cherche cependant à minimiser le facteur interprétation par l'enquêteur. La discipline sociologique a mis au point des techniques d'entretien qui visent à minimiser l'interprétation entre ce qui est dit par la personne interrogée et ce qui est enregistré par l'enquêteur. L'expérience montre que ce souci est loin d'être sans intérêt mais qu'il a cependant des limites. C'est un sujet récurrent en ethnologie que de savoir quelle est la place de l'enquêteur ou de l'observateur et dans quelle mesure il peut se placer dans la position de l'observateur objectif, neutre, impartial. Aux situations d'entretien on ajoute parfois un enregistrement vidéo. De même l'analyste peut rechercher des matériaux de première main comme des films d'actualité, des photographies. Mais, dans tous les cas, il y a un découpage de la réalité par l'observateur ; toute description est une reconstruction. C'est pourquoi je rassemble sous le terme de *récits* tous les matériaux sur lesquels on fait porter l'analyse sociologique. Les photographies ou les statistiques n'échappent pas plus à la prise en compte du contexte de leur création que les entretiens ou n'importe quelle autre forme de documents. Au départ de toute analyse sociologique il y a des récits et ces récits rendent compte de scènes sociales. Il n'y a pas d'autre réalité sociale en sociologie que ce qui est accessible à travers des récits

Ce qui précède est ainsi une traduction pour la pratique sociologique des propositions de Wittgenstein.

J'ai lié les scènes sociales au sens que leur attribuent les participants ou les observateurs. La sémantique est un champ de recherche très actif, mais

ce n'est pas mon propos. Je ne cherche pas à savoir comment les participants attribuent un sens à une scène sociale ou comment ce sens émerge, il me suffit de poser cette émergence et d'admettre qu'elle peut se traduire par la production d'un récit. Ce qui a lieu, ce sont les scènes sociales. Elles sont multiples, éphémères et toute personne en traverse un grand nombre en peu de temps, ce qui veut dire que toute personne participe sans arrêt à l'émergence de nouveaux récits, qu'ils soient partagés ou non. Certaines scènes ne produiront chez ces personnes que des émotions, des impressions et ne donneront pas naissance à un récit sous une forme accessible ; mais d'autres vont générer des traces utilisables en particulier par les sociologues.

1.2 Scènes sociales et scènes verbales

Le linguiste Bernard Victorri développe l'idée qu'une phrase est une « scène verbale », c'est-à-dire que le sens de la phrase va être donné par le rassemblement des mots dans un contexte, beaucoup plus que par la logique grammaticale. Bernard Victorri développe cette idée à partir, en particulier de réflexions sur la polysémie². On voit immédiatement en effet que dans les deux expressions *un grand bâtiment* et *un grand vin*, l'adjectif *grand* n'a pas le même sens et que la simple grammaire ne nous permet pas de le voir.

« L'hypothèse que nous proposons repose sur l'idée que l'activité de langage consiste à construire un espace cognitif d'un type bien particulier, un champ intersubjectif partagé par les interlocuteurs [...] Quand quelqu'un s'exprime, que ce soit pour raconter une histoire, donner une information, préférer un jugement, etc. il fait surgir devant lui et ceux qui l'écoutent une *scène* dont chacun a conscience qu'elle s'offre à son *regard* en même temps qu'à celui des autres. [...] Notons aussi que cette hypothèse d'un champ intersubjectif partagé ne se limite pas aux situations de parole où l'énonciation se fait en présence des interlocuteurs. Elle s'étend aussi aux interlocutions décalées dans l'espace et dans le

2. Victorri B., 2000, Langage et cognition, le malentendu cognitiviste ; halshs-00009483

temps, qu'il s'agisse d'écrits ou de diffusions orales en direct ou en différé : dans ces cas aussi l'auteur cherche à produire le même effet de scènes verbales pour les interlocuteurs visés. (p. 9) »

Cette vision holiste m'intéresse particulièrement, parce qu'elle reprend l'idée de scène, parce qu'elle s'articule tout à fait avec les récits sur lesquels nous travaillons et aussi parce qu'elle s'associe à une construction dynamique du sens que je retrouve en particulier chez Harrison White. Le sens n'est pas le résultat d'un calcul effectué sur les mots par le cerveau suivant des règles immuables, il se construit en situation par un mécanisme sur lequel je me garderai bien d'émettre une hypothèse, mais qui est holiste et dont les sons sont une expression. Victorri l'exprime très clairement :

« Il y a bien un calcul du sens des énoncés, mais ce calcul n'est pas du type logico-algébrique, partant du sens des unités pour aboutir au sens des énoncés. C'est un calcul qui se formalise bien mieux dans le cadre de la théorie des systèmes dynamiques : c'est l'interaction entre les unités présentes dans l'énoncé et les éléments de la situation d'énonciation qui conduit à stabiliser dans un même mouvement le sens des unités et le sens global de l'énoncé. (Victorri p.15)

Il faut noter que ce type de calculs correspond mieux aussi à ce que l'on sait aujourd'hui du système neuronal qui sert de support aux opérations cognitives. En effet, le fonctionnement neuronal est caractérisé par l'activité de réseaux de neurones, dont le comportement se modélise aussi comme des systèmes dynamiques aboutissant à des stabilisations temporaires de l'état global de ces réseaux en fonction des entrées qu'ils perçoivent. Il y a donc une adéquation entre les propriétés du substrat physique et celles des activités mentales dans cette perspective, ce qui n'est pas le cas dans les modèles qui supposent que les opérations de l'esprit se réduisent à des manipulations logico-algébriques de symboles. (Victorri, p.16) »

Par cette position, Victorri se démarque de linguistes comme Chomsky qui

mettent la grammaire en avant dans la construction du sens des phrases.

1.3 Classes de scènes sociales

Il me semble qu'il n'est pas juste de concevoir le social comme un espace englobant, une sorte de boîte dans laquelle se dérouleraient les interactions. L'espace social est constitué de l'ensemble des faits que l'on constate : les scènes sociales, leurs enchaînements, les réseaux qu'elles constituent, les récits qui les rapportent. Les scènes sociales sont notre seul point de départ, tout découle d'elles, ce sont les faits dont parle Wittgenstein. William Sewell³ évoque la perspective « full event » ; c'est en ce sens que j'interprète cette expression. S'il n'y a pas d'espace social englobant, il n'y a pas non plus de temps social englobant. Le temps social est celui de l'enchaînement des faits, de l'enchaînement des scènes sociales, il est local. On va certes retrouver une référence temporelle dans les récits mais elle est locale. Si l'on cherche une unique matrice temporelle de référence, elle est nécessairement découplée des faits et des contextes ; elle est empruntée au temps universel auquel tout le monde se réfère, celui qui est rythmé par le mouvement des astres.

Les faits sont d'une grande complexité ; ils sont de plus singuliers. Les images que l'on en garde sont simplifiées, elle supposent une généralisation, une abstraction. C'est donc par le passage à des classes de scènes sociales que cette simplification et cette généralisation vont s'opérer dans les esprits. Il va y avoir le cercle familial, le cercle de l'école, celui du travail. Si rien de fondamental ne les bouleverse, ils vont se constituer comme des classes de scènes sociales que l'on va rassembler dans une équivalence. Chacune va plus ou moins se découpler, à travers des habitudes, des jeux de langage communément compris. Il me faut maintenant préciser ce que j'entends par découplage et encastrement. Ces notions sont empruntées à Harrison White.

3. Sewell, W. H. JR, 2005, *Logics of history. Social theory and social transformation*, The University of Chicago Press.

1.4 Encastrement, découplage

Les interactions, les scènes sociales, les formes de contrôle dont elles sont le cadre, peuvent prendre n'importe quelle forme. Lorsqu'on considère l'ensemble des êtres sociaux (personnes ou collectifs), de toutes leurs interactions, de toutes les mesures de contrôle qu'ils mettent en place, on prend conscience de l'impossibilité d'en faire une théorie simple, de rendre compte de cette complexité par quelques règles. On se heurte sans arrêt au hasard, à l'imprévisibilité. Qu'est-ce qui fait que deux personnes particulières vont se mettre en ménage et fonder une famille? Elles se rencontrent au hasard de leurs activités et de leurs déplacements, nouent une relation ou bien se quittent et ne se reverront jamais. Si elles restent ensemble, elles vont devoir protéger leur couple, gérer leur relation et leurs relations avec les autres. Seules leurs décisions et leurs actions feront exister ce couple. L'imprévisibilité est inhérente au champ des actions sociales⁴. C'est ce qui fait qu'on ne peut pas le voir comme entièrement descriptible. Il est plus fécond d'accepter que les scènes sociales forment une sorte de chaos et de chercher à théoriser l'émergence, le maintien ou la disparition des formes sociales.

C'est une position contre-intuitive, parce que les phénomènes s'imposent à nous. Ce que nous observons est toujours cohérent et particulier. Mais c'est pourquoi l'idée centrale de l'interactionnisme structural qui consiste à voir l'univers social comme un chaos d'interactions plutôt que comme un système organisé est à mes yeux fondamentale. Dans ce chaos, des équivalences se font au plan cognitif, des identités émergent et cherchent à se maintenir à travers les efforts qu'elles font pour contrôler les interactions qu'elles ont avec les autres identités. Ce sont donc les efforts de contrôle qui sont premiers et qui caractérisent les acteurs (que White appelle des identités).

Le processus qui permet l'émergence des formes sociales est appelé le découplage. Découplage parce qu'il s'agit d'une prise de distance avec les contingences liées au contexte dans lequel ce processus prend forme. Pour autant, une forme sociale, n'est pas une abstraction, elle est bien ancrée dans les interactions concrètes. Le processus inverse du découplage, qui met

4. Grossetti M., *Sociologie de l'imprévisible*, Paris, PUF, 2004.

l'accent sur les interactions concrètes avec l'environnement est appelé l'encastrement. Encastrement et découplage sont les deux facettes d'une seule réalité, l'émergence d'une forme sociale qui est associée à une signification.

Ceci donne une vision du social comme un monde en perpétuelle redéfinition, fait de remises en question et de reconstructions. En fait on trouve assez facilement une analogie de ce raisonnement avec la sociologie telle que la concevait Durkheim. Les faits sociaux ne résultent pas chez cet auteur de l'addition des volontés individuelles, ils les transcendent et, dans la mesure où ils précèdent l'existence des individus, ils contribuent à la production de leur identité.

Le passage des scènes sociales aux classes de scènes sociales n'est pas un simple regroupement ; c'est une opération cognitive complexe, qui se déroule dans le temps, par des rapprochements et l'oubli de certains aspects particuliers des contextes. C'est le résultat de ces opérations cognitives que les récits nous donnent à voir et c'est donc par la médiation d'un langage que cela nous est accessible. Par langage, je ne désigne pas seulement du texte, mais toutes les formes d'expression qui peuvent servir à communiquer entre les êtres humains (attitudes, gestes, chorégraphie, musique etc.). Si nous pouvons employer des termes comme « un repas », « un voyage », « un chantier », « un procès en assises » etc., c'est parce que nous disposons collectivement d'opérateurs cognitifs qui nous permettent de rassembler des scènes sociales en classes qui font sens et qui, en retour, nous permettent d'attribuer un sens aux nouvelles scènes que nous rencontrons. Cette attribution de sens a donc un effet en retour sur l'émergence de nouvelles scènes sociales. Le fait qu'il existe des mots pour parler de classes de scènes, nous indique que les conditions d'émergence de ces scènes sont régulièrement reproduites pour les faire apparaître. Nous mettons donc constamment en oeuvre de tels opérateurs cognitifs. Ceci n'implique pas que les scènes sociales se reproduisent à l'identique. Elles ré-émergent toujours dans un contexte particulier. Le chaos des interactions entre les participants y introduit toujours une part considérable d'imprévisibilité. C'est ce qui fait que le sens que recouvrent les mots évolue, se modifie sans arrêt. Certes le déroulement d'un procès en cours d'assise est strictement encadré par le code de procédure pénale, mais pour autant,

c'est toujours un procès, c'est-à-dire que l'important c'est qu'il s'y passe des choses, souvent inattendues et dont l'imprévisibilité passionne le public.

Je vais introduire maintenant un élément de vocabulaire qui sera central dans mon exposé, celui de jeu de langage, inspiré de l'usage qu'en fait Wittgenstein. Les jeux de langage résultent d'un découplage fondé sur le sens.

1.5 Jeux de langage

Considérons la notion de jeu de langage utilisée par Wittgenstein. Je vais lui donner une place importante dans mes développements. Pour cet auteur, la forme que prennent les échanges et le sens qui leur est attribué dans un contexte donné sont liés à ce contexte. Il prend en particulier l'exemple d'un chantier où se construit un dallage. Un ouvrier demande à son collègue de lui apporter une dalle. Il n'a pas besoin de lui expliquer de quelle dalle il s'agit, l'autre le sait. Il n'a pas non plus besoin de construire une phrase, il peut se contenter de dire « dalle » pour signifier qu'il faut lui en apporter une. Le jeu de langage lie donc certaines formes d'échange au contexte dans lequel il a lieu. Il est assez difficile de donner une définition du jeu de langage parce que Wittgenstein a choisi une forme d'exposé qui, à travers trois ouvrages au moins⁵ vise à faire émerger le concept d'un ensemble d'exemples, ou si l'on veut de scènes verbales. Retenons cependant quelques citations extraites des Recherches philosophiques :

« J'appellerai aussi *jeu de langage* l'ensemble formé par le langage et les activités avec lesquelles il est entrelacé » (p.31).

« L'expression jeu de langage doit ici faire ressortir que parler un langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie » (p.39).

« Les jeux de langage se présentent plutôt comme des objets de comparaison qui doivent éclairer, au moyen de ressemblances

5. Wittgenstein L., [1953] 2004, Recherches philosophiques, nrf Gallimard, 1996, Le cahier bleu et le cahier brun, Gallimard.

et de dissemblances, les conditions qui sont celles de notre langage » (p. 88).

Il ne s'agit pas d'expliquer le jeu de langage, il faut le constater, le décrire, comprendre son émergence et ses usages.

« Notre faute est de chercher une explication là où nous devrions voir les faits comme *les phénomènes originaires* ; en d'autres termes, là où nous devrions dire que tel jeu de langage se joue. » (p.235)

« Il ne s'agit pas d'expliquer un jeu de langage par nos expériences vécues, mais de constater un jeu de langage. » (p.235)

Mais le jeu de langage ne se limite pas à la parole :

« Représente-toi la diversité des jeux de langage à partir des exemples suivants, et d'autres encore :

Donner des ordres, et agir d'après des ordres,
 Décrire un objet en fonction de ce qu'on en voit, ou à partir des mesures qu'on en prend,
 Produire un objet d'après une description (un dessin),
 Rapporter un évènement,
 Faire des conjectures au sujet d'un évènement,
 Établir une hypothèse et l'examiner,
 Représenter par des tableaux et des diagrammes les résultats d'une expérience,
 Inventer une histoire ; et la lire,
 Faire du théâtre,
 Chanter des comptines,
 Résoudre des énigmes,
 Faire une plaisanterie ; la raconter,
 Résoudre un problème d'arithmétique appliquée,
 Traduire d'une langue dans une autre,
 Solliciter, remercier, jurer saluer, prier. » (p.40). »

Wittgenstein a pris cette même position dans un article où il critique l'approche de Frazer qui précisément cherche les significations des rituels⁶ :

« Je crois que l'entreprise même d'une explication est déjà un échec parce qu'on doit seulement rassembler correctement ce qu'on sait et ne rien ajouter, et la satisfaction qu'on s'efforce d'obtenir par l'explication se donne d'elle-même. » (p.14)

« L'explication, comparée à l'impression que fait sur nous ce qui est décrit, est trop incertaine. Toute explication est une hypothèse. Or une explication hypothétique n'aidera guère, par exemple, celui que l'amour tourmente. Elle ne l'apaisera pas. On ne peut ici que décrire et dire : ainsi est la vie humaine. » (p. 15)

J'ai pris ce même parti de lier le sens des scènes sociales à leur contexte. Constaté l'existence de jeux de langage, c'est-à-dire de domaines sémantiques spécifiques à certains groupes et à certaines actions est donc le point de départ de l'analyse. Il ne s'agit pas de plaquer une grille de lecture sur les faits mais au contraire de reconnaître les différences de pratiques et d'échanges et à partir de là, faire émerger un sens adapté à chaque jeu de langage. Le jeu de langage n'a pas de limite formelle, c'est ce qui le rend praticable et permet l'émergence d'une compréhension mutuelle. Les jeux de langage sont liés à des classes de scènes sociales. C'est également ce que dit Charles Tilly (2000) à travers sa notion de *social sites* que j'assimile à celle de scènes sociales.⁷ :

« La vie sociale se compose de transactions entre les sites sociaux, certains d'entre eux étant occupés par des personnes individuelles mais la plupart d'entre eux étant occupé par des formes

6. Wittgenstein L., 1979, Remarques sur le rameau d'or de Frazer, Lausanne, L'âge d'homme.

7. Social life consists of transactions among social sites, some of them occupied by individual persons but most of them occupied by shifting aspects or clusters of persons. None of the sites, goes the reasoning, contains all the culture—all the shared understandings—on which transactions in its vicinity draw. But transactions among sites produce interdependence among extensively connected sites, deposit related cultural material in those sites, transform shared understandings in the process, and thus make large stores of culture available to any particular site through its connections with other sites. Relations store histories in this dispersed way. Tilly C., 2000, How do relations store histories? *Annual Review of Sociology*, 26, 721-723.

changeantes ou des groupes de personnes. Aucun des sites, ne contient toute la culture, toutes les conceptions partagées sur les transactions qui ont cours dans cet environnement. Mais les transactions entre les sites produisent des interdépendances entre les sites connectés, déposent du matériel culturel correspondant dans ces sites, transforment les représentations partagées dans le processus, et fabriquent de grands stocks de culture disponibles pour chaque site particulier, grâce à ses liens avec d'autres sites. Les relations entassent des histoires dans ce mouvement aléatoire. »

Pourquoi mettre les jeux de langage au centre de l'analyse ? En premier lieu parce que toute analyse porte sur des récits et que ces récits ont été produits par des personnes dans des contextes de jeux de langages. Il faut bien connaître ses conditions de production pour travailler sur un récit. Ensuite, il s'agit d'une définition du travail sociologique ; je pense qu'il ne peut consister à plaquer une grille de lecture toute faite sur les faits, mais au contraire de la déduire des mises en relation et des oppositions observables à travers les récits, c'est bien la méthode de travail elle-même qui est concernée. En troisième lieu, parce que les jeux de langage sont produits par l'esprit humain de telle sorte qu'ils permettent la communication et l'émergence d'un sens des actions ; ils nous révèlent des invariants structurels du fonctionnement de cet esprit.

C'est ce qu'exprime William Sewell⁸ qui lui aussi place les jeux de langage au centre de sa méthode :

« Je commence en considérant que le social doit être vu comme un jeu de langage et je terminerai en suggérant qu'il doit être également, simultanément et dialectiquement vu comme un environnement construit. » (p.320).⁹

« L'action sociale humaine peut se comprendre comme linguistique parce que les humains sont des animaux utilisant des

8. Sewell, W. H. JR, 2005, *Logics of history. Social theory and social transformation*, The University of Chicago Press

9. I begin by considering the notion that the social may be thought of as a language game » and end by suggesting that it must also - simultaneously and dialectically be thought of as a « built environment ».

symboles ». (p.331)¹⁰.

il développe plus largement sa conception du jeu de langage, à partir de l'exemple du basket ball :

« Les jeux de langage en général sont constitués de quelque chose de plus que le langage. Toute discussion d'un discours conçu comme un jeu de langage doit prendre en compte l'articulation des pratiques linguistiques à d'autres formes de pratique sémiotique, qui constituent conjointement un jeu de langage. [...] De même, pour revenir à mon exemple précédent, le jeu de basket-ball implique des articulations entre différents types de pratiques sémiotiques. Les différents mouvements et stratégies kinesthésiques du basketball sont articulés simultanément à ce que l'on pourrait appeler le discours technique des entraîneurs et des joueurs, aux codes d'honneur physiques des jeunes citadins afro-américains, aux discours médiatiques sur la connaissance du basketball, aux structures juridiques qui régulent le flux de jeu au sol, dans le discours publicitaire des célébrités sportives, dans les stratégies financières qui, combinées à l'offre de talents, déterminent la rémunération économique des joueurs et de nombreux autres. Pour faire une analyse culturelle de tous, je maintiens que l'on fait face au problème des articulations entre diverses modalités sémiotiques. On peut s'attendre normalement à ce que les liens entre différentes modalités de jeux linguistiques se traduisent par un alignement plus ou moins stable, de telle sorte que, par exemple, les stratégies kinesthésiques du basket-ball et les règles qui régissent le déroulement du jeu se renforcent mutuellement. C'est la syntonisation mutuelle du langage et d'autres pratiques sémiotiques qui constitue en premier lieu un jeu de langage. »¹¹

10. Human social action can be understood as linguistic because humans are symbol-using animals.

11. [If we follow the interpretation I have elaborated above], Language games in general are constituted of something more than language. Any discussion of a discourse conceived

Il me paraît pertinent de lier un ensemble de pratiques à un langage et à un collectif de personnes qui se reconnaissent à la fois dans les actes et les pratiques langagières qui leur sont associées. L'expression jeu de langage prend alors une valeur très générale, mais en même temps très significative car elle relie un ensemble de pratiques au sens qui est porté par le langage tel qu'il est utilisé dans un contexte particulier.

Je vais donc étendre la définition des « jeux de langage » à toute espèce de situation qui fait sens pour un population donnée et qui peut se décrire par un terme ou une expression bien comprise, au moins par les personnes concernées, mais aussi par l'ensemble de ceux qui pratiquent le même langage. Dans la suite de mon exposé, l'expression jeu de langage désigne l'ensemble des connaissances partagées par des personnes sur un domaine d'activité qui leur est commun, ainsi que ce qu'elles expriment concernant ce domaine. Si l'on se réfère aux citations que j'ai évoquées plus haut, c'est probablement une extension qui va au delà de ce que Wittgenstein mettait dans cette expression, mais je l'assume car mon intention n'est pas de faire une exégèse de la pensée de Wittgenstein, mais de m'en inspirer.

Avec cette définition, il apparaît immédiatement que, dans la plupart des jeux de langage, il y a une part émergente et une part apprise ou héritée. Pour reprendre l'exemple de Wittgenstein, sur un chantier, il y a des habitudes prises par ceux qui travaillent en équipe ; on se comprend à demi mot ; c'est la

as a language game must take into account the articulation of linguistic practices to other form of semiotic practice, which, conjointly, constitute a language game. [...] Likewise, the game of basketball, to return to my earlier example, involves articulations between a number of different types of semiotic practices. The various kinesthetic moves and strategies of basketball are articulated simultaneously to what one might call the technical discourse of coaches and players, to the physical codes of honor of young urban African-American men, to the media discourses of basketball connoisseurship, to the legal structures that regulate the flow of play on the floor, to the advertising discourse of sports celebrity, to the financial strategies that, in combination with the supply of talent, determine the economic remuneration of the players and to plenty of others. To do cultural analysis of all, I maintain brings one face-to-face with the problem of articulations between diverse semiotic modalities. The connections between different modalities of language games can be expected, normally, to result in a more or less stable alignment, such that for example, the kinesthetic strategies of basketball and the rules that govern the flow of the game are mutually sustaining. It is the mutual attuning of language and other semiotic practices that constitutes a language game in the first place.

partie émergente, mais il y a aussi les règles de l'art qui ont été apprises lors des formations, et puis il y a la langue dans laquelle ces ouvriers s'expriment, qui est héritée. Ceci peut s'étendre à tout type de collectif.

1.6 Conventions

Le terme de convention prend en philosophie ou en économie un sens précis qui le rapproche de celui de jeu de langage.¹²

La plupart des auteurs se réfèrent à Lewis.¹³ Pour cet auteur, une convention dans une population se manifeste par une régularité R de comportements dans certaines situations, fondée sur une connaissance commune.

- Chacun dans le groupe se conforme à R ,
- Chacun s'attend à ce que tous les autres se conforment à R ,
- Tous ont approximativement les mêmes préférences sur les combinaisons d'actions possibles,
- Chacun préfère que tous les autres se conforment à R , ou éventuellement presque tous.

André Orléan adopte une définition voisine¹⁴ :

« La notion de convention est devenue d'un usage courant en économie. Elle désigne une régularité de comportement R au sein d'une population P telle que 1) tous les membres de la population se conforment à R ; 2) chacun croit que tous les autres membres de P se conforment à R et 3) trouve dans cette croyance une bonne et décisive raison pour se conformer à R ; 4) par ailleurs, au moins une autre régularité R' vérifiant les conditions précédentes aurait pu prévaloir. On trouve cette définition de la convention, par exemple, chez Robert Sugden. »

Sugden¹⁵ ajoute :

12. Philippe Batifoulier (dir.), 2001, *Théorie des conventions*, Paris, Economica.

13. Lewis, David, 1969. *Convention*, Cambridge : Harvard University Press.

14. Orléan A., 2004, *L'économie des conventions : Définitions et résultats*, Préface à la réédition de *Analyse économique des conventions*, Presses Universitaires de France.

15. Sugden R., 1986, *The Economics of Rights*. Cooperation and Welfare,

« Je définis une convention comme n'importe quel équilibre stable d'un jeu qui admet deux , ou plus, équilibres stables. [...] Dire qu'une stratégie I est un équilibre stable d'un certain jeu revient à dire la chose suivante : il est dans l'intérêt de chaque individu de suivre la stratégie I dès lors que tous les autres ou presque tous les autres, font de même ; aussi, un équilibre stable peut-il être pensé comme une règle auto-renforçante ».

En termes de théorie des jeux, on peut considérer qu'une convention est une sorte d'équilibre de Nash, c'est-à-dire une situation dont aucun des joueurs n'a intérêt à s'écarter.

On peut donc voir les conventions comme une interprétation des jeux de langage, tournée vers l'action. Orléan insiste sur le fait que la convention transforme le groupe :

« C'est la structure même du groupe qui se trouve alors modifiée. En ce sens, on peut dire que la convention échappe aux acteurs économiques pour s'objectiver en une croyance généralisée qui rend plus aisée la coordination et s'auto-reproduit. Contrairement à l'équilibre walrassien, l'équilibre par convention modifie l'interaction parce qu'elle modifie les individus. De manière condensée, on dira que la convention est une médiation sociale qui interpose entre les acteurs privés la force de son évidence [...] la convention constitue une extériorité dont la présence transforme les individus et leurs relations. Ou, pour le dire autrement, la convention ne se réduit pas à la seule mise en commun des rationalités individuelles. Elle introduit un élément nouveau de nature collective ou sociale, qui échappe à la pure logique de la rationalité stratégique. »

Orléan cite Sugden (1989) :

« Quand les agents suivent une convention, ils sont guidés par quelque chose de plus que les axiomes du choix rationnel. Toute la question porte précisément sur la manière dont on analyse ce quelque chose de plus. Pour le penseur évolutionniste, ce quelque

chose de plus trouve son origine dans les expériences passées du groupe qui conduisent à la convention, à travers un processus d'essais, erreurs et imitation »

Faut-il chercher à analyser l'origine des conventions ? C'est probablement un processus évolutif. L'origine des règles de politesse par exemple, est compliqué à expliquer. De la même manière qu'on a dit que le jeu de langage n'avait pas à s'expliquer, qu'il se constatait, il suffit de dire que les conventions de politesse sont légitimes dans une société donnée.

L'article de l'encyclopédie¹⁶ reprend les hypothèses de Lewis :

« Dans le récit de Lewis, Saliency joue deux rôles distincts, qui correspondent aux deux questions suivantes : Comment naissent les conventions ? et pourquoi les gens se conforment-ils à la convention ? La première question concerne la dynamique (c'est-à-dire les facteurs qui déterminent l'origine et l'évolution des conventions), tandis que la seconde concerne la statique (plus précisément la structure rationnelle qui sous-tend une convention à un moment donné). La réponse de Lewis à la première question est que les agents choisissent d'abord un certain équilibre, soit par hasard, soit par accord, soit par saillance intrinsèque. L'équilibre devient progressivement plus évident à travers les précédents, jusqu'à devenir finalement une convention. La réponse de Lewis à la deuxième question est qu'une convention préexistante est tellement saillante que les agents s'attendent à ce que les autres s'y

16. Saliency plays two distinct roles in Lewis's account, corresponding to the following two questions : How do conventions arise ? and Why do people conform to convention ? The former question concerns dynamics (i.e., the factors governing how conventions originate and evolve over time), while the latter concerns statics (specifically, the rational structure that sustains a convention at a given moment). Lewis's answer to the first question is that agents initially select some equilibrium either by chance, agreement, or intrinsic saliency. The equilibrium gradually becomes more salient through precedent, until eventually it becomes a convention. Lewis's answer to the second question is that a pre-existing convention is so overwhelmingly salient that agents expect one another to abide by it, an expectation which furnishes reason to conform.

The Stanford Encyclopedia of Philosophy is copyright © 2016 by The Metaphysics Research Lab, Center for the Study of Language and Information (CSLI), Stanford University.

conformement, attente qui leur donne une raison de se conformer. »

Sugden¹⁷ reprend le raisonnement en termes de théorie des jeux pour expliquer l'émergence d'une convention par ce qu'il appelle un *team reasoning*. L'émergence d'une convention est celle d'un raisonnement commun, ce qui nous ramène à un langage commun. Olivier Favereau, à travers son analyse approfondie de l'évolution (la co-évolution ?) de la pensée de Keynes et de celle de Wittgenstein y trouve les bases de l'économie des conventions¹⁸. Les conventions s'apparentent à des jeux de langage. Cette rencontre serait, suivant l'expression de Favereau, *un retour sur le syndrome de l'homme ordinaire*. Il développe cette idée en deux temps :

« I - Les jeux de langage de l'économie, ou : l'économie conventionnelle. Le fonctionnement de la communauté professionnelle des économistes peut et doit être analysé comme un jeu de langage, auquel il arrive d'être bloqué, ce qui pose la question de la stratégie la meilleure pour le débloquent.

II - L'économie des jeux de langage ou : l'économie des conventions. L'économie des jeux de langage supposerait donc d'installer l'homme ordinaire au centre du langage théorique - c'est-à-dire, ô paradoxe, le langage ordinaire au centre du langage formel ! Ce serait bien la suite et la fin du programme révolutionnaire de Wittgenstein. Il faudrait concevoir une économie où tous les agents suivraient des règles et des conventions, à la façon dont Wittgenstein analyse les unes et les autres. Cela voudrait dire au moins trois changements majeurs par rapport à la pratique :

a) L'homo economicus n'est plus seulement une machine à calculer, il parle. La rationalité n'est plus seulement calculatoire, elle est aussi interprétative.

b) Le langage, entre autres fonctions a une fonction de vecteur de la critique, ce qui veut dire, d'une part, qu'il convient de

17. Sugden R., 2015, Team reasoning and intentional cooperation for mutual benefit, *Journal of social Ontology*, 1(1) ; 143-166

18. Favereau O.2005, Quand les parallèles se rencontrent, Keynes et Wittgenstein, l'économie et la philosophie, *Revue de métaphysique et de morale*, 47, 403-427.

concevoir des représentations de l'économie où la critique joue un rôle dynamique, à côté du facteur traditionnellement privilégié par les économistes : la concurrence ; d'autre part, que la critique s'alimentant aux conceptions du juste et de l'injuste, et s'ouvrant potentiellement sur la remise en cause de tout pouvoir, quel qu'il soit, l'économie redevient ce que Keynes considérait qu'elle était : une science morale [...]

c) La croissance économique, dans le monde capitaliste démocratique, n'est pas seulement une accumulation de biens marchands, elle est une prolifération de langages formels et de systèmes symboliques : les sociétés riches sont des sociétés bavardes, et même volubiles, où le risque majeur est désormais que les hommes ordinaires ne soient plus entendus, dans le brouhaha assourdissant des systèmes de communication artificiels. Il n'y a rien de plus vital que de réhabiliter le « discours ordinaire » dans (et non pas contre) le discours savant. Telle est la conclusion à laquelle sont parvenus, au terme d'un dur et long effort sur soi, avant d'en convaincre autrui, Keynes en économie, Wittgenstein en philosophie... séparément ? sans doute. Indépendamment ? Sûrement pas. Ensemble, très probablement. »

1.7 Un résumé en forme de réseau de scènes

Les scènes sociales sont les éléments centraux, nous les représentons par les sommets du réseau. Les individus, les êtres humains, participent de ces scènes et circulent entre elles, en devenant porteurs du sens qu'ils leur accordent. Les personnes sont alors représentées par des cheminements dans le réseau. Les collectifs avec les jeux de langage qui leur correspondent sont des domaines dans le réseau, des découpages. Les sommets qui en font partie sont associés à des sens voisins, jugés compatibles et qui permettent l'émergence du jeu de langage en question. Je n'introduis pas le temps, il n'est pas nécessaire ; on peut le construire comme une conséquence de la circulation des individus dans le réseau.

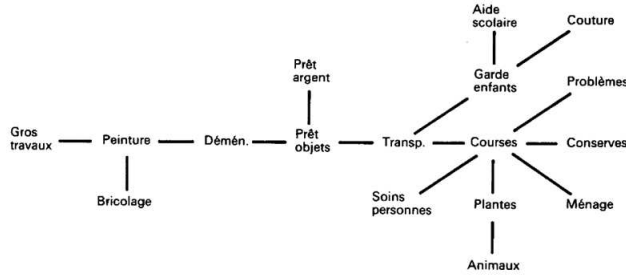
On ne représente pas ce réseau, sa complexité est extrême. Dans les analyses, on se contente de traiter un jeu de langage particulier ou un petit nombre de jeux de langage correspondant à des collectifs dont certains membres ont été enquêtés. Dès lors, les personnes ne sont pas saisies dans leur complexité, seules quelques facettes de leur personnalité peuvent être saisies. Ce n'est pas par hasard si la sociologie s'est construite autour de champs (la famille, le travail, la religion etc.).

Voyons un exemple.

En 1988-89, l'Insee a réalisé l'enquête Modes de vie. Cette enquête comportait un questionnaire sur l'entraide entre les ménages. Les scènes sont des situations ponctuelles d'entraide entre deux ménages.¹⁹ A partir de cette enquête on construit un réseau de scènes, plus exactement de classes de scènes, dans lequel les sommets représentent les types d'entraide. Les arêtes représentent les couples qui ont échangé ces types d'aide. C'est un réseau valué ; deux types d'aide se ressemblent d'autant plus qu'ils sont échangés simultanément par un plus grand nombre de couples de ménages. Le réseau correspondant est déjà très complexe, Le graphique ci-dessous en est une représentation simplifiée sous forme de son arbre couvrant maximum, c'est-à-dire l'arbre qui rencontre tous les sommets et dont la somme des pondérations des arêtes est maximum.²⁰

19. L'enquête Modes de vie a permis de recueillir 6807 questionnaires exploitables. La partie consacrée à l'entraide entre les ménages portait sur 17 types d'aide : Garde d'enfants, soins aux personnes, accompagnement ou transport des personnes, Achats, courses, régler des problèmes administratifs, travaux ménagers, conserves-confitures, travaux de couture ou tricot, jardinage et soins aux plantes, Garde et soins aux animaux, réparations ou bricolage, aménagement de l'habitat, gros travaux, déménagement, aide scolaire, prêts d'argent, autres prêts. 52 247 actes d'aide ont été recensés ; ils concernent 21 044 couples de ménages. (Degenne A., Grimler G., Lebeaux M.-O., Lemel Y., 1996, *Les activités des ménages en matière de production domestique et le rôle des aides*, rapport d'une recherche financée par le Plan Construction et Architecture, Paris, GDR Modes de vie, 170 p. Degenne A., Lebeaux M.-O., 1997, Qui aide qui, pour quoi, *L'Année sociologique*, 47-1, 117-142. Degenne A., 1994, L'analyse de similitude et les représentations sociales, in J.P. Courtial, *Science cognitive et sociologie des sciences*, Paris, Presses Universitaires de France.

20. Rosenstiehl P., 1967, L'arbre minimum d'un graphe, in *Théorie des graphes*, p. 357-368.



Cette représentation fait apparaître, dans la partie gauche, des types d'entraide plutôt masculins et dans la partie droite des types d'entraide plutôt féminins. Ce sont deux jeux de langages de ce domaine d'activité

On aurait pu construire le réseaux des ménages ; dans ce cas, les ménages auraient été représentés par les sommets du graphe et les arêtes auraient représenté les types d'entraide. On aurait eu alors un multigraphe car entre deux sommets, il y aurait eu autant d'arêtes différentes que de type d'aide, ou alors il aurait fallu construire un réseau différent pour chaque type d'aide.

Fondamentalement les deux types de représentation comportent la même information, mais ils ne mettent pas en valeur les mêmes choses. Dans la perspective choisie ici, les individus ne sont que les supports des informations relationnelles, ils n'acquièrent d'existence que sous forme de personnes c'est-à-dire d'acteurs pluriels, mais le champ social est constitué par les scènes sociales et les jeux de langage ou les conventions qui en émergent. Il est donc logique d'envisager les réseaux de scènes.

1.8 Cercles, netdoms et champs

Il me paraît intéressant de rapprocher le concept de jeux de langage et peut-être aussi celui de convention, d'autres concepts qui ont été mis en avant par d'autres auteurs. On ne peut pas les considérer comme identiques, mais ils ont une certaine parenté. Je vais d'abord envisager celui de cercle chez Bouglé.(Bouglé C., 1910)²¹

« Faisons un rapide tour de ville ; [...] Énumérons les passants

21. Bouglé C. 1910, *Qu'est-ce que la sociologie*, Paris, Félix Alcan, (p. 3,4).

que j'ai aperçus cette après-midi, avec les épithètes que je leur ai attribuées. Deux hommes en bras de chemise, les mains blanches de plâtre : des ouvriers. Puis un homme vêtu de bleu et de rouge, avec des boutons de cuivre et des gants blancs, l'air à la fois désœuvré et inquiet : je l'ai qualifié de militaire. Puis un monsieur avec un chapeau haut de forme : un homme du monde. Deux vieilles femmes, vêtues de noir, parlant bas et marchant sans bruit ; j'ai pensé : quelques vieilles dévotes. Puis une vision fugitive, un dos courbé, des roues : bicycliste. Enfin tout un vacarme de gens qui soufflent dans des choses en cuivre, une bannière en velours au milieu d'eux : orphéon. – Orphéonistes, bicyclistes, dévotes, hommes du monde, militaires, ouvriers, voilà donc, pêle-mêle, au milieu de la rue, les épithètes que j'ai décernées à mes concitoyens. Que signifient-elles ? Que je classe les individus en autant de sociétés. J'ai distingué mes passants les uns des autres en les assimilant à ceux avec lesquels des liens d'ailleurs bien différents les unissent, – communautés de travaux ou de manières, d'exercices ou de plaisirs, de pratiques ou de goûts. Ainsi me sont apparus quelques-uns des innombrables cercles qui s'entrecroisent dans le cercle, étroit pourtant, de Saint-Pol. Que, d'ailleurs, les individus ainsi classés ne soient pas seulement des exemplaires de ces classes, que la qualité de militaire ou de bicycliste n'épuise pas toutes leurs qualités, cela va de soi. Ils n'appartiennent pas à un seul cercle social, mais à plusieurs, qui se pénètrent : on peut être bicycliste, sinon orphéoniste, en même temps qu'homme du monde ; il y a longtemps qu'on a remarqué que, pour être militaire, on n'en est pas moins homme. Il est rare qu'un individu ne ressortisse qu'à une société. Peut-être trouverait-on, en remontant jusqu'au déluge, un membre de tribu qui ne serait que membre de sa tribu, sans plus. Mais le progrès de la civilisation multiplie les groupes dont les individus dépendent ; et il semble que plus on est civilisé, plus on compte de ces dépendances. De combien de sociétés notre homme du monde ne fait-il pas partie,

depuis l'Église dont il est un fidèle jusqu'à la Société d'Émulation dont il est le secrétaire, depuis la famille dont il est le père jusqu'à l'armée dont il est un soldat ? En même temps que le nombre infini, cette revue rapide nous laisse apercevoir l'infinie diversité des sociétés. Il y en a d'éphémères, comme celles qui réunissent des voyageurs autour d'une table d'hôte, et il y en a de séculaires, plus vieilles que les cathédrales où elles réunissent leurs croyants ; il y en a d'étroites, comme celles des orphéonistes de Saint-Pol, et il y en a de larges, unissant, par-dessus les montagnes et par delà les mers, les classes ouvrières ou les corps savants. Cercles immenses ou minuscules, cercles rigides ou fluides, cercles de fumée, aussitôt évanouis que formés, cercles de pierres, scellés par les mains des prêtres, cercles de fer, forgés par les mains des guerriers, cercles de fleurs, tressés par les mains des poètes, les liens sociaux revêtiront à nos yeux les apparences les plus variées. »

C'est une longue citation mais elle me paraît particulièrement intéressante car, à travers la notion de cercle, Bouglé définit quelque chose de très proche de la notion de jeu de langage que j'adopte. Mais en même temps il définit le concept de personne comme pluriel, associé à la multitude des cercles qu'elle fréquente. Je le ferai de la même manière, à la suite également de Simmel et d'Harrison White. Il est remarquable que Bouglé, même s'il emploie le terme d'individu, définit en fait des personnes complexes, à travers leurs appartenances multiples et que ces cercles se définissent par des jeux de langage.

Avec ce mode d'analyse aux formes sociales, je me rapproche très nettement de la façon dont Harrison White conçoit sa sociologie. Ses « netdoms » sont proches à la fois des scènes sociales et des jeux de langage qui, eux mêmes recoupent parfois ses identités.

Comme l'indique le titre du livre, Identités et contrôle sont les deux concepts centraux :

« Je généraliserai la notion d'identité à toute source d'action à laquelle les observateurs peuvent attribuer du sens et qui n'est

pas explicable par des régularités biophysiques »

« Les identités surgissent d'efforts de contrôle dans un contexte de turbulences. » (I&C p. 43)

« Je soutiens que tous les niveaux du processus social se présentent de la façon suivante : les identités sont déclenchées par les événements, c'est-à-dire par des commutations dans leurs environnements, recherchant le contrôle sur l'incertitude et ainsi sur d'autres identités. Les identités construisent et expriment des liens avec d'autres identités dans des domaines de réseau (*network-domains*), des « netdoms » pour faire vite. Les netdoms restent toutefois sujets à des interruptions à partir des commutations futures relatives à des netdoms voisins, et ainsi de suite. De cette manière, le monde provient d'identités recherchant le contrôle au travers de relations avec d'autres identités. Dans leur recherche du contrôle, les identités commutent d'un netdom à un autre et chaque commutation est à la fois un découplage à partir de quelque chose et un encadrement dans autre chose. » (I&C p. 44)

Le point de départ, ce sont les interactions entre des acteurs. Les parties prenantes dans une interaction quelle qu'elle soit, s'efforcent de contrôler la situation. Les acteurs s'efforcent de réduire l'incertitude inhérente à leurs interactions avec les autres acteurs.²²

« Au delà de l'environnement physique et biologique, l'incertitude pour une identité donnée provient principalement des actions des autres identités. Il y a donc nécessité pour les identités de contrôler les autres identités afin de s'assurer d'un certain ancrage. Cet ancrage est le fruit d'une tentative de contrôle exercée sur les autres identités. Ces tentatives croisées de contrôle entre identités aboutissent à la formation de liens et de réseaux qui

22. White H.C., Godart F.C., Corona V.P., 2008, Produire en contexte d'incertitude ; La construction des identités et des liens sociaux dans les marchés. in : Liens et marchés ; Harrison White et les nouvelles sociologies économiques. Sciences de la Société, n° 73, p.26.

s'expriment dans des histoires ou dans des domaines de sens à travers le langage. Les réseaux de relation sont donc étroitement entrelacés avec les domaines de sens. Ces réseaux et ces domaines, constitués en netdoms²³ sont la base de toute action et les identités, quelles que soient leur étendue et leur envergure, émergent de leur positionnement et de leurs mouvements au sein et à travers des différents netdoms. »²⁴

Il donne plus loin une précision :

« C'est le sens, et non la rationalité, qui compte dans l'organisation sociale. Il n'apparaît que comme adaptation à des formes d'action sociale qui ont été capables de se reproduire elles-mêmes. Les identités sont des radeaux assemblés à partir des débris portés par les marées pour faire face aux courants des circonstances. La perpétuation des identités requiert la comparabilité du sens entre celles-ci, si bien que le sens est essentiel pour les projets de contrôle. » (I&C p.195)

En français, le terme de contrôle a pris une connotation qui évoque la contrainte, la surveillance. En paraphrasant Michel Foucault, on pourrait dire que surveiller et punir constitue dans nos sociétés une logique centrale. Pourtant, le contrôle, tel que l'envisage Harrison White est un concept beaucoup plus vaste et qui recouvre des choses très variées. Toute forme d'échange induit un contrôle, qu'il s'agisse d'une conversation, de la participation à une manifestation quelconque ou d'une activité productive.

Prenons l'exemple d'une entreprise ; supposons pour fixer les idées qu'elle fabrique des équipements pour la construction automobile. Elle a des fournisseurs, en amont de son activité, chez qui elle achète les matériaux qu'elle va transformer. Elle a d'autres fournisseurs auxquels elle achète des machines outils quand c'est nécessaire. Elle a des clients, les constructeurs de voi-

23. « netdom » est la contraction de « network domain », domaine réseau.

24. White H.C., Godart F.C., Corona V.P., 2008, Produire en contexte d'incertitude ; La construction des identités et des liens sociaux dans les marchés. in : Liens et marchés ; Harrison White et les nouvelles sociologies économiques. *Sciences de la Société*, n° 73, p.26.

tures, qui lui commandent et lui achètent ses produits. Tout cela constitue un réseau d'interactions commerciales. Mais elle a aussi affaire au fisc, aux instances de la commune dans laquelle se trouvent ses ateliers etc. Pour cela, elle doit développer une foule d'activités de contrôle qui sont des conditions pour qu'elle puisse exister. Certains événements sont prévisibles, d'autres non. Le soutien des banques, pour sa trésorerie est toujours aléatoire. Si les prix des matières premières augmentent et qu'elle n'en maîtrise pas les coûts, elle peut être obligée de déposer le bilan.

Elle n'est pas seule sur le marché, il y a d'autres entreprises qui peuvent fabriquer les mêmes produits. Elle doit donc sans arrêt s'informer pour contrôler à qui elles vendent, à qui elles achètent et les prix qu'elles pratiquent, faute de quoi elle peut se faire prendre des clients. Le fonctionnement du marché l'oblige ainsi à un grand nombre d'efforts de contrôle, de mise en place d'indicateurs et de recherche d'informations. L'entreprise n'est pas non plus à l'abri des convoitises. Elle peut être victime de tentatives de rachat par de grands groupes, ses clients par exemple. Si cela se produit, elle disparaîtra en tant qu'entreprise, même si son activité perdure. Elle aura perdu son identité. L'entreprise est aussi un collectif de travailleurs. Si ceux-ci la quittent parce que les conditions de travail sont mauvaises ou les rémunérations insuffisantes, elle disparaîtra également. Dans ce cas, ce sont les efforts de contrôle des travailleurs qui eux sont attentifs à leurs conditions de vie qui entrent en conflit avec ceux de l'entreprise.

Pour exister, l'entreprise doit donc agir, elle doit produire bien sûr, mais aussi contrôler ses échanges avec toutes les autres entités sociales avec lesquelles elle est en interaction, afin de se constituer ce qu'on appelle une niche, c'est à dire un réseau dans lequel l'incertitude sur le comportement de ses partenaires est faible ou au moins contrôlée.²⁵

Mais toutes ces entités sociales sont dans la même situation et contraintes à la même obligation de contrôler leurs interactions avec le monde extérieur. Aucune formation sociale ne peut exister sans agir en permanence dans le but de maintenir son existence. Le fait qu'elle existe plus ou moins durablement, même en se transformant nous impose de considérer qu'elle développe des

25. White H.C., 2002, *Markets from Networks*, Princeton University Press.

efforts de contrôle et recherche des appuis.

J'ai pris l'exemple d'une entreprise mais on peut choisir l'exemple de tout type d'acteur. Le cas d'une personne est sans doute moins intuitif mais non moins important. La personne a une existence physique qui a priori ne dépend pas de ses relations. Ce que l'on perçoit au premier chef, c'est l'individu. Dire que la personne n'existe pour le sociologue qu'à travers les efforts qu'elle fait pour contrôler ses interactions avec les autres ne va pas de soi. À tel point que toute la théorie économique et la théorie de l'acteur rationnel sont fondées sur l'hypothèse de l'individualisme méthodologique dans lequel l'individu avec sa rationalité prédéfinie est un point de départ incontournable. C'est-à-dire que dans ces théories, il y a des axiomes du comportement des individus.

Ici on ne se réfère pas à l'individu, il est remplacé par la personne qui est un acteur comme les autres qui n'a d'existence sociologique qu'à travers ses interactions avec les autres personnes et les efforts qu'elle fait pour contrôler ces interactions. Elle appartient à une famille, à un milieu de travail, à un voisinage, à des associations, à des cercles d'amis ; tout cela constitue son entourage et fait partie intégrante de son identité. Si elle va faire des courses, elle va certes faire attention aux produits qui lui sont proposés, à la façon dont elle est servie, au prix qu'on lui demande ; mais toutes les facettes de son identité vont intervenir dans ces décisions, de même que le contexte.²⁶. Au delà de ce qui est nécessaire à sa survie biologique, sa survie en tant que personne sociale dépend de la façon dont elle agit dans un contexte donné et contrôle ses interactions avec son entourage. Quel que soit le niveau où l'on se place, celui d'un collectif, d'une entreprise par exemple, celui d'une famille ou celui d'une personne, l'acteur est un être social qui n'existe pour le sociologue qu'à travers ses interactions avec les autres êtres sociaux. Et ces interactions, ces efforts de contrôle nous sont connus à travers des récits ; on ne peut pas les inférer sur la base d'une rationalité plus ou moins universelle. Elles dépendent aussi du contexte dans lequel ils sont pris.

On ne suppose aucune rationalité a priori aux acteurs de la théorie, qu'il s'agisse d'acteurs collectifs ou de personnes. Les acteurs émergent dans le

26. Bidart C., Degenne A., Grossetti M., 2011, *La Vie en Réseau*, Paris, PUF.

double processus d'encastrement et de découplage. Ils sont le résultat de leurs efforts de contrôle de leurs interactions avec l'environnement. Ces efforts de contrôle sont la source unique de leur identité. Ils peuvent être très puissants et permettre une survie longue de l'acteur collectif - comme dans le cas des institutions - ils peuvent être plus limités et aboutir à ce que l'acteur en question soit fragile et puisse disparaître, soit que le collectif se dissolve, soit qu'il soit absorbé dans un collectif plus large et perde son identité. On ne peut pas nier qu'il existe des situations qui sont construites dans le but de faire que les personnes ne se réfèrent qu'à une seule rationalité désincarnée, débarrassée de toute référence à d'autres contextes ; cela vise à mettre en place un découplage particulier lié à une unique scène sociale. Les concours sont ainsi organisés dans le but de plonger les candidats dans une scène coupée du monde extérieur. Les grandes surfaces font de même en cherchant à couper les clients de toute autre référence. Certains spectacles, les salles de classe, des offices religieux obéissent à la même logique. Mais précisément ce sont des scènes sociales construites ; les personnes les traversent et c'est la multiplicité de ces scènes traversées qui façonne l'identité des personnes.

White fait ici référence aux « netdoms ». Ils sont essentiels car ils conditionnent la forme que prennent les interactions. Le fait important c'est que toute interaction prend forme dans un netdom donné et à propos d'un domaine d'action. Les échanges ne sont pas les mêmes dans une famille et dans une entreprise ou dans la rue. Même dans une famille, les échanges ne prennent pas la même forme s'ils concernent l'affection entre les parents et les enfants ou s'il s'agit d'équilibrer le budget de la famille. Les netdoms sont multiples, variés, et chaque acteur passe sans arrêt de l'un à l'autre, ce qui le conduit à faire des efforts de contrôle différents. De cette complexité naît l'identité de l'acteur, personne, ou acteur collectif, qui est fondamentalement complexe.

Les netdoms sont très proches des scènes sociales, mais la manière dont White utilise sa notion peut varier. Le plus souvent le netdom s'apparente à une classe de scènes sociales d'où émerge un même sens, ce qui le rapprocherait des jeux de langage, mais il l'emploie aussi dans un sens équivalent à celui de la scène sociale élémentaire.

Une personne passe d'une scène sociale à l'autre et, dans chaque scène sociale, elle appartient à certains réseaux. Elle est dans un certain domaine professionnel et cela l'amène à avoir certaines relations avec d'autres personnes, mais elle est aussi dans une famille, ce qui l'insère dans un réseau ; enfin elle appartient aussi au milieu dans lequel elle réside, où elle a des contacts. Dans chacune de ces scènes correspondantes, elle doit faire face à des événements, répondre à des sollicitations, contrôler ses relations et, ce faisant elle ne peut ignorer ce qu'elle fait dans les autres scènes. C'est l'ensemble de ces efforts de contrôle qui la caractérisent à un moment donné. Il y a aussi des relations entre les réseaux dans chaque type de scène.

Pour qu'il y ait identité, il faut des efforts de contrôle qui s'inscrivent dans la durée. S'il s'agit d'un lien, d'une relation, elle ne peut exister que si elle dure et construit ses efforts de contrôle pour assurer sa propre pérennité. C'est ce qu'expriment Padgett et Powell :

« Dans le court terme les acteurs créent les relations, dans le long terme, les relations créent les acteurs. »²⁷

Je préfère réserver le terme d'identité pour désigner des personnes ou des collectifs qui dans leurs actions se réclament d'une identité particulière et de retenir celui de collectif associé à un jeu de langage pour le système simplement découplé qui associe un domaine d'activité, les personnes concernées et l'ensemble des récits qu'elles produisent à ce propos.

On peut également évoquer le concept de champ dans la pensée de Bourdieu. Un champ est un domaine d'activité (école, État, politique, art, science etc.). Chaque champ est le lieu d'une compétition pour le contrôle d'un capital symbolique (qu'il soit économique, culturel ou social). Bourdieu met en avant la violence symbolique qui s'exerce dans ces champs pour la conquête d'une position dominante. Comme le fait Wittgenstein pour son concept de jeu de langage, c'est par l'analyse de champs divers que Bourdieu donne forme au concept de champ. Comme Wittgenstein, il prend les champs comme des données que l'on ne saisit bien qu'en portant attention au lan-

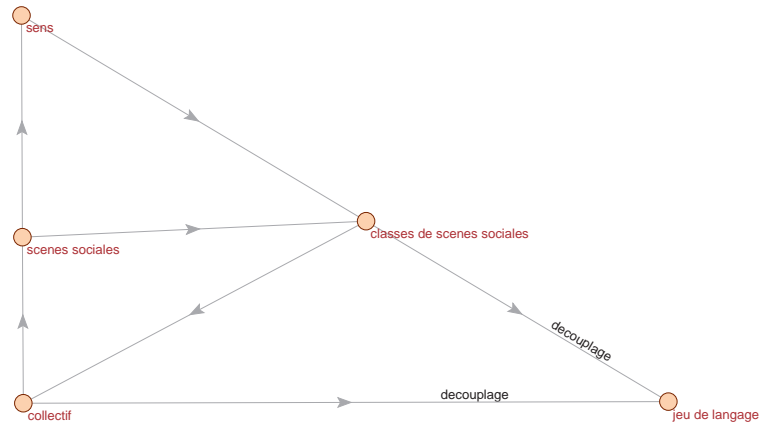
²⁷ In the short run, actors create relations ; in the long run, relations create actors. Padgett J. F., Powell W. W., 2012, *The Emergence of Organizations and Markets*, Princeton University Press.

gage indigène.

1.9 Collectifs

Dans la suite de mon exposé, j'utiliserai le terme de collectif pour désigner le système constitué d'un ensemble de personnes associé à un domaine d'activité et à un jeu de langage. Un collectif peut correspondre à divers types de situation, qu'il s'agisse d'une communauté identitaire ou d'une simple équipe rassemblée en vue de réaliser un objectif.

Schéma d'un collectif :



Le graphique ci-dessus schématise ce raisonnement : un sens émerge des scènes sociales. A partir de ces différentes significations, les identités regroupent les scènes sociales en classes auxquelles elles vont attribuer un nom. A ces classes de scènes sociales correspondent des collectifs, dont par découplage émergent des jeux de langage.

1.10 Délégations et dépendances corrélatives

1.10.1 Délégation

Tout un chacun délègue à un maçon la construction de sa maison, à un enseignant l'instruction de ses enfants, à un médecin les soins de sa santé. Plus généralement, le propriétaire d'un moyen de production délègue à ses ouvriers la mise en valeur de ce capital et les ouvriers délèguent à leur employeur le rôle de transformer leur travail en une certaine quantité de monnaie dont ils ont besoin pour vivre. La délégation est donc universelle. Les hommes délèguent aux femmes le soin d'assurer la gestation de leur descendance ; ils n'ont pas le moyen de faire autrement. Cela crée des classes corrélatives et des rôles. Cette délégation peut être volontaire mais elle peut s'imposer comme la délégation que les enfants sont bien obligés de consentir à leurs parents, de les nourrir, de les éduquer. Celle-ci est même largement inconsciente. D'une manière générale, un acteur qui dispose d'un droit de contrôle sur certaines ressources, transfère ce droit de contrôle à un autre acteur, mais c'est avec l'intention de retirer certains avantages de cette transaction. Ceci crée donc une dépendance entre ces deux acteurs. Cette dépendance n'est pratiquement jamais équilibrée

Du point de vue du langage, les termes de médecin, d'enseignant, de vendeur et respectivement de patient, d'élève, d'acheteur, rassemblent des acteurs qui sont dans le même rôle dans ces relations. Ce ne sont pas des individus qui se sont choisis. A priori ils n'ont pas de relation entre eux. Les personnes qui sont dans un rôle sont en situation d'équivalence, d'interchangeabilité, par rapport à l'autre rôle et pour que l'action ait lieu, il faut réunir un élément de chacun des rôles corrélatifs. On a bien la même grammaire que dans la construction d'une phrase décrite par Saussure ; l'activité constitue l'axe syntagmatique, les rôles constituent l'axe associatif.

Coleman fait de la délégation du contrôle dont on dispose sur les situations ou les objets à un autre acteur, un des fondements de la structure de l'action intentionnelle (*purposive action*) :

« Il y a deux sortes d'éléments dans le système minimal et

elles sont reliées de deux manières. Les éléments sont les acteurs et les choses sur lesquelles ils ont le contrôle et auxquelles ils attachent un certain intérêt. J'appelle ces choses des ressources ou des évènements, suivant leur nature. Les relations entre acteurs et ressources en découlent, il s'agit du contrôle et de l'intérêt. Si des acteurs contrôlent toutes les ressources qui les intéressent, alors leur action est dans le droit fil : ils exercent principalement leur contrôle dans un sens qui satisfait leur intérêt (par exemple, si les ressources sont composées de nourriture, le contrôle consiste à la manger. Ce qui constitue un système social, à l'opposé d'un ensemble d'individus exerçant leur contrôle de manière indépendante pour satisfaire leur intérêt, est un simple fait structurel : les acteurs n'ont pas le contrôle total sur les activités qui les intéressent, mais ils trouvent certaines de ces activités, partiellement ou totalement sous le contrôle d'autres acteurs. La poursuite de leurs intérêts dans une telle structure requiert nécessairement qu'ils s'engagent dans des transactions d'un certain type avec d'autres acteurs. Ces transactions incluent non seulement ce que l'on range dans la catégorie des échanges, mais aussi une variété d'autres actions qui relèvent d'une conception large de l'échange.²⁸

Coleman fait ici référence à toutes sortes de formes de délégation, c'est-à-dire

28. There are two kinds of elements in the minimal system and two ways in which they are related. The elements are actors and things over which they have control and in which they have some interest. I will call these things resources or events, depending on their character. The relations between actors and resources are, as just implied, control and interest. [...] If actors control all those resources that interest them, then their action are straightforward : they merely exercise their control in a way that satisfies their interest (for example, if resources are food, control is exercised by consuming the food). What makes a social system, in contrast to a set of individuals independently exercising their control to satisfy their interest, is a simple structural fact : actors are not fully in control of the activities that can satisfy their interest, but find some of those activities partially or wholly under the control of others actors. Thus pursuit of one's interests in such a structure necessarily requires that one engage in transactions of some type with other actors. Those transactions include not only what is normally thought of as exchange, but also a variety of other actions which fit under a broader conception of exchange. » (p.28_29) Coleman J., 1990, *Foundations of Social Theory*, Cambridge, Harvard University Press.

de recours aux autres pour obtenir un résultat recherché. Cela conduit à ce que j'appelle, après Ossowski, des classes corrélatives.

29

1.10.2 Dépendances corrélatives

Il y a deux sexes, le masculin et le féminin et ils se sont imposés à nos ancêtres comme catégories classificatoires. Françoise Héritier nous invite à voir dans cette catégorisation hommes/femmes, un schéma cognitif d'une pertinence très générale. Peut-être même faut-il y voir le substrat cognitif qui fonde toute aptitude au raisonnement en termes de classes et donc l'une des structures cognitives au fondement de l'émergence du langage, de bien d'autres actions et des dépendances corrélatives.³⁰

« Hommes et femmes sont différents, d'une différence qui est apparue irréductible dès l'aube de l'humanité pensante - qui nomme et qui classe - et qui était directement perçue par les sens, qu'elle soit anatomique : les uns ont un pénis, les autres une vulve ; ou physiologique : la production d'humeurs corporelles visiblement autres. Ces différences irréductibles simples nous servent à penser parce que, pour Homo sapiens qui réfléchit sur cette situation, elles sont à l'origine d'un système de classification tout aussi primordial et irréductible, en ce qu'il oppose radicalement le même au différent, la même à la différence. Nos catégories binaires qui opposent des notions, quantités, valeurs elles aussi apparemment absolues puisque ce qui est chaud n'est pas froid et que l'unique ne peut pas être multiple, découlent de cette expérience fondamentale. Dans le monde entier, les systèmes conceptuels et les systèmes langagiers sont fondés sur ces oppositions binaires, qui opposent des caractères concrets ou

29. Ossowski S., (1963), *Class structure in the social consciousness*, London, Routledge and Kelan Paul, tr. fr. *La structure de classe dans la conscience sociale*, Paris, Anthropos, 1971.

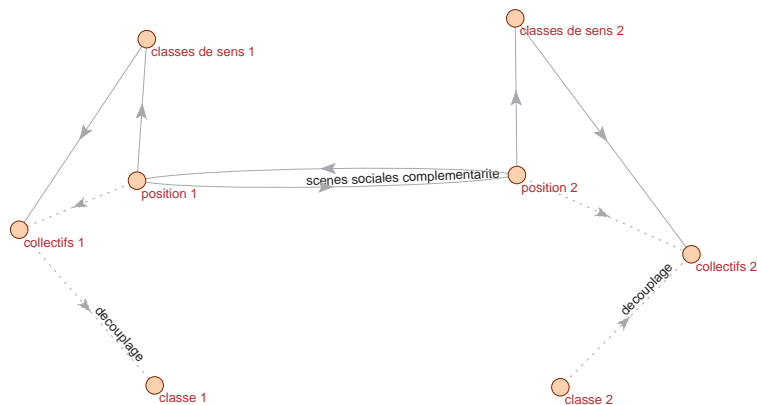
30. Héritier Françoise, 2010, Théorie anthropologique de l'évolution, in Françoise Héritier (ed.), *Hommes, femmes, la construction de la différence*, édition Le Pommier, p. 37.

abstraites et qui sont marquées toujours du sceau du masculin ou du féminin. Prenons des catégories courantes dans notre propre langue. Je cite, pour chaque binôme, en premier ce qui, dans notre système conceptuel, caractérise le genre masculin, et en second le féminin. Une compréhension commune, rapide, immédiate confirme cette répartition : chaud/froid, lourd/léger, dur/mou, actif/passif, rapide/lent, fort/faible, courageux/peureux, sérieux/frivole, mobile/immobile, etc. ou pour des catégories plus abstraites : abstrait/concret, théorique/empirique, rationnel/irrationnel, transcendant/immanent ou même culture/nature.

Cet arsenal catégoriel universel, marqué du sceau du masculin et du féminin est de plus hiérarchisé en ce que les valeurs portées par le pôle masculin sont considérées comme supérieures à celles portées par l'autre pôle. Cela s'observe dans tous les systèmes conceptuels des différentes sociétés et sans que cela soit fonction d'un contenu supposé constant de la définition propre à chacun des termes du binôme. »

Si nous suivons Françoise Héritier dans son raisonnement, l'observation de l'opposition entre les deux sexes aurait contribué à structurer le cerveau humain et le langage de telle sorte qu'il soit configuré à se représenter les phénomènes sur lesquels il réfléchit, en termes d'oppositions binaires. Appliquons ce raisonnement au contexte relationnel. Ce même phénomène serait à l'origine de l'attracteur de délégation et de la formation des classes corrélatives. Dans une relation il y a deux termes et ils sont mutuellement dépendants, appelons les des positions ; ce seront par exemple les parents et les enfants, les médecins et les patients, les employeurs et les salariés etc. C'est cette dépendance qui les crée et qui permet de voir des classes d'individus en opposition ; à la suite d'Ossowski, je parle de classes corrélatives.

Schéma de classes corrélatives



Sur le graphique ci-dessus, il y a deux types de positions qui sont en dépendance corrélative dans des scènes sociales, par exemple les enseignants et les élèves. Cette interaction a un sens pour chacune des catégories, pas nécessairement le même. De ces significations réunies en classes d'équivalence peuvent émerger des collectifs (classes en soi dans le vocabulaire marxiste) qui peuvent déboucher par découplage sur des identités (classes pour soi).

J'ai volontairement limité mon vocabulaire à un petit nombre de notions, les scènes sociales et les classes de scènes sociales ; les cercles qui sont des ensembles de personnes qui donnent le même sens à des classes de scènes sociales et les positions qui représentent des personnes qui agissent, pour elles-mêmes, de manière découplée des contextes et des scènes sociales.

Cette double logique cognitive, cercles d'une part, dépendances corrélatives d'autre part ne peut manquer d'évoquer la division du travail de Durkheim et les deux types de solidarité qu'il définit, la solidarité mécanique et la solidarité organique. C'est bien évident, cette division est structurante et, quelle que soit la sociologie que l'on développe, on doit la retrouver. À y regarder de près, les différences ne sont pas énormes. C'est le point de vue qui change. Durkheim place au centre de son analyse la notion de société qu'il voit comme un tout organisé. Cette organisation est partiellement au moins

fonctionnelle et stable. Le sens des actions est vu en référence à un ordre social et ce qui s'en écarte est classé en déviance. Le mérite de la Division du travail social est de fournir une explication du monde plutôt simple, qui justifie la morale et l'ordre social.

À l'inverse la vision que je présente, comme celle d'Harrison White dont je m'inspire, est plus dérangeante. Il n'y a plus de société ni d'ordre social ; ces concepts sont remplacés par des identités et des collectifs émergents qui développent des efforts pour se maintenir au sein d'un ensemble d'autres identités et d'autres collectifs. La prise en compte de la complexité s'impose à l'analyste. Le sens des actions n'est pas donné, il est émergent et toujours conjoncturel. Tout équilibre est un équilibre de tensions, méta stable. Toute résilience d'une forme sociale s'inscrit dans une sorte de marché et passe par la constitution de niches.

Chapitre 2

Émergence et résilience

Je rassemble sous le terme d'opérateurs cognitifs, les jeux de langage, les conventions, les dépendances corrélatives. Ils ont en commun de classer et d'organiser les scènes sociales en grandes catégories. Ces opérateurs simplifient ainsi la réalité pour la rendre interprétable.

Dans ce chapitre, j'examine les processus d'émergence et de résilience liés à ces opérateurs cognitifs.

2.1 Émergence

Tous ceux qui ont fait un peu de physique/chimie au cours de leurs études secondaires ont le souvenir de cette expérience dans laquelle on mélange deux volumes d'hydrogène et un volume d'oxygène dans un flacon, mélange qui, mis au contact d'une flamme explose et produit de l'eau. Ce phénomène est souvent pris en exemple pour parler de l'émergence. On a en effet deux gaz, l'oxygène et l'hydrogène, qui ont des propriétés de gaz. Ils sont compressibles, ils ne deviennent pas solides à 0 degrés etc. Ils produisent un nouveau corps, l'eau, incompressible, qui se solidifie à 0 degrés et qui a une foule de propriétés qui ne peuvent pas se déduire des propriétés de l'oxygène et de l'hydrogène¹. Il faut donc bien distinguer l'émergence de la simple conséquence du fait de mettre ensemble des éléments de base.

1. Kim J., 2006, *Trois essais sur l'émergence*, Paris, Les Éditions d'Ithaque.

En sociologie, on comprend qu'une dyade relationnelle est autre chose que deux individus séparés, que le couple que forment un homme et une femme qui veulent vivre ensemble est encore autre chose que la simple dyade, car il a un autre statut social; de même, une organisation n'est pas seulement un ensemble d'individus, ni un ensemble de couples, ni un ensemble de règles (Crozier, Friedberg).²

Pour autant les parties ne disparaissent pas. Si nous regardons la description de la composition qui apparaît sur certaines bouteilles d'eau minérale, ce sont des ions qui y apparaissent et non de l'eau et des minéraux, et pourtant c'est bien un mélange à base d'eau et de sels minéraux qui est contenu dans la bouteille. Cette formulation exprime que les ions en question peuvent à tout moment se recombinaison sous différentes formes. Si l'on peut dire que les propriétés de l'eau sont émergentes et ne se réduisent pas à celles de ses composants, c'est aussi parce que l'on change d'échelle d'observation. De la même manière, les individus qui se mettent en couple ou qui composent une organisation ne disparaissent pas. Ils agissent par eux mêmes et l'on doit les considérer aussi bien qu'on doit considérer le couple ou l'organisation qu'ils forment³. Le couple est une entité sociale qui est à la fois totalement encastree dans les autres entités sociales dont elle est issue, mais qui cependant en est découplée, c'est-à-dire jouit d'une autonomie et d'une identité; même chose pour l'organisation. Si l'on revient à l'observation des scènes sociales élémentaires, on y retrouvera des échanges sous forme d'association, de dépendance ou de coopération. Mais les participants eux-mêmes et ceux qui les observent procèdent à un changement dans leur processus cognitif qui crée l'émergence du couple. Ce changement concerne aussi bien le champ social que le temps. C'est un changement dans l'image pour reprendre le terme de Wittgenstein.

L'enjeu est donc de théoriser l'émergence des formes sociales, et pour cela il faut abandonner la logique de la causalité directe. Il faut admettre qu'une même conjonction de faits peut avoir des conséquences différentes et

2. Crozier M., Friedberg E., 1981. *L'acteur et le système : Les contraintes de l'action collective*. Paris, Éditions du Seuil, 1981.

3. Bott E., 1957, *Family and Social Network*, London, Tavistok

éventuellement imprévisibles. L'objet de cette démarche ne peut pas être de chercher des lois à partir d'un ensemble d'observations ou d'expériences mais de dégager de nouveaux réflexes expérimentaux correspondant à de nouvelles hypothèses.

Que nous disent les travaux sur l'émergence ?

Dans l'histoire des connaissances, on peut observer deux courants opposés ; l'un qui veut que l'apparition d'un fait nouveau dans un système suppose l'intervention d'un agent particulier, et l'autre qui considère que l'émergence d'un nouveau fait peut se produire sans intervention extérieure. Dans la première logique, on reconnaît la thèse selon laquelle le corps humain matériel ne peut engendrer seul l'esprit et la conscience et qu'il y faut l'intervention divine à travers l'âme. De même, tant qu'on n'a pas découvert que le feu était simplement la combinaison d'un corps avec l'oxygène, on faisait appel à un principe appelé phlogistique pour l'expliquer. L'apparition de la vie est de la même manière attribuée à un principe appelé le vitalisme, d'origine divine. A l'inverse, les tenants de l'émergentisme posent que d'un système de faits donné peut émerger un autre fait, sans nécessité d'aucune intervention extérieure. Suivant les auteurs, on parle d'auto-organisation (Atlan)⁴, d'auto-poïèse (Varela et al.)⁵ ou d'auto-catalyse (Padgett et Powell)⁶. Jaegwon Kim a tenté de rassembler les caractéristiques de l'émergence sur lesquelles les différents auteurs semblent se rejoindre, même s'il subsiste toujours de nombreux débats (Kim, 1999).⁷ Il distingue les propriétés émergentes des propriétés résultantes :

1- L'émergence d'entités complexes de niveau supérieur : des systèmes avec un niveau supérieur de complexité émergent de la conjonction d'entités de plus bas niveau sous forme de configurations structurales nouvelles.

2- Emergence de propriétés de niveau supérieur : Toutes les propriétés

4. Atlan H., 2011, *Le vivant post-gémonique ou qu'est-ce que l'auto-organisation*, Paris, Odile Jacob.

5. Varela F., Thompson E., Rosch E., 1993, *L'inscription corporelle de l'esprit*, Paris, Seuil.

6. Padgett J. F., Powell W. W., 2012, *The emergence of organizations and markets*, Princeton University Press.

7. Kim, J. 1999, Making Sense of Emergence, *Philosophical Studies*, 95, 3-36.

de niveau supérieur surviennent des propriétés et relations qui caractérisent leurs parties constituantes. Certaines propriétés sont émergentes, d'autres sont résultantes.

3- Non prédictabilité des propriétés émergentes : Les propriétés émergentes ne sont pas prédictibles à partir de l'information exhaustive concernant les conditions de base, à l'inverse des propriétés résultantes qui, elles, sont prédictibles à partir du niveau inférieur d'information.

4- L'inexplicabilité/ irréductibilité des propriétés émergentes : Les propriétés émergentes, contrairement à celles qui sont seulement résultantes ne sont jamais explicites, ni réductibles dans les termes des conditions de base.

5- Efficacité causale émergente : Les propriétés émergentes ont des pouvoirs causaux qui leur sont propres et qui sont irréductibles aux pouvoirs causaux de leurs constituants de base.

Ces propositions appellent un premier commentaire : le terme de propriétés est important. Il conduit à ce demander qu'est-ce qui émerge ? Revenons à Wittgenstein : « Le monde est tout ce qui a lieu (1, p.33). Le monde est la totalité des faits, non des choses (1.1, p.33). Le monde se décompose en faits (1.2, p.33). Nous nous faisons des images des faits (2.1, p.38). L'image est un modèle de la réalité (2.12, p.38). L'image est un fait (2.141, p.38). »

Nous ne connaissons que des images du monde. Ce qui émerge ce sont donc de nouvelles images. Mais les images sont toutes reliées, en particulier par le langage. Elles forment système dans une culture donnée. C'est parce que j'ai certaines images de l'oxygène, de l'hydrogène et de l'eau et que je ne sais pas déduire mon image de l'eau de mes images de l'oxygène et de l'hydrogène que je parle d'émergence. Ce qui émerge, c'est la prise de conscience de mon incapacité à déduire certains phénomènes d'autres phénomènes. Je suis obligé de les constater.

« Notre langage décrit d'abord une image. Ce qu'il convient de faire de l'image, la façon dont il faut l'employer, reste dans l'obscurité. Il est pourtant clair que c'est ce qu'il faut chercher si nous voulons comprendre le sens de ce que nous disons. Mais l'image semble nous épargner ce travail ; elle fait déjà signe vers

un emploi déterminé. C'est ainsi qu'elle nous abuse »⁸

On ne peut donc pas penser que l'émergence concerne les propriétés du monde. Elle concerne les images que nous nous en faisons. C'est un fait proprement cognitif. Lorsque White nous dit qu'une identité émerge de la commutation des personnes dans différentes classes de scènes sociales, nous décrivons un processus ; mais nous ne sommes pas capables de dire pourquoi ce processus débouche parfois sur une identité nouvelle. Quand deux personnes se mettent en couple, nous constatons l'émergence de ce couple comme une nouvelle identité, mais pourquoi ces deux-là ? L'émergence masque notre incapacité à le dire.

Je vais tenter de proposer des illustrations qui soient associées à des phénomènes sociaux émergents. Il ne suffit pas de rassembler des personnes pour faire émerger une action organisée. Mais il est des cas où cela se produit puisqu'on constate qu'il en existe et qu'on en voit émerger. Lorsqu'il y a eu des mouvements étudiants en France, on a vu des rassemblements de jeunes qui affirmaient leur désaccord avec certaines propositions gouvernementales. Mais une foule, même si un évènement la rassemble, ne fait pas une organisation. Or on a vu « émerger » ce qu'on a appelé des coordinations, c'est-à-dire des jeunes qui prenaient l'initiative, en dehors de toute référence syndicale, d'organiser le mouvement, de lui donner une continuité, d'éviter qu'il soit récupéré par des partis politiques etc. En un mot la coordination a mis en place un processus de contrôle qui a donné une identité à ce mouvement ; des représentants sont apparus, qui ont pu être considérés comme des interlocuteurs valables, par le pouvoir. Dans un tel phénomène, ce qui est résultant, c'est l'effet de foule, le nombre des manifestants qui expriment leur désaccord et des processus qui peuvent résulter d'un tel rassemblement. Mais la coordination est un phénomène émergent, un niveau supérieur de complexité car elle fait passer notre image, de la foule à une forme sociale identifiée qui agit en tant que telle et qui met en place des efforts de contrôle.

Il existe d'autres types de foules, par exemple dans un stade où se déroule un match. Ces foules peuvent même, en fonction du déroulement du

8. Wittgenstein L., 2004 [1953], *Recherches philosophiques*, Paris, Nrf, Gallimard, p. 262

match engendrer des bagarres entre les supporters des deux équipes, mais ce n'est pas un effet émergent, c'est un effet résultant parce qu'il s'explique totalement par la composition initiale du public. Cela ne crée aucune identité nouvelle. Seules s'expriment les identités présentes avant le match, identités nationales s'il s'agit d'un match international, ou régionales. Rien ne permet d'attendre qu'émerge une identité de niveau supérieur puisqu'on est dans un contexte qui cristallise les identités de départ autour de la compétition.

En revanche, Coleman⁹ prend un exemple voisin, celui d'une salle de spectacle dans laquelle retentit une alerte incendie. Ce qui est prévisible, et ne sera donc pas considéré comme une propriété émergente, c'est le fait que les spectateurs se ruent vers la sortie et qu'il en résulte un mouvement de panique. Si un spectateur à ce moment là prend la parole pour calmer les spectateurs et organiser l'évacuation, là il y a un phénomène émergent. C'est un spectateur comme les autres que rien ne destine a priori à jouer ce rôle, son action n'est pas prédictible, elle ne s'explique pas par la composition de la foule. Son identité de leader est émergente.

Ce que l'on appelle les mouvements sociaux constituent des phénomènes émergents, mais des circonstances identiques ne vont pas nécessairement faire émerger un mouvement identifiable. C'est pourquoi je pense qu'il faut ajouter aux cinq propositions précédentes une proposition 6.

6 - le caractère imprévisible ou aléatoire de l'émergence de faits précis à partir de conditions présentes dans un contexte donné : Au moins en sociologie, la reproduction de l'émergence de faits déjà apparus à partir d'une situation dans laquelle existent les mêmes conditions initiales n'est en rien garanti.

J'évoquerai aussi deux autres questions qui sont débattues dans les différentes disciplines qui ont à connaître des phénomènes émergents.

La première est ce que l'on peut appeler les effets en retour. Supposons un parti politique qui se constitue comme fédération de mouvements pré-existants. Il y a bien émergence d'une nouvelle forme sociale qui ne se réduit pas à celles qui l'ont fait naître, qui a une identité, qui agit pour elle même.

9. Coleman J.-S, 1990, *Foundations of Social Theory*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press.

On ne peut pas exclure le cas où elle va agir pour faire en sorte de détruire les formations dont elle est issue de façon à avoir les mains totalement libres et de ne plus avoir à négocier avec elles. On voit souvent de telles évolutions dans le cadre des fusions d'entreprises. On est ainsi amené à considérer qu'une entité complexe de niveau supérieur peut transformer les unités dont elle est issue. Elle agit ainsi en retour sur son environnement et le transforme.

Enfin je ne crois pas qu'il soit juste de considérer que toute émergence concerne le passage à des entités complexes de niveau supérieur à celles qui constituent le contexte de l'émergence. C'est le système de nos images qui s'enrichit et se complexifie.

On en arrive donc à cette idée que l'émergence est une notion qui n'a pas à voir avec les phénomènes eux-mêmes mais avec la façon dont on se les représente et dont on en fait le récit. C'est le point de vue que développe Henri Atlan qui parle d'auto-organisation (2011)¹⁰. Pour lui, également, le problème doit être déplacé au plan cognitif. Nous avons un modèle de l'être organisé et un modèle de ses composantes. C'est l'idée que nous nous faisons de l'être organisé qui émerge de l'idée que nous nous faisons de ses composantes mais il n'y a pas de relation causale, ni dans un sens ni dans l'autre entre l'être organisé et ses composantes car il s'agit d'un seul et même phénomène. Si nous regardons une image satellitaire d'une ville par exemple, nous voyons des taches de couleur ; si nous augmentons la résolution de l'image, nous allons distinguer des routes des places, des maisons et si l'image a une très haute résolution, nous distinguerons des personnages. Ces visions ne sont que des formes de perception d'une même réalité. Suivant l'échelle choisie, on perçoit des choses différentes. De nouveaux objets identifiables apparaissent sans que l'on puisse facilement nous représenter les liens entre ceux que nous identifions à chaque échelle d'observation. L'émergence est alors le produit d'une lecture multi-niveaux de la réalité.

De la même manière, les interactions entre personnes peuvent être vues à l'échelle élémentaire, elles prendront alors la forme d'une scène sociale, par exemple une discussion, calme ou animée ; mais dans un cas cette discussion

10. Atlan H., 2011, *Le vivant post-génomique ou qu'est-ce que l'auto-organisation*, Paris, Odile Jacob.

visera par exemple à classer les personnes comme lorsqu'un professeur classe des élèves en reçus et non reçus à un examen, dans un autre cas, il s'agira de reconnaître si l'on fait partie d'un même collectif, dans un autre cas si l'on est d'accord pour entreprendre quelque chose ensemble. Même si au niveau élémentaire, les échanges interpersonnels sont du même type, voir même indistinguables, dans le premier cas, le processus est celui d'un tri, dans le second c'est la constitution d'une communauté, dans le troisième ce sera une équipe qui a un but qu'elle poursuit. Pour décoder la forme sociale il faut changer d'échelle, ne pas se limiter aux interactions dyades mais considérer le collectif et considérer le sens qui en émerge. L'émergence d'une forme sociale s'apparente donc ici à un changement d'échelle dans le processus cognitif. Mais le changement d'échelle ne suffit pas, le paysage est le résultat d'une auto-organisation ; il s'est construit dans le temps. De la même manière les identités sont le résultat d'une auto-organisation. Les processus se déroulent dans le temps. Il n'y a pas seulement changement d'échelle spatiale ou physique, il y a aussi changement d'échelle temporelle.

2.2 Résilience

2.2.1 Toute résilience est autopoïétique

C'est une conséquence immédiate du fait que l'on considère que l'émergence est un changement d'échelle dans le processus cognitif. Ce changement d'échelle est constitutif du phénomène d'émergence, il en est le contexte et le processus. Or dans ces phénomènes sont constitués par des processus. Les faits que l'on considère ne sont pas simplement des événements. Si je constate qu'un marché composé de niches émerge des comportements de producteurs qui cherchent à contrôler leurs interactions avec d'autres producteurs, ce qu'ils cherchent à faire est de pérenniser leur activité. Il en va de même dans le cas des systèmes vivants, Varela, Maturana et Uribe posent le principe d'autopoïèse dans ces termes :¹¹ :

11. Varela, F. J., Maturana, H. R. & Uribe, R. (1974). Autopoiesis : The organization of living systems, its characterization and a model. *Biosystems*, 5(4), pp. 187-196. (cité par Olivier Penelaud, Plastir, 2010, 1-18).

« Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits et qui b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau. »

Paul Bourguine et John Stewart (2004)¹² réexaminent l'ensemble des formulations de l'autopoïèse et proposent cette définition :

« Un système autopoïétique est un réseau de processus qui produisent les composants qui reproduisent le réseau, et ainsi régissent les conditions aux limites nécessaires pour son existence future en tant que réseau. »

Ces deux définitions sont très proches. Elles me conviennent bien parce que les scènes sociales sont organisées en réseau par les personnes qui les traversent et y participent. Dans les deux cas le système conçu comme réseau reste ouvert. Bourguine et Stewart s'intéressent aux systèmes vivants. Ils rapprochent le système autopoïétique d'un système cognitif, mais leur définition s'applique particulièrement aux systèmes vivants qui puisent dans leur environnement les ressources nécessaires à leur survie :

« Un système est cognitif si et seulement si des inputs sensoriels orientent l'action dans un sens visant à satisfaire une contrainte de viabilité »

Autrement dit, un système est résilient s'il produit les conditions de sa ré-émergence.

Olivier Pénelaud¹³, qui résume la pensée de Varela, définit un système autopoïétique par quatre propriétés :

« 1- Il est autonome : ses changements sont subordonnés au maintien de sa propre structure, son fonctionnement est autoproduit, il produit ce qu'il est ;

12. Bourguine P., Stewart J., 2004, Autopoiesis and cognition, *Artificial life*, 10-3, 327-345

13. Pénelaud O., 2010, Le paradigme de l'énaction aujourd'hui, apports et limites d'une théorie cognitive « révolutionnaire », *Plastir*, 2010-1,18.

2- il exprime une individualité par le maintien de son invariance organisationnelle, il produit qui il est ;

3- il procède d'une unité délimitée par sa clôture opérationnelle, à la frontière spécifiée par son fonctionnement et son rapport à l'environnement ;

4- Les systèmes autopoïétiques peuvent être compris comme un assemblage de systèmes allopoïétiques selon que l'observateur analyse les éléments du tout à partir de réponses mises en oeuvre suite à des perturbations. »

L'idée qu'une propriété émergente représente toujours un niveau de complexité supérieur à celui des composants initiaux est souvent présente, en particulier chez Kim. Juignet¹⁴ cite également la théorie élaborée par Alexander et Morgan :

« Au début des années vingt, Samuel Alexander et Lloyd Morgan bâtirent une théorie connue sous le nom d'évolutionnisme émergent. Le monde se développerait à partir de ses éléments de base en faisant apparaître des configurations de plus en plus complexes. Lors de cette croissance et lorsque la complexité franchit certains seuils, des propriétés réellement nouvelles émergent et ce processus conduit à des niveaux d'organisation hiérarchiques successifs. Selon Alexander quatre niveaux sont à distinguer dans l'évolution de l'univers : tout d'abord l'apparition de la matière à partir de l'espace-temps, puis l'émergence de la vie à partir des configurations complexes de la matière, puis celle de la conscience à partir des processus biologiques et enfin l'émergence du divin à partir de la conscience. »

Cette vision n'est pas du tout la mienne, je pense au contraire qu'il faut se garder d'une vision téléologique de l'enchaînement des phénomènes, orientée en fonction de leur complexité surtout dans l'analyse des processus sociaux. Je pense au contraire que la théorie de l'évolution, sur laquelle on reviendra, interdit qu'on puisse poser cette hypothèse, il n'y a pas de sens de l'histoire.

14. Juignet P., 2010, *Le concept d'émergence*, Philosciences.com, 1, l'origine du concept.

Ce point est très important. Rien dans ce qui suit ne peut ni ne doit être interprété comme représentant un quelconque progrès. L'histoire des faits sociaux comme celle des êtres vivants est gouvernée par l'idée chère à Claude Lévi Strauss et à François Jacob, de bricolage.

Dans ce qui suit, un fait est considéré émergent si les récits qui lui sont associés, y compris les développements scientifiques, ne se déduisent pas des récits qui sont associés aux faits dont il est issu. Pour parler d'une démarche scientifique sur les faits sociaux, je dois en effet toujours revenir à la façon dont ceux-ci sont appréhendés.

Un fait émerge d'autres faits qui constituent son environnement, mais le processus même d'émergence qui est un processus cognitif, construit cet environnement ; Sewell parle de *built environment*. On peut reprendre ici la vision de Varela et de ses collègues, nous sommes presque toujours dans le cas d'une émergence autopoïétique.

Il nous faut considérer plusieurs échelles d'appréhension des faits sociaux, aussi bien en généralité que dans leur temporalité. Les faits qui sont appréhendés à l'échelle temporelle la plus longue ont un caractère de stabilité. Tout n'est pas perçu comme constamment instable. Mais cette apparente stabilité n'est pas le fait du hasard ; les institutions, les États, les religions, les systèmes productifs etc. existaient à notre naissance et pour la plupart sont toujours présents, mais ils ont évolué. La France s'est donnée une nouvelle constitution en 1958, elle a reconnu en 1962 que l'Algérie ne faisait plus partie de son territoire ; la même année, la religion catholique a connu le concile Vatican II ; quant au système productif capitaliste, on ne cesse de s'interroger sur ses contradictions et ses transformations comme celles qui sont induites par le numérique. Il y a donc une adaptation permanente des structures, pour qu'elles puissent continuer d'exister. C'est pourquoi je ne parlerai pas de maintenance ou de pérennisation, mais de résilience, et je ne séparerai pas émergence et résilience puisque dans cette acception, la résilience est une ré-émergence autopoïétique. Ce sont souvent les mêmes mécanismes cognitifs qui sont à l'oeuvre.¹⁵

15. Le terme de résilience n'est pas vraiment polysémique, mais suivant la discipline, il a été adapté. La même idée demeure : la capacité à résister aux chocs, à résister aux agres-

2.3 Émergence d'un jeu de langage

2.3.1 A propos de l'émergence d'un acteur collectif

Comme toute émergence, celle d'un acteur collectif est un processus cognitif. Il faut un accord entre les participants, qui suppose une prise de distance par rapport aux encastréments. Cette question de la production d'une préférence collective à partir d'un ensemble de préférences individuelles n'est pas souvent abordée dans les ouvrages de sociologie. Elle a plutôt été traitée par des économistes. Mais le problème a été abordé au 18e siècle par Condorcet. C'est en 1785, dans son « *Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix* » qu'il met en évidence le risque d'incohérence dans l'agrégation des choix individuels. Il suppose une situation dans laquelle des votants ont à choisir entre trois candidats ou trois propositions A, B C¹⁶

« Supposons en effet que dans l'exemple [déjà choisi], où l'on a 23 voix pour A, 19 pour B, 18 pour C, les 23 voix pour A soient pour la proposition B vaut mieux que C ; cette proposition aura une pluralité de 42 voix contre 18. Supposons ensuite que des 19 voix en faveur de B, il y en ait 17 pour C vaut mieux que A et deux pour la proposition contradictoire ; cette proposition C vaut mieux que A aura une pluralité de 35 voix contre 25. Supposons enfin que des 18 voix pour C, 10 soient pour la proposition A vaut mieux que B et 8 pour la proposition contradictoire, nous aurons une pluralité de 33 voix contre 27 en faveur de la proposition A vaut mieux que B. Le système qui obtient la pluralité sera donc composé de trois propositions, A vaut mieux que B, C vaut mieux que A, B vaut mieux que C. Ce système est le troisième et un de ceux qui impliquent la contradiction. »

sions. Dans le cas d'un système, le terme désigne la capacité à s'adapter aux perturbations internes ou externes. Je le prends en ce sens..

16. Condorcet, *Mathématiques et société*, choix de textes par Roshdi Rashed, Paris, Hermann, 1974. Pour de plus amples développements : Guilbaud G.Th., 2012, Les théories de l'intérêt général et le problème logique de l'agrégation, *Revue Économique*, vol 63, p. 659-720.

Le problème a été repris et posé dans des termes plus généraux au début des années 50 par Kenneth Arrow. Kenneth Arrow est un économiste mathématicien et il s'intéresse à la manière dont une société démocratique peut prendre des décisions. En 1951, il publie son célèbre théorème d'impossibilité¹⁷.

Ce théorème se fonde sur quatre conditions a-priori :

condition U : le choix collectif doit inclure tous les choix individuels possibles,

condition P (pour Pareto) : si tout le monde préfère A à B, alors A doit être préféré à B dans le choix collectif,

condition I : le classement collectif entre A et B ne doit dépendre que des classements individuels de ces deux éléments,

condition D (pour dictature) : aucun des choix individuels ne peut s'imposer comme choix collectif.

Arrow montre qu'avec ces conditions de bon sens, s'il y a au moins trois propositions et que le nombre des votants est fini, il n'y a pas de solution.

Ce Théorème a suscité de nombreux débats et développements. Pris au pied de la lettre, on peut l'utiliser pour justifier la dictature. On a cherché à affaiblir les conditions initiales, une de ces conditions est par exemple que les choix individuels sont tous cohérents et ne doivent pas comporter de contradiction ; or on peut penser que cette condition est excessive. Amartya Sen, par exemple, a repris le problème sous l'angle de la liberté. il énonce que les procédures de décision peuvent comporter des phases de concertation qui amènent certains électeurs à réviser leur ordre de préférence etc.¹⁸

Mon but n'est pas de rentrer dans ce débat très technique ; si j'ai présenté ici ce théorème, c'est d'abord parce qu'il n'est pratiquement jamais enseigné en sociologie alors qu'il constitue un point de repère important lorsqu'on veut parler de choix collectifs et parce qu'il justifie ma position sur l'émergence des acteurs collectifs. Il s'agit d'un découplage par rapport au chaos des encastréments. C'est un processus cognitif qui est à l'oeuvre, pas une simple agrégation de préférences. Ce processus est sans doute un parmi une multi-

17. Arrow K.J., 1951, *Social Choice and individual values*, New York, Wiley, réédité en 1963.

18. Sen A., 2005 [2002], *Rationalité et liberté en économie*, Paris, Odile Jacob.

plicité de possibles. C'est l'une des tâches de la sociologie que d'en analyser à chaque fois les modalités particulières, mais il n'y a pas lieu de chercher une loi générale.

Harrison White aborde cette question en définissant ce qu'il appelle des disciplines. Ce sont des opérateurs de coordination entre acteurs qui permettent l'émergence d'un ordre à partir du chaos des interactions :

« Les disciplines sont des concepts relatifs à des processus plutôt qu'à la structure de la vie sociale. Selon le type de discipline qui s'applique, les luttes de contrôle s'appuient sur des règles différentes et des cadres différents. » (I&C p. 52)

« Des observations de sens commun conduisent à la définition de trois prototypes de coordination des tâches. Les disciplines offrent des règles du jeu qui permettent la coordination des tâches au sein d'un monde par ailleurs désordonné. Les disciplines peuvent être vues comme des systèmes de statuts constitués simultanément de jugements de valeur et de configuration de réseaux, elles-mêmes créées par l'interaction de ces jugements avec les flux de tâches. » (I&C, p. 111)

« Je défends ensuite l'idée selon laquelle chacune des disciplines encastre nécessairement une tâche dans un contexte qui comprend non seulement les relations extérieures (avec des destinataires, des observateurs, des clients, des plaignants, etc.), mais aussi l'environnement physique et construit. Les disciplines s'encastrent dans leur environnement opérationnel selon trois dimensions : la dépendance vis-à-vis de cet environnement, la différenciation des identités et leur capacité à se replier sur elles-mêmes. » (I&C p. 112)

White reconnaît trois disciplines, l'arène, le conseil et l'interface : Il y a des lieux et des moments où l'on classe (arène) ; Il y a des lieux et des moments où l'on débat (conseil) ; il y des lieux et des moments où l'on combine des choses et des efforts en vue d'obtenir un résultat (interface).

La plus simple est sans doute l'interface car elle est définie en rapport

à un objectif externe qui impose une certaine qualité au processus et à son résultat.

L'arène vise à classer, à séparer des identités de manière à créer des groupes homogènes d'un certain point de vue. Si dans une école, on crée des groupes de niveau, c'est une procédure de type arène. Lorsqu'un pays donne une carte d'identité ou un passeport à une personne, c'est la discipline du type arène qui est à l'oeuvre. Il s'agit de savoir qui est citoyen de ce pays et qui ne l'est pas. L'arène crée des catégories, elle sépare, mais en même temps elle rassemble ceux qu'elle assimile dans une même classe.

« La discipline arène sélectionne et apparie, en général de façon épisodique. » (I&C, p.146)

Ainsi aussi bien dans la langue que dans le fonctionnement social, White place comme mécanisme central celui de créer des équivalences et de classer pour agir.

Il y a deux facettes au classement, selon qu'on est extérieur au processus ou qu'on y est impliqué. Pour reprendre un exemple utilisé par l'auteur, est extérieur le médecin urgentiste qui dispatche les malades dans les différents services de l'hôpital en fonction de leur affection. En revanche on est impliqué dans le processus de tri lorsqu'on s'identifie à une des classes ; et souvent c'est pour valoriser la classe à laquelle on se rattache.

L'idée de conseil recouvre les activités de concertation et d'émergence des leaders.

« Le conseil est la discipline qui tend le plus à être purement sociale. Les récits associés à cette discipline se centrent sur l'allocation des ressources, à la fois matérielles et sociales. L'enjeu de la mobilisation est perçu dans quelques situations de type se-réunir-et-s'approvisionner aussi bien que dans les conseils formels ayant des enjeux strictement politiques. » (I & C, p.139)

Pour qu'une entreprise produise, il faut coordonner les efforts des dirigeants, des cadres et des ouvriers, c'est la phase d'interface. Mais il y a aussi le conseil d'administration qui définit les objectifs et nomme les dirigeants, il y a les négociations avec les syndicats ; ce sont des phases de conseil. La classification

entre cadres et ouvriers relève de l'arène, elle prend appui sur la dépendance corrélative dans le système de production mais elle fait émerger l'identité des classes d'équivalence.

Le système de santé combine les efforts des médecins et des infirmières pour prodiguer des soins aux malades. La qualité de leur travail relève de l'interface mais la différence entre médecins et infirmières relève de l'arène.

« Une arène sélection réunit des acteurs qui peuvent être disparates et hétérogènes dans une configuration socialement construite pour accentuer l'interchangeabilité formelle, de telle sorte que les acteurs soient considérés comme comparables et susceptibles d'échanger. » (I & C, p.150).

La comparabilité est donc à l'oeuvre et c'est la construction d'un intérieur et d'un extérieur qui caractérise l'arène. C'est un opérateur affectivement neutre ; peu importe que les membres se choisissent ou qu'ils soient réunis de l'extérieur.

2.3.2 Émergence de la coopération

Cette section s'appuie sur les efforts des chercheurs qui ont adopté la démarche de l'individualisme méthodologique, mais c'est cohérent dans la mesure où il me paraît nécessaire de rendre compte de certaines passerelles qui ont été construites entre les hypothèses individualistes et la sociologie à base interactionniste. Il s'agit ici de modéliser l'acquisition des réflexes de coopération et de l'émergence des structures en termes de rôles sociaux qui permettent le contrôle des échanges entre des parties dont les intérêts sont opposés.

Dans un grand nombre de situations, l'émergence d'une forme sociale suppose l'accord d'un certain nombre d'acteurs qui acceptent un compromis. Boltanski et Thévenot en analysent les logiques¹⁹ :

« Il suffit d'être attentif [...] aux justifications que développent les personnes en paroles et en actes, pour voir [...] que le cours or-

19. Boltanski L., Thévenot L. 1991, *De la justification, les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard

dinaire de la vie réclame un travail presque incessant pour faire se tenir ou rattraper des situations qui échappent, en les mettant en ordre. Les gens, dans la vie quotidienne ne font jamais complètement taire leurs inquiétudes et, comme des savants, ne cessent de suspecter, de s'interroger, de soumettre le monde à des épreuves. » (p.54)

Cela se traduit par ce que les auteurs appellent des disputes qui ne peuvent déboucher sur un compromis qu'à travers une justification :

« Les disputes ne peuvent être alors arrêtées que pour autant que les états sont ordonnés. Cet ordre entre les états, nécessaire pour coordonner les actions et justifier les distributions, s'exprime par une échelle de valeurs des biens ou des bonheurs attachés à ces états. » (p. 98)

On est donc amené à faire l'hypothèse que dans un cercle donné, à travers la multiplication des échanges et des disputes, émergent des valeurs communes. De même que White fonde ses disciplines sur des échelles de valeurs (pureté pour l'arène, prestige pour le conseil, qualité pour l'interface), Boltanski et Thévenot invoquent des échelles de valeur comme facteurs de coordination des actions dans leurs « cités ». Les valeurs sont donc le résultat de confrontations et de recherche de solutions ou de compromis à des controverses. D'une manière plus générale, le Droit s'est construit sur l'expérience des règlements apportés à des conflits ou des transactions.

On retrouve d'ailleurs ce qu'exprimait Bouglé²⁰ :

« Quand les individus se rapprochent, non seulement je retrouve dans leurs consciences beaucoup d'éléments communs, mais de ces rapprochements naissent des produits nouveaux. Pour obtenir la conscience collective, il ne suffit pas de totaliser les parties communes des consciences individuelles ; de l'association des hommes se dégage une force douée d'un pouvoir de pression aussi bien que d'attraction et c'est précisément cette force originale que

20. Bouglé C., 1922, *Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs*, Paris, Armand Colin.

nous voyons à l'oeuvre dans le monde des valeurs. » (p. 29-30)

Pour autant, il est des cas dans lesquels toute transaction doit être évitée et où une règle stricte doit s'imposer ; c'est en particulier le cas du code de la route. On n'imagine pas que les conducteurs de deux véhicules qui doivent se croiser s'arrêtent pour négocier quel côté de la route chacun va emprunter. La règle doit s'imposer à tous et chacun doit savoir que l'autre la connaît. Ceci s'applique également aux normes techniques et aux règles de l'art qui ne peuvent être laissées à la confiance que l'on accorde aux constructeurs ou aux négociations, et qui font l'objet de définitions très strictes.

Dans « A Cooperative Species »²¹ Bowles et Gintis justifient l'apparition de la coopération par la nécessité de la solidarité pour survivre dans un univers hostile²² :

« En bref, les humains sont devenus l'espèce coopérante qu'elle est parce que la coopération a été hautement profitable aux membres du groupe qui la pratiquent et que nous avons été capables de construire des institutions qui minimisent les désavantages de ceux qui mettent en application des préférences sociales et qui se trouvent en compétition avec d'autres membres du groupe, par l'augmentation des avantages sociaux associés aux hauts niveaux de coopération. Ces institutions ont proliféré parce que les groupes qui les ont adoptées ont conforté les hauts niveaux de coopération intragroupe, ce qui, en retour a favorisé la survie du groupe, en tant qu'entité biologique et culturelle contre les dangers environnementaux, militaires et autres. » (emplacement 269)

21. Bowles S., Gintis H., (2011), *A cooperative Species*, Princeton, Princeton University Press, Edition du Kindle.

22. In short, humans became the cooperative species that we are because cooperation was highly beneficial to the members of groups that practiced it, and we were able to construct social institutions that minimized the disadvantages of those with social preferences in competition with fellow group members, while heightening the group-level advantages associated with the high levels of cooperation that these social preferences allowed. These institutions proliferated because the groups that adopted them secured high levels of within-group cooperation, which in turn favored the groups' survival as a biological and cultural entity in the face of environmental, military and other challenges.

Pour eux, le problème n'est pas de savoir comment des individus égoïstes peuvent être amenés à agir dans un sens prosocial, mais plutôt comment l'évolution génétique et culturelle a produit une espèce dont beaucoup de ses membres sont capables de faire des sacrifices pour promouvoir des normes éthiques et pour aider les autres. L'évolution des émotions est essentielle, elles conditionnent l'émergence des normes sociales et de l'éthique.

Ils développent plus précisément deux propositions²³ :

« 1- Les gens coopèrent non seulement pour des raisons d'intérêt personnel mais aussi parce qu'ils sont sincèrement concernés par le bien être des autres. Ils tentent de faire respecter des normes sociales et des valeurs en se comportant de façon éthique pour leur propre compte. Pour la même raison, ils punissent ceux qui exploitent le comportement coopératif des autres. Contribuer au succès d'un projet commun pour le bénéfice de son groupe, même au prix d'un coût personnel induit des sentiments de satisfaction de fierté et même d'euphorie. Ne pas le faire est souvent source de honte ou de culpabilité. »

Ces auteurs dépassent donc le raisonnement formel et adoptent l'idée que les comportements nécessairement coopératifs ont induit au cours du temps un véritable attracteur éthique.

« 2- Nous avons acquis ces bons sentiments parce que nos ancêtres vivaient dans des environnements à la fois naturels et construits socialement, dans lesquels les groupes d'individus prêts à coopérer et à promouvoir des normes éthiques avaient de meilleures chances de survivre et de s'étendre que les autres, ce qui a permis

23. First, people cooperate not only for self-interested reasons but also because they are genuinely concerned about the well-being of others, try to uphold social norms, and value behaving ethically for its own sake. People punish those who exploit the cooperative behavior of others for the same reasons. Contributing to the success of a joint project for the benefit of one's group, even at a personal cost, evokes feelings of satisfaction, pride, even elation. Failing to do so is often a source of shame or guilt. Second, we came to have these "moral sentiments" because our ancestors lived in environments, both natural and socially constructed, in which groups of individuals who were predisposed to cooperate and uphold ethical norms tended to survive and expand relative to other groups, thereby allowing these prosocial motivations to proliferate.

à ces motivations prosociales de proliférer. »

Les exemples qu'ils citent sont nombreux : les échanges de biens, le paiement de l'impôt pour financer des services publics, la production coopérative, les institutions d'organisation collective, le fait de voter, de manifester et d'adhérer à des normes contribuant au bien-être collectif etc.

Ils repartent des modèles d'interaction dyadique répétée dans lesquels la coopération peut s'installer entre des partenaires qui commencent par coopérer puis adoptent la même action que le partenaire (c'est la stratégie donnant-donnant ou tit-for-tat). Si la série des interactions est suffisamment longue, alors un équilibre coopératif s'installe. Dans ce cas les individus coopèrent de façon à cultiver leur réputation de coopérateur. Ces constats répétés conduisent à l'émergence de règles et de rôles sociaux.

Si les conditions de vie dues à l'environnement sont très dures ou si l'on est en situation de guerre, le groupe qui a intégré le plus de coopération et de comportements prosociaux gagne. Dans ces conditions, la coopération est le seul moyen de survivre. C'est pourquoi, la compétition, la guerre et la lutte contre la dégradation de l'environnement sont essentiels à prendre en compte pour comprendre l'émergence de la coopération.

La coopération au sein du clan serait donc un gage de survie du clan lui-même. Il est assez naturel de penser que l'esprit de coopération dans un groupe est le produit de l'évolution du cerveau qui au cours de l'histoire longue a expérimenté les résultats des différentes stratégies ou si l'on préfère le résultat d'une forme de sélection qui a avantageé ceux qui choisissaient ce type de stratégie. On est loin du modèle de l'acteur rationnel individualiste.

Pour David Sloan Wilson, l'attracteur de regroupement est le résultat de l'avantage créé du point de vue de la sélection par la communication²⁴.

24. Willson D. S., 2007, *Evolution for Everyone*, Delta, (p.154). What were these precursors and what happened to transform them into the three C's of human evolution - cognition, culture and cooperation? The probable answer is that we are evolution's newest transition from groups of organisms to groups as organisms. Our social groups are the primate equivalent of bodies and behaves. Such a transition is a rare event, as we have seen for social insects, but when it happens the consequences are monumentous. Mer individuals and disorganized groups are no match for the new group organism, which quickly achieves ecological dominance. The group organism coordinates his mental in addition to its physical activities, as we have also seen for the social insects. In our case, symbolic thought

« Que s'est-il passé pour transformer (les primates qui nous ont précédés) dans les trois C de l'évolution humaine - cognition, culture et coopération ? La réponse est probablement que nous représentons sans doute la première transition de groupes d'organismes vers des groupes en tant qu'organismes. Nos groupes sociaux sont l'équivalent pour les primates des corps et des comportements. Une telle transition est un évènement rare, comme on le voit pour les insectes sociaux mais quand elle se produit, les conséquences sont énormes. Des individus et des groupes désorganisés ne peuvent pas lutter contre le nouveau groupe-organisme, qui très vite devient écologiquement dominant. Le groupe-organisme coordonne son mental en complément de ses activités physiques comme on le voit aussi chez les insectes sociaux. Dans notre cas, la pensée symbolique et la transmission d'information sont des activités fondamentalement courantes. Les trois C de l'évolution humaine sont des manifestations d'un seul C la coopération. »

Terence Deacon développe la même idée ²⁵ :

« Une histoire plausible peut être tissée à partir de chacun des avantages qu'offre une meilleure communication : organiser la chasse, partager la nourriture, communiquer sur les sources de nourriture, organiser la guerre et la défense, développer des compétences pour fabriquer des outils, partager des expériences passées importantes, établir des liens entre individus, manipuler les compétiteurs sexuels et les copains, prendre soin et éduquer les plus jeunes etc. »

De la communication vient aussi l'idée du partage (David Sloan Wilson) ²⁶ :

and the social transmission of information are both fundamentally communal activities. The three C's of of huma evolution are all manifestations of one C - cooperation.

25. Deacon T., 1997, *Symbolic species, The Co-evolution of Language and the Brain*, New-York, Norton, p. 377.

26. Willson D. S., 2007, *Evolution for Everyone*, Delta. [These and other] experiments demonstrate that human mentality is fudamentally predicated upon sharing. If we don't have shared intention and attention wecan't even do something as simple as point to an object of mutual interest, muchless share our behaviors and symbolic representations.

« Différentes expériences montrent que le mental humain est fondamentalement préparé pour le partage. Si nous n'avions pas d'intention et d'attention partagée, nous ne pourrions pas faire quelque chose d'aussi simple que de centrer notre attention sur un objet d'intérêt mutuel et nous pourrions beaucoup moins partager nos comportements et nos représentations symboliques. Heureusement, partager a fait partie de notre environnement social pour une période suffisamment longue que cela est devenu génétiquement intégré dans notre cerveau, si fortement et inconsciemment que nous sommes incapables de le reconnaître comme un partage, sauf à l'étudier scientifiquement. » (p. 170)

Dès lors, contrairement à ce que laisse supposer le terme d'acteur rationnel tel qu'il est défini en général, il est rationnel pour un acteur de prendre en considération aussi bien son intérêt égoïste que la nécessité pour lui de collaborer avec les autres car son intérêt passe par cette coopération mais aussi parce que la coopération est devenue un attracteur cognitif. La théorie de l'acteur rationnel doit donc se consacrer à expliquer les arbitrages entre ce qui serait dicté par un choix purement égoïste et ce qu'inspire l'attracteur de coopération.

On s'éloigne ainsi d'une pure référence à un état de nature auquel se réfère Thomas Hobbes, état qui ne peut être canalisé que par un pouvoir fort. .²⁷ :

Fortunately, sharing has been part of external social environment for a sufficient period of time that it has become genetically incorporated in our minds, so deeply and subconsciously that we don't recognize it as sharing until we study it scientifically.

27. « La Nature a fait les hommes si égaux pour ce qui est des facultés du corps et de l'esprit que, quoi qu'on puisse trouver parfois un homme manifestement plus fort corporellement, ou d'un esprit plus vif, cependant, tout compte fait, globalement, la différence entre un homme et un homme n'est pas si considérable qu'un homme particulier puisse de là revendiquer pour lui-même un avantage auquel un autre ne puisse prétendre aussi bien que lui. Car, pour ce qui est de la force du corps, le plus faible a assez de force pour tuer le plus fort, soit par une machination secrète, soit en s'unissant à d'autres qui sont menacés du même danger que lui-même.[...] De cette égalité de capacité résulte une égalité d'espoir d'atteindre nos fins. Et c'est pourquoi si deux hommes désirent la même chose, dont ils ne peuvent cependant jouir tous les deux, ils deviennent ennemis; et, pour atteindre leur but (principalement leur propre conservation, et quelquefois le seul plaisir qu'ils savourent), ils s'efforcent de se détruire ou de subjuguier l'un l'autre. Et de là vient

Divers auteurs, et en particulier Jean-Daniel Reynaud ont traduit cette hypothèse de l'état de nature dans les termes de la théorie des jeux, sous la forme du Dilemme du prisonnier dans lequel deux acteurs en interaction doivent se déterminer sans connaître les intentions de l'autre et donc sans pouvoir lui faire confiance²⁸ :

« La formulation que nous avons donnée fait ressortir que le paradoxe de Hobbes est une forme, peut-être la plus intéressante, du dilemme des prisonniers. »

Bien que cette assimilation soit parfois contestée,²⁹ il me paraît intéressant de reprendre cette hypothèse, en l'inscrivant dans l'histoire longue et en considérant que la multiplication des expériences au cours du temps ait pu favoriser l'émergence d'autres bases de comportement fondées sur la confiance, même si je ne puis me résoudre à donner une réalité à la notion d'état de nature. Revenons donc tout d'abord sur les présupposés qui servent de fondement à ce raisonnement.

2.3.3 Le principe de donnant-donnant (tit for tat) comme mécanisme de découplage

L'économie, la théorie des jeux et la sociologie de l'acteur rationnel proposent une recherche d'explication des comportements individuels fondée sur l'hypothèse d'un comportement très individualiste, guidé par la recherche de l'intérêt personnel. On ne peut pas, sans examen complémentaire, jeter, comme on dit, l'enfant avec l'eau du bain. Il y a de bonnes raisons de penser

que, là où un envahisseur n'a plus à craindre que la puissance individuelle d'un autre homme, si quelqu'un plante, sème, construit, ou possède un endroit commode, on peut s'attendre à ce que d'autres, probablement, arrivent, s'étant préparés en unissant leurs forces, pour le déposséder et le priver, non seulement du fruit de son travail, mais aussi de sa vie ou de sa liberté.[...] Par là, il est manifeste que pendant le temps où les hommes vivent sans un pouvoir commun qui les maintienne tous dans la peur, ils sont dans cette condition qu'on appelle guerre, et cette guerre est telle qu'elle est celle de tout homme contre tout homme. » (*Léviathan*, première partie, chapitre XIII)

28. J.-D. Reynaud, *Les règles du jeu, l'action collective et la régulation sociale*, Paris, A. Colin, 1997, note p. 17.

29. Parmentier M., 2010, *Hobbes, la coopération et la théorie des jeux*, *Methodos* [En ligne], 10 | 2010, mis en ligne le 07 avril 2010, consulté le 17 août 2013. URL : <http://methodos.revues.org/2380>; DOI : 10.4000/methodos.2380

que cette hypothèse est excessive, mais si l'on veut donner à la coopération un rôle aussi important qu'à la défense de ses intérêts dans la rationalité de l'acteur, il faut expliquer la genèse de cette coopération et en particulier le passage de la recherche de l'intérêt individuel à la coopération. Robert Axelrod a précisément traité cette question dans son livre : *The evolution of cooperation*³⁰. Il pose la question de la manière suivante : « Sous quelles conditions, la coopération peut-elle émerger dans un monde d'egos dépourvu d'autorité centrale. ». En évacuant a priori l'autorité, il prend donc une position opposée à celle de Hobbes pour qui un pouvoir qui maintient tout le monde dans la peur est la seule solution aux appétits individuels.

Il part du cas simple connu sous le nom de dilemme du prisonnier qui suppose une situation d'interaction entre deux personnes avec des conditions qui peuvent surprendre au premier abord mais qui se révèlent pouvoir servir de modèle à des situations extrêmement générales.

On peut penser à deux personnes qui doivent s'entraider pour une tâche donnée, réfection d'un appartement par exemple. Si les deux travaillent, le chantier avance vite et chacun y gagne. Si aucun ne fait d'effort, rien n'avance. Si A travaille et que B se repose, le résultat est mauvais pour A et très bon pour B et inversement.

On peut aussi rapprocher de ce modèle, une transaction commerciale. Il y a un acheteur et un vendeur. Il y a négociation sur le prix et sur la qualité du produit. Si les deux respectent les conditions de l'accord, que le vendeur fournit un produit de qualité conforme et que l'acheteur paye le prix convenu en temps et en heure, il y a un bénéfice pour les deux partenaires. Mais si le vendeur fournit un produit de mauvaise qualité alors que l'acheteur l'a payé, ce dernier est très désavantagé alors que le vendeur y gagne. Si l'acheteur refuse de payer un produit de bonne qualité, la situation est inversée. Si le vendeur fournit un mauvais produit et que l'acheteur refuse de payer, la situation est mauvaise pour les deux et la transaction échoue.

Les tribunaux sont encombrés d'affaires de ce type, en particulier dans le domaine du bâtiment. Mais on connaît aussi tous des cas de couples dont les conjoints se séparent de façon très conflictuelle et qui refusent toute forme

30. Axelrod R., 2006, *The Evolution of Cooperation*, Basic Books.

de concession à leur partenaire devenu leur adversaire, alors qu'un accord amiable semblerait profitable aux deux. Ces situations engendrent des procédures judiciaires qui peuvent être très longues et très coûteuses. Ces exemples concernent des particuliers mais on voit bien que le modèle peut représenter des transactions entre entreprises, par exemple entre sous-traitant et donneur d'ordre ou même des échanges entre États (guerre froide).

Dans une situation de ce type, chacun cherche à empêcher le partenaire de prendre l'avantage en n'apportant pas sa propre contribution et en profitant quand même du résultat.

Soit A et B les deux partenaires. On résume le cadre de l'interaction dans le tableau suivant.

		B	
		Coopération	Défection
A	Coopération	bon/bon	très mauvais/très bon
	Défection	très bon/très mauvais	nul/nul

Chaque acteur peut coopérer loyalement ou chercher son avantage personnel (défection). Dans chaque case, on indique le résultat pour A suivi du résultat pour B.

Si les deux coopèrent, le résultat est bon pour chacun (comme on dit, c'est gagnant-gagnant). Si les deux font défection, c'est-à-dire s'ils cherchent leur avantage sans tenir compte de ce que fait l'autre, il n'y a pas de transaction, c'est-à-dire que le résultat est nul pour les deux. Si l'un des deux, B par exemple, décide de ne pas coopérer alors que A maintient sa collaboration, A est évidemment très désavantagé et B récupère tous les bénéfices. Même chose symétriquement. En fait, si chaque joueur cherche égoïstement son avantage strict et immédiat, il n'a aucune raison de coopérer. La case où chacun fait défection correspond à ce que l'on appelle un équilibre de Nash. C'est une position qu'aucun des joueurs n'a intérêt à quitter s'il considère uniquement son intérêt immédiat.

Si la transaction n'a lieu qu'une fois, il est difficile d'imaginer une solution générale. Chacun des partenaires peut avoir intérêt à choisir la position qui l'avantage au détriment de l'autre et on se trouve dans le cas où le résultat est nul pour les deux. Mais cela suppose évidemment qu'ils ne négocient

pas réellement avant l'opération. Les théoriciens des jeux et en particulier Axelrod ont mis en évidence qu'une solution émerge si la situation se répète indéfiniment. Dans ce cas, chaque joueur doit collaborer a priori et faire défection dès que l'autre le fait. Il est en effet plus avantageux d'avoir un résultat nul qu'un très mauvais. C'est la stratégie du donnant-donnant (TIT for TAT). Ce résultat est connu sous le nom de « Folk theorem », ce qui est traduit parfois par « théorème de tout le monde ». Axelrod procède par simulation des stratégies. Il en tire plusieurs conclusions :³¹

« Si vous n'envisagez pas de rencontrer une nouvelle fois l'autre personne et si vous vous souciez peu des résultats futurs, alors, vous pouvez aussi bien choisir la défection maintenant et ne pas vous soucier des conséquences pour l'avenir. »

Sa seconde proposition peut se traduire ainsi :

« Si chacun, dans une population coopère avec chaque autre et que chacun utilise la stratégie du donnant-donnant, aucun n'a intérêt à choisir une autre stratégie pourvu que le futur prenne une importance suffisante pour masquer le présent. » (p.59)

Axelrod montre aussi que si dans une communauté, la règle est la défection, c'est-à-dire le choix de l'intérêt strictement individuel et immédiat, alors il est très difficile pour un individu d'imposer la stratégie alternative donnant-donnant. Néanmoins, si un petit groupe intervient dans cette communauté en pratiquant la stratégie du donnant-donnant, alors celle-ci peut s'imposer.

« La coopération peut émerger même dans un monde de défection inconditionnelle. Cette attitude ne peut se développer si elle n'est mise en oeuvre que par des individus épars qui n'ont aucune chance d'interagir avec les autres. Mais la coopération peut émerger de petits groupes d'individus exigeants, dès l'instant où ces personnes ont encore une proportion même faible de leurs interactions les uns avec les autres. » (p.68)

En quoi ceci nous intéresse-t-il du point de vue de l'évolution des comportements d'échange et des modèles cognitifs ? La prise de conscience au cours

31. Axelrod R., 2006, *The Evolution of Cooperation*, Basic Books.

du temps des risques d'une situation où les partenaires peuvent à tout moment faire défection peut avoir incité à la reconnaissance de rôles sociaux qui créent la confiance entre les protagonistes. Lorsqu'un producteur est reconnu et qu'il a une réputation sur un marché, son intérêt n'est pas de perdre cette réputation en fournissant un mauvais produit et les acheteurs ont intérêt à s'adresser à lui au prix qu'il demande parce que c'est la condition pour avoir un produit de qualité. On se rapproche de l'hypothèse du jeu indéfiniment répété entre la classe des producteurs et la clientèle prise dans son ensemble ; c'est la logique des niches. La stratégie du donnant-donnant est la seule qui garantisse la pérennité de l'entreprise.

Axelrod donne ainsi une explication plausible des conventions économiques. Ce sont en effet des situations éventuellement très déséquilibrées, mais qui figent des rôles dans lesquels les deux partenaires se retrouvent et qu'ils ne remettent pas en question.

Dans les faits, des événements extérieurs peuvent venir perturber le système mais ce n'est pas le propos. Je veux seulement dire que la prise de conscience de l'intérêt qu'il y a à appliquer la stratégie du donnant-donnant de manière générale a très bien pu favoriser, dans un contexte de sélection naturelle, l'émergence de rôles sociaux reconnus qui créent un climat de confiance et de plus évitent des coûts de transaction. On retrouve les régimes de contrôle évoqués à propos de l'attracteur cognitif de dépendance corrélative.

Dans la perspective d'une vision pure et dure de la sélection naturelle telle que l'envisageait Charles Darwin, Richard Dawkins reprend longuement dans son chapitre XII ce modèle du dilemme du prisonnier. Pour une population, une stratégie gagnante est une stratégie qui permet à la population de s'accroître. Donnant-donnant n'est pas une stratégie qui a des chances d'être adoptée d'emblée de manière générale, mais elle peut se rencontrer dans des univers limités.³²

« Ainsi, même si le donnant-donnant est rare dans la population considérée dans son ensemble, il se peut qu'il existe locale-

32. Dawkins Richard, 1996 [1976], *Le gène égoïste*, Paris, Odile Jacob.

ment. Il se peut qu'à un endroit, les individus donnant-donnant soient en nombre suffisant pour prospérer grâce à leur coopération mutuelle. [...] Si cela se produit, il se peut que les individus donnant-donnant, coopérant les uns avec les autres dans de petites enclaves locales et confortables, puissent prospérer, si bien qu'ils passeront de petits groupes à des communautés locales plus importantes. » (p. 295)

On peut donc appliquer ce raisonnement à l'histoire longue en évoquant la situation d'un groupe ou d'un clan plongé dans un univers hostile. Il a plus de chance de survie s'il applique une politique de coopération et se montre uni face au danger que si chacun cherche à jouer sa propre partition.

Ceci nous amène à considérer un élément qui n'a pas encore été évoqué, qui est la sanction qui peut être appliquée aux membres du groupe qui font défection.

On n'est plus dans la situation où il n'y a que deux personnes mais un nombre quelconque confronté à la nécessité de s'entraider pour accomplir une tâche intéressante pour le groupe et hors de portée d'une personne seule. C'est par exemple le cas de la guerre. Dans ce cas, la cohésion du groupe est essentielle ; celui qui fait défection met en péril les chances de son clan, non seulement parce que son apport manque à l'effort collectif, mais parce qu'il met en cause l'engagement commun. Pour cette raison, en temps de guerre, les déserteurs sont punis de mort.

On retrouve le même problème en cas d'épidémie. Lorsqu'intervient un foyer d'infection, les autorités décident une campagne de vaccination. Chacun peut se dire que si tout le monde est vacciné, la maladie va disparaître et que donc lui peut se dispenser de se faire vacciner. Mais si tout le monde tient le même raisonnement, l'épidémie va s'étendre. C'est pourquoi, dans des situations comme celles-là, des mesures d'obligation sont prises et éventuellement des sanctions envers les contrevenants.³³

Par rapport à l'histoire longue, ces exemples montrent que lorsqu'un groupe se trouve confronté à un milieu hostile et doit se défendre, la coopé-

33. Dubreuil B., 2010, *Human Evolution and the Origins of Hierarchies*, Cambridge University Press.

ration est une condition de survie et représente donc, lorsqu'elle existe, un avantage du point de vue de la sélection. Ce phénomène est bien connu en politique.

On peut rapprocher de ces développements les notions de confiance d'une part et de valeurs d'autre part.

Je trouve intéressant de faire l'hypothèse que les réflexes de coopération d'une part et de délégation d'autre part résultent de l'acquisition d'opérateurs cognitifs qui se sont mis en place au cours de l'histoire longue de manière à transformer le principe du tit for tat dans son passage à la limite par l'instauration de rôles et de dépendances corrélatives. J'intègre ainsi les résultats de la théorie des jeux dans un raisonnement évolutionniste qui aboutit à l'émergence des jeux de langages, des conventions et d'une manière générale des opérateurs cognitifs.

2.4 Résilience des jeux de langage et des cercles

2.4.1 « Comment les formes sociales se maintiennent » ; à propos de la vision de Simmel

Si toute émergence est autopoïétique, il n'y a pas lieu de séparer l'émergence et la résilience des faits sociaux ; on retrouve les mêmes mécanismes dans les deux cas. Tout collectif, toute forme sociale organisée ne peut se maintenir qu'en réémergeant dans les contextes qu'elle rencontre. Parfois le contexte est assez contraignant pour imposer cette réémergence ; parfois, c'est le collectif lui-même qui recrée les conditions de sa reproduction. Un couple, une équipe, un parti politique, ne peuvent durer que s'ils recréent les conditions favorables à leur existence. Simmel, à qui j'emprunte le titre de ce paragraphe,³⁴ exprime ainsi :

« Ce qui pose le plus ordinairement le problème de la permanence propre aux groupes sociaux, c'est ce fait qu'ils se maintiennent identiques à eux-mêmes tandis que leurs membres changent

³⁴. Simmel G., 1897, Comment les formes sociales se maintiennent, *L'Année Sociologique*, 1897, 71-109.

ou disparaissent. »

Dans mon esprit, les collectifs sont des classes de scènes sociales dotées d'un jeu de langage et qui mettent en oeuvre un processus autopoïétique de résilience. Ces collectifs constituent un réseau dans lequel les personnes peuvent circuler et apparaître ou disparaître. Il n'y a pas que la circulation des personnes qui les menace, même si c'est un point essentiel. Toutes sortes d'évènements peuvent modifier l'environnement construit sur lequel elles s'appuient. C'est donc la résilience de ces liens, qu'ils prennent la forme de cercles ou de dépendances corrélatives, qu'il faut comprendre.

Dans cet article, Simmel traite de ce qu'il appelle des sociétés : « Je vois une société partout où des hommes se trouvent en réciprocité d'action et constituent une unité permanente ou passagère ». Il utilise également le terme de groupe. Il évoque les raisons qui peuvent selon lui contribuer à la pérennité des groupes. Ce sont en fait des conditions qui permettent la production d'un sens à une certaine échelle. Les voici sous une forme résumée :

1- La permanence du sol. C'est le cas pour les États et les villes en particulier. Pour les autres types de groupes ce caractère est moins important.

2- Les liaisons entre générations, les liens de parenté. Les générations se recouvrent sur une certaine durée et leur renouvellement permet que les anciens « façonnent les nouveaux à leur image ». Ceci suppose « l'effacement de l'individu dans le groupe » ; il faut que les individus qui le composent soient interchangeable.

3- L'existence d'un chef, le roi par exemple, est un facteur d'unité, mais pour que cela devienne un vrai facteur de pérennité du groupe, il faut une transmission héréditaire de cette fonction. C'est l'hérédité qui assure que « le roi ne meurt pas » et donc le groupe non plus. Bien des groupes, entreprises ou associations ne survivent pas à la disparition de leur créateur.

4- L'abstraction de la forme du pouvoir à l'inverse permet que l'identité du groupe s'incarne dans des symboles ou des propriétés inaliénables comme les biens fonciers.

5- Le groupe peut également, sur la base d'une division du travail s'identifier à ceux qui remplissent les différentes fonctions. Là aussi ce ne sont pas les personnes elles-mêmes qui sont garantes de la stabilité du groupe mais

son organigramme ; les personnes sont interchangeableables. Coordonner l'action d'un petit groupe de personnes est plus facile que de mobiliser l'ensemble du groupe. Ces dirigeants peuvent également plus facilement insuffler une dynamique adaptative à l'ensemble. On est là dans le cas des organisations.

6- Si un groupe très organisé peut résister à bon nombre d'évènements susceptibles de le fragiliser, un groupe peut trouver dans une grande plasticité d'organisation un facteur de pérennité. C'est en quelque sorte la métaphore du chêne et du roseau. On peut penser aux réseaux de résistants pendant la guerre ou aux trafiquants de drogue par exemple.

7- La lutte contre d'autres groupes est un ciment très efficace pour souder un groupe. C'est de la lutte que naît l'unité. C'est le cas pour les nations mais aussi pour les bandes de jeunes.

Harrison White, ne parle pas de société et n'invoque pas non plus des groupes, il met en avant les institutions, c'est à dire ce qui assure une certaine permanence dans la forme des échanges. Il est donc bien sur la même ligne que Simmel. Comme il fonde sa sociologie sur des récits, il utilise pour en parler le terme de rhétorique :

« Une rhétorique est une théorie pour les participants des institutions, une théorie populaire en action. C'est un fondement important du système institutionnel. La principale théorie populaire repose sur le sens commun qui s'ajuste comme un gant aux institutions de la vie quotidienne. » (I&C, p.235)

Compte tenu du fait que les individus changent dans les institutions, leur circulation rend nécessaire l'existence durable des rhétoriques, ce qui revient à dire que ces théories acquièrent une autonomie et sont donc découplées.

2.4.2 Les aspects institutionnels du jeu de langage.

Dans la citation de Sewell, à propos du basket ball, il est question des règles du jeu qui définissent les mouvements des joueurs, c'est ce que l'on pourrait assimiler à la rhétorique, mais il y a bien d'autres choses, les codes d'honneur physiques des jeunes citadins afro-américains, les discours médiatiques sur la connaissance du basketball, les structures juridiques. qui

régulent le flux de jeu au sol, dans le discours publicitaire des célébrités sportives, dans les stratégies financières qui, combinées à l'offre de talents, déterminent la rémunération économique des joueurs. C'est tout un système qui s'auto-reproduit. Il en va ainsi pour tous les jeux de langage. Dans une profession, il y a le savoir faire, le langage technique qui permet de désigner univoquement les objets et les actes, les règles de l'art, mais aussi le réseau des fournisseurs et des clients, tout ce qui constitue une niche dans laquelle les activités liées à ce jeu de langage peuvent s'exercer légitimement.

Je n'ai pas jusqu'à maintenant abordé la question de la clôture ou des bornes d'un jeu de langage. J'ai même plutôt considéré qu'il était intéressant de le considérer comme ouvert, à frontières floues. Je l'associe, en effet à une classe de scènes sociales qu'il n'y a pas lieu de considérer comme fermée. Mais il est aisé de trouver des exemples où soit le jeu de langage se transforme en règles impératives, soit il concerne un collectif bien défini, doté de frontières explicites.

Comme exemple d'un cas de jeu de langage qui prend la forme d'un ensemble de règles impératives, il y a le code de la route. La population concernée n'est pas limitée ; on peut même considérer que ce code concerne tout le monde qui se déplace dans le domaine public. Si je passe seulement lorsque le feu est vert et que je le fais en confiance, c'est parce que je tiens pour acquis que les autres connaissent la règle. Avec l'accroissement du trafic le code s'est enrichi et il continue de s'enrichir, mais il est suffisamment précis pour qu'on envisage de confier la conduite automobile à des machines. La raison de cette rigueur c'est qu'il ne peut pas y avoir de négociation entre les conducteurs lorsqu'une décision s'impose ; tout doit être prévu à l'avance.

Comme exemple d'un cas où le jeu de langage concerne une population fermée, qui s'est dotée de frontières explicites, on peut prendre une secte ou une société secrète.

2.4.3 Nicholas Mullins et l'émergence des spécialités scientifiques

Mullins s'est attaché à l'émergence des écoles de pensée scientifiques.³⁵ :

« La première étape, la phase normale, est la période au cours de laquelle les pères fondateurs intellectuels produisent leurs innovations mais sont isolés dans un domaine d'activité normale guidé par d'autres idées. Socialement, il n'y a qu'un groupe informel autour du leader intellectuel. Dans la deuxième étape, l'étape du réseau, les couches de réseaux commencent à connecter un nombre important de personnes, dont la plupart sont initialement connectées au centre de recherche et de formation. Le succès intellectuel et l'énoncé du programme différencient les membres de ce groupe des autres sociologues. La troisième étape, la phase de regroupement commence avec la première colonisation d'autres centres par les étudiants de ce mouvement. La préoccupation organisationnelle pour les emplois, les publications et les réunions,

35. The first stage, the normal stage, is the period in which intellectual founding fathers produce their innovations but are isolated in a field of normal activity guided by other ideas. Socially there is only an informal group around the intellectual leader. In the second stage, the network stage, the layers of networks begin to connect number of people, most of whom are initially connected to the research and training center. Intellectual success and statement of the program differentiate members of this group from other sociologists. The third stage, the cluster stage, begins with the first colonizing of other centers by the students of this movement. Organizational concern for jobs, publications and meetings, the organization of new research centers and the continued recruitment of new members, all become important. The group's publications begin to include secondary works that explain ideas, summarize developments and so forth. Structurally, the group divides into a core of seven to twenty-five, and a periphery. In the fourth stage, the specialty stage, the intellectual leader may move on to other ideas, but the organizational leader stays; new research using the group's ideas develops outside the research centers; the work becomes routine; and a textbook appears. In short the group becomes part of the background of normal work from which a new group may develop. The process takes from eight to twenty-five years to move from the first network to the successful specialty. This structural development underlies every intellectual network that support a scientific paradigm, in all kinds of science, natural and social, in the United States, since World War II. Not all groups move successfully through all stages. Some do not make it for internal reasons (perhaps a failure of leadership or insoluble methodological problems); other fall short due to external pressures (such as competitive groups or social upheavals). Nicholas C. Mullins, 1983, Theories and Theory Groups Revisited, *Sociological Theory*, vol 1, 319,337.

l'organisation de nouveaux centres de recherche et le recrutement continu de nouveaux membres, deviennent tous importants. Les publications du groupe commencent à inclure des travaux secondaires qui expliquent les idées, résument les développements, etc. Structurellement, le groupe se divise en un noyau de sept à vingt-cinq personnes et une périphérie. Dans la quatrième étape, l'étape de la spécialité, le responsable intellectuel peut passer à d'autres idées, mais le responsable de l'organisation reste ; de nouvelles recherches utilisant les idées du groupe se développent en dehors des centres de recherche ; le travail devient routinier, et un manuel apparaît. En bref, le groupe devient une partie de la base du travail normal à partir duquel un nouveau groupe peut se développer. Le processus prend de huit à vingt-cinq ans pour passer du premier réseau à la spécialité retenue. Ce développement structurel est à la base de tous les réseaux intellectuels qui soutiennent un paradigme scientifique, dans toutes sortes de sciences, naturelles et sociales, aux États-Unis, depuis la Seconde Guerre mondiale. Tous les groupes ne traversent pas toutes les étapes avec succès. Certains ne le font pas pour des raisons internes (peut-être un manque de leadership ou des problèmes méthodologiques insolubles) ; d'autres échouent en raison de pressions externes (telles que des groupes concurrentiels ou des bouleversements sociaux). »

C'est un bel exemple de l'analyse d'un processus d'émergence. De tels processus, sous cette forme ou sous des formes voisines peuvent être constatés à l'oeuvre dans nombre de domaines. Ils décrivent l'émergence d'un jeu de langage, et du collectif pour lequel il fait sens. Un collectif scientifique ne devrait pas a priori avoir de frontières bien définies, car le doute est théoriquement la règle ; mais dans certains cas on peut observer de la part de participants, des efforts allant dans ce sens.

Ce schéma peut sans doute s'appliquer à l'émergence d'autres types de collectifs, les partis politiques par exemple qui se recomposent autour de choix stratégiques avec une dynamique qui peut s'analyser avec un schéma

voisin.

En matière scientifique, cela suppose que l'on s'intéresse à des spécialités dans un domaine en développement. Si l'on considère par exemple les mathématiques ou la médecine, il me semble difficile de leur appliquer le processus globalement. Ce sont des disciplines qui existent depuis la nuit des temps et qui ont évolué lentement. L'enseignement est très institutionnalisé. Le corpus de base fait partie de la culture générale de la discipline et doit être maîtrisé par tous les praticiens. En revanche, il est probable que certaines spécialités émergent et que leur développement peut être examiné à la lumière de ce schéma.

Mais, ce que j'ai rangé sous les termes de jeu de langage et de cercle peut être à la fois très vaste ou très précis. Si l'on considère, par exemple les mathématiques, il y a bien un jeu de langage. Il est constitué par un vocabulaire, le principe de la démonstration des propriétés, tout le corpus des théorèmes, des conjectures et des problèmes pendants, et tout le réseau de ceux qui font profession de mathématicien, mais aussi tous ceux qui s'en servent dans leur pratique et et leur vie quotidienne. On peut bien sûr segmenter cette population en collectifs plus spécialisés et segmenter de même le jeu de langage, mais en fait, bien peu de personnes y échappent totalement. En fait, le jeu de langage des mathématiques fait partie de la culture dans laquelle les enfants sont socialisés. Tout un chacun l'utilise plus ou moins. Plus tard certains choisissent des professions qui les utilisent à différents niveaux ; certains s'y consacrent totalement, mais je pense qu'il faut considérer l'ensemble.

Mullins applique son processus à la sociologie et à quelques autres spécialités comme l'ethnomethodologie, par exemple.³⁶ Ce sont des spécialités qui ne concernent pas tout le monde.

Le cas de la médecine est intéressant. Pratiquée de tous temps, elle a connu un virage scientifique au 19e siècle. Elle s'est professionnalisée et a même pris une logique de monopole puisqu'il existe un délit d'exercice illégal de la médecine. Il y a un vocabulaire très technique, tout un ensemble de connaissances et de pratiques, une réglementation des liens entre les profes-

36. Mullins N.C., 1973, The Development of Specialities in Social Science : The case of Ethnomethodology, *Science Studies*, Vol. 3, N° 3, 245-273

sionnels et les patients. Tout cela constitue le jeu de langage de la profession qui est l'une des positions dans la dépendance corrélative appelée système de santé. Pour autant tout le monde est concerné. Tout un chacun a son opinion sur sa santé. Quand quelque chose ne va pas chacun exprime une sorte de diagnostic et certains cherchent même à l'imposer à leur médecin. Peu de gens ont reçu un enseignement des bases de la médecine à l'école, mais peu de gens échappent à la tentation de se constituer son propre jeu de langage, acquis à travers le réseau des parents, des amis etc. Cela ne constitue pas vraiment un collectif, car il n'est pas découpé. Seules les professions de santé sont découpées, mais il y a comme un flou, tout un ensemble de pratiques qui empruntent au jeu de langage et constitue un savoir diffus.

La plupart des jeux de langage auxquels on participe nous précèdent. Ils font partie de la socialisation. On ne participe pas à leur élaboration, ils se sont institués avant notre naissance et nous avons peu de moyen de les modifier.

2.5 Résilience des dépendances corrélatives

2.5.1 Régime de contrôle

Harrison White parle de régime de contrôle pour désigner les arrangements en général conflictuels, mais durables et évolutifs entre les termes des dépendances corrélatives.³⁷

« Un régime génère du contrôle sur les tentatives incessantes de contrôle que font les identités. Il effectue cela en tant que produit dérivé des engagements continus d'évaluation dans un domaine en opposition avec un ou plusieurs autres domaines. Un régime de contrôle peut donc se développer lorsqu'un domaine est en conflit avec un autre. » (p. 285)

« Tout exemple de régime est un certain dépôt laissé par des processus évolutionnistes. » (p. 286)

37. White H. C., 2011, *Identité et contrôle*, Paris, Éditions d l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales

Deux idées fortes, donc, dans ces définitions : 1) Les régimes de contrôle se sont mis en place pour permettre que des situations potentiellement conflictuelles puissent néanmoins perdurer et permettre un fonctionnement sans que les efforts de contrôle des partenaires ne détruisent les identités. 2) Ces régimes sont des produits de l'histoire, voire même de l'histoire longue de l'évolution humaine.

Je vais développer ci-dessous l'idée que ces régimes de contrôle se sont mis en place pour réguler des antagonismes qui sont des effets de l'attracteur cognitif que j'appelle 3D (Délégation, dépendance, domination). Mon argumentation sera faite de trois exemples : le salariat dans le monde capitaliste, les rapports hommes-femmes et le rôle des experts.

A travers ces trois exemples que je vais développer dans la troisième partie, on trouvera le jeu des mêmes processus, mis en oeuvre à des degrés divers et suivant des formes particulières : La complémentarité, le renforcement de la dissymétrie, la théorisation de la dépendance.

2.5.2 Dépendance et domination

Lorsque Marx et Engels écrivent dans le manifeste du parti communiste :³⁸

« L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une guerre qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte. »

ils définissent les classes sociales, comme des classes corrélatives qui, dans ce cas sont fondées sur la domination de l'une par l'autre. Marx et Engels et, à leur suite, les sociologues d'inspiration marxiste ont eu tendance à insister

38. Marx K., Engels F., 1848, *Manifeste du parti communiste*, Paris, Livre de poche, 2008.

sur les relations de dépendance associées à une domination (principalement celle qui est liée à la propriété des moyens de production) pour les mettre en évidence et développer une conscience de classe.

Mais cette approche a masqué l'universalité des dépendances corrélatives et le fait que, dans la plupart des cas, elles ne sont pas liées à une domination mais à une simple séparation dissymétrique des rôles. Notons également que Max Weber s'intéresse lui aussi directement aux formes de domination, confortant ainsi l'interprétation issue du vécu sur la logique. Ossowski n'est pas le seul à avoir mis en question l'a priori de domination dans les classes corrélatives. Balandier le fait également dans son *Anthropo-logiques*.³⁹

Producteurs/consommateurs, fournisseurs/clients sont par exemple les rôles constitutifs des marchés. Professeurs/élèves sont les rôles constitutifs du système scolaire. Soignants/patients sont les rôles constitutifs du système de santé. Juges et justiciables sont constitutifs du système judiciaire. D'une manière générale les dépositaires d'un rôle social et ceux qui ont recours à leurs services sont dans une dépendance corrélative. On associe souvent une expertise à l'un des rôles. Cette expertise peut faire l'objet d'un contrôle ; il leur faut une formation, des diplômes etc. Mais si l'on considère parents/enfants, ce n'est pas le cas la différence d'âge crée la compétence.

A priori, la dépendance corrélative n'induit pas automatiquement une domination, même si Françoise Héritier laisse entendre que l'un des termes est généralement considéré comme supérieur à l'autre. En effet lorsqu'on délègue ses soins de santé à un médecin, la démarche est en général volontaire et les soins sont désirés. Sauf cas particulier, on ne se trouve pas dans une situation de domination. Même chose lorsqu'on confie ses enfants à un éducateur ou lorsqu'on fait appel aux compétences d'un spécialiste. Bien entendu cela ne conduit pas à nier que dans certains domaines comme le travail salarié on voit s'installer un effet de domination de l'une des classes sur l'autre. Le régime de contrôle prend alors la forme d'un compromis, au sens de Boltanski et Thévenot⁴⁰.

Je développerai dans la troisième partie des exemples de dépendances

39. Balandier G., 1974, *Anthropo-logiques*, Paris, Presses Universitaires de France.

40. Boltanski L., Thévenot L., 1991, *De la Justification*, Paris, Gallimard, Chapitre 9

corrélatives où le régime de contrôle et en particulier des cas où l'une des classes impose un compromis fondé sur la disqualification de l'autre classe.

L'équivalence, c'est l'autre facette de la dépendance. Sont équivalents des acteurs qui sont dans le même type de relation vis à vis des autres. Si l'on prend la formule au sens strict, deux individus n'ont jamais exactement les mêmes relations avec les autres mais dans un contexte donné, la formule fait sens. Si nous pouvons employer le terme d'élève pour désigner des enfants scolarisés, c'est parce qu'ils ont le même type de relation avec le personnel enseignant. De même pour les enseignants ; il n'y a pas d'enseignant s'il n'y a pas d'élève. Si le terme de patient s'est imposé plutôt que celui de malade, c'est pour mettre en évidence la relation dans laquelle ces personnes se trouvent par rapport au personnel soignant. Le fait qu'on ait ainsi un terme générique qui insiste sur la similitude de position dans un rapport marque l'équivalence de ceux qui sont ainsi confondus. Des termes qui marquent une équivalence de position dans un rapport, il y en a de nombreux : les employés et les employeurs, les magistrats et les justiciables, les fournisseurs et les clients etc.

En général, l'équivalence peut induire un double registre d'attitudes : la solidarité d'une part et la compétition d'autre part, qui sont toujours en tension. Les acteurs équivalents sont dans une même situation de dépendance. Ils sont donc tentés de s'unir pour défendre leurs intérêts communs face à la partie adverse, même et surtout lorsqu'ils ne souhaitent pas détruire la dépendance dans laquelle ils sont, mais au contraire s'en servir, en profiter et l'améliorer. C'est ainsi qu'on a des associations de consommateurs et des syndicats professionnels ; qu'on a non pas des associations d'élèves mais des associations de parents d'élèves, des associations d'usagers de tel ou tel service, des associations de patients et un ordre des médecins etc.

La compétition est un autre aspect de cette dépendance. Au lieu de choisir la solidarité, ou en parallèle avec celle-ci, un acteur peut choisir la compétition avec ceux avec lesquels il est en situation d'équivalence. Il va défendre son intérêt personnel, non pas en association avec les autres mais individuellement. Il va alors ajuster son jeu par rapport à ceux qui sont dans la même situation que lui, pour en tirer le meilleur profit. On est là

dans la logique du marché, c'est-à-dire d'un schéma constitué d'une part par une dépendance et d'autre part par une double logique de solidarité et de concurrence. Ceci est très visible dans le système éducatif. Il y a d'une part la dépendance constitutive entre enseignants et élèves, et d'autre part une solidarité entre enseignants (face à l'État et aux parents d'élèves), mais aussi une compétition entre eux puisqu'ils passent des concours et que dans certains pays, ils sont rémunérés au mérite. Il y a aussi une compétition entre les élèves pour satisfaire les attentes des enseignants et de leurs parents. Tous les concours, toutes les compétitions sportives de haut niveau sont fondés sur cette logique.

Harrison White⁴¹ considère les marchés de production et de distribution des biens dans lesquels il distingue une dépendance entre trois niveaux : les producteurs, les distributeurs, et les acheteurs en fin de chaîne. Contrairement à la théorie économique standard qui fonde l'équilibre du marché sur la négociation entre fournisseur et client, il considère que le marché se forme par le fait qu'à chaque niveau, les acteurs s'observent et adaptent leur comportement sur ceux avec lesquels ils sont en concurrence, c'est-à-dire en équivalence. L'une des stratégies étant alors de se constituer des niches plus ou moins stables pour réduire l'incertitude et les risques associés à une compétition permanente. On voit ainsi émerger et se découpler des clientèles, des niches.

Suivre la suggestion de Françoise Héritier me conduit donc à poser que toute activité humaine qui fait intervenir plusieurs acteurs dans des rôles différents, crée des relations dissymétriques et qu'il y a un attracteur cognitif qui pousse à la cristallisation des rôles et à une classification des participants en deux classes corrélatives. Cet attracteur a une autre facette qui pousse les tenants équivalents d'un même rôle à se solidariser en vue d'une action ; mais ceci ne va pas toujours de soi car il n'y a pas de lien naturel entre eux.

41. White H.C., 2002, *Markets from Networks*, Princeton University Press.

2.6 Émergence et résilience des liens

Quand Granovetter définit les liens forts,⁴² il évoque quatre aspects : le temps passé ensemble, les échanges de services, l'intensité émotionnelle et le degré auquel les personnes s'échangent des confidences.

Derrière le temps passé ensemble, on peut voir la multiplication et la diversité des scènes sociales partagées.

En ce qui concerne l'échange, Simmel (1900 [1987])⁴³ accorde beaucoup d'importance à l'histoire des relations. Ce faisant il justifie l'hypothèse de l'émergence de la coopération et du donnant donnant comme résultat d'une histoire :

« La plupart des rapports entre les hommes peuvent être rangés dans la catégorie de l'échange : il représente l'interaction à la fois la plus pure et la plus intense, constitutive de la vie humaine en quête de matière et de contenu. D'un côté dans l'interaction, on ne peut jamais exercer que sa propre énergie et le don de sa propre substance ; et de l'autre côté, on ne fait pas l'échange pour l'objet que l'autre avait auparavant, mais pour le réflexe affectif que l'on éprouve et que l'autre n'avait pas ; car le sens de l'échange, c'est que la somme de valeur soit plus grande après qu'avant, et cela signifie bien que chacun donne à l'autre plus qu'il n'a possédé lui-même. »

Il y a donc d'après Simmel une valeur attachée à l'échange lui-même, au fait qu'il se produise, au delà de la valeur des biens échangés. Pour lui, il faut en chercher la raison dans le sacrifice qui est consenti par les deux protagonistes pour que l'échange ait lieu. On en déduit qu'il y a dans l'échange en germe sa propre pérennisation ou sa propre répétition. Le fait que la valeur se présente

42. Granovetter M.S. 1973, The Strength of Weak Ties, *The American Journal of Sociology*, 78(6), 1360-1380.

The strength of a tie is a (probably linear) combination of the amount of time, the emotional intensity, the intimacy (mutual confiding) and the reciprocal services which characterize the tie.

43. Simmel G., 1900, *Philosophie des Geldes*, Leipzig, Duncker & Humblot, tr. fr. *Philosophie de l'argent*, Paris, PUF, 1987.

à nous comme le résultat d'un sacrifice consenti montre bien de quelle infinie richesse notre vie est redevable à cette forme fondamentale.⁴⁴

« C'est un fait d'une importance sociologique extrême que des relations innombrables persistent sans changement de leur structure sociologique même après la disparition du sentiment ou de l'occasion pratique qui a été à l'origine de leur apparition. [...] Certes l'apparition d'une relation requiert un certain nombre de conditions positives et négatives et l'absence d'une seule de ces conditions empêchera d'emblée sa réalisation. Mais une fois qu'elle est apparue, la disparition ultérieure de cette condition sans laquelle elle n'aurait pu naître n'entraîne pas toujours sa destruction [...] Au contraire, le lien sociologique, quelle que soit son origine, produit une autoconservation, une existence propre de sa forme, indépendamment des facteurs originels de sa création. Sans cette force d'inertie des socialisations une fois qu'elles sont établies, la société en tant qu'ensemble s'effondrerait à tout moment ou subirait des altérations inconcevables. » (p 571)

Le don et le contre-don sont également compris par Simmel comme un élément de la constitution du lien mais il donne à cette dynamique, sous le nom de gratitude, une extension très grande. Pour lui tout échange engendre une certaine forme de gratitude qui prolonge la relation.

« Au-delà de son origine première, toute socialisation repose sur la prolongation des relations au-delà du moment de leur apparition. Une action d'homme à homme peut procéder de l'amour ou de l'appât du gain, de l'obéissance ou de la haine, du besoin de compagnie ou de la soif de pouvoir : ce sentiment fondateur habituellement ne s'épuise pas dans l'acte et continue de vivre d'une manière ou d'une autre dans la situation sociologique qui l'a créé. La gratitude est une de ces continuations au sens le plus fort, une prolongation idéale d'une relation, même longtemps après son interruption et l'achèvement de l'acte de donner et de recevoir. Bien

44. Simmel G., 1999, *Sociologie, Étude sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF.

que la gratitude soit un affect purement personnel, ou, si l'on veut lyrique, elle devient un des ciments les plus forts de la société par les liens incessants qu'y tisse son mouvement de navette. [...] Si on annulait d'un coup toute réaction de reconnaissance laissée dans les âmes par des actes antérieurs, la société, du moins dans l'état où nous la connaissons, s'effondrerait. » (p.578)

Simmel ne s'en tient pas à l'échange de dons :

« Bien plus, notre gratitude ne va pas seulement à ce que quelqu'un fait : seul ce concept permet de définir le sentiment avec lequel nous réagissons souvent à la simple existence de personnes ; nous leur sommes reconnaissants d'être simplement là, d'être entrés dans notre vie. » (p. 579)

La simple attirance mutuelle ne doit pas être négligée, même si son analyse ne relève pas directement de la sociologie.

J'évoquerai ensuite ce que l'on peut partager, la même langue qui permet de mieux se comprendre, les mêmes récits sachant qu'il faut prendre ce terme au sens large. Je rassemble dans cette catégorie des récits tous ceux qui constituent la culture, les idéologies, les croyances.

Dans les développements évoqués plus haut sur comment les formes sociales se maintiennent, Simmel cite les luttes, les conflits : avoir les mêmes ennemis rapproche. Les classes, les catégories dans lesquelles les autres nous placent, le genre, la couleur de peau, toutes les formes de stigmates, peuvent constituer des facteurs de rapprochement. Il faut enfin évoquer toutes les équivalences de position dans des dépendances corrélatives, avoir eu les mêmes professeurs, les mêmes médecins les mêmes fournisseurs etc. On pourrait sans doute trouver d'autres facteurs de rapprochement qui peuvent contribuer à l'émergence et surtout à la résilience d'un lien entre deux personnes. Il est bien difficile d'analyser le mécanisme de l'émergence. La référence à l'intérêt, même entendu au sens large ne suffit pas, même si cela peut jouer. Celui de la résilience est peut-être plus facile à imaginer en se référant au concept d'aversion à la perte proposé par Kahneman et Tversky :

« L'aversion à la perte fait référence à un fait avéré que les

pertes paraissent plus importantes que les gains équivalents. Cette notion peut être représentée par une fonction de valeur dont la pente est plus forte dans le domaine négatif que dans le positif. »⁴⁵

Kahneman et Tversky ont construit leur modèle sur des gains et des pertes à propos d'une valeur mesurable (monétaire), mais on peut parfaitement en suivant Simmel étendre cette idée aux liens interpersonnels et faire l'hypothèse que la perte d'une relation est moins bien supportée que le fait de ne pas nouer une relation nouvelle. Dans ce cas, on aurait tendance à prolonger ou à maintenir en vie une relation même médiocre ou conflictuelle, plutôt que de la voir disparaître complètement. On observe souvent cela dans les couples.

L'intensité émotionnelle et le fait d'échanger des confidences sont des indicateurs de la proximité. Ils sont certainement associés au temps passé ensemble dans le présent ou dans le passé.

45. Kahneman D., Tversky A., 2000, *Choices, values and Frames*, Cambridge University Press. Loss aversion refers to the observation that losses generally loom larger than the corresponding gains. This notion may be captured by a value function that is steeper in the negative than in the positive domain. (p.481)

Chapitre 3

Acteurs : de l'acteur rationnel à l'acteur pluriel

3.1 Rationalités

Le terme d'acteur est d'un emploi constant dans la sociologie. Les chapitres précédents nous conduisent à considérer une personne à travers la multiplicité et la diversité de ses expériences et de ses appartenances à des cercles. Il est donc naturel de poser la question de sa rationalité en tant qu'acteur. C'est une question qui a donné lieu à une grande quantité de travaux. Je voudrais ici, simplement poser quelques jalons pour finalement déboucher sur des points de méthode, lorsqu'il s'agit d'expliquer des comportements.

L'individualisme méthodologique est un principe qui pose que les phénomènes sociaux doivent être expliqués par les comportements individuels. L'application la plus manifeste de ce principe est la théorie micro-économique classique. On observe en effet depuis le 18e siècle l'émergence puis un quasi monopole de cette théorie qui se fonde sur un « homo oeconomicus » qui ignore l'idée de solidarité. On voit se développer également une théorie de l'acteur rationnel et une théorie des jeux qui se fondent sur l'idée d'un acteur individuel défini à l'opposé de l'idée de solidarité.

Considérons la définition donnée par Cahuc ¹(1993) du modèle microéco-

1. Cahuc P., 1993, *La nouvelle micro-économie*, Paris : La Découverte.

nomique :

« En économie, le principe de rationalité signifie que les individus agissent en utilisant au mieux les ressources dont ils disposent, compte tenu des contraintes qu'ils subissent. Cette définition appelle trois commentaires. Tout d'abord l'individu est rationnel, ou encore l'homo oeconomicus, est égoïste : il tient compte uniquement de son propre intérêt. Il constitue en outre une unité de décision autonome : son comportement n'est pas déterminé par des habitudes sociales consciemment ou inconsciemment assimilées. Son comportement est défini indépendamment de toute contrainte macro-sociale. La définition de la rationalité est donc a-historique. Enfin l'individu rationnel est maximisateur, il effectue des choix qui maximisent sa satisfaction. »

D'où vient un tel point de départ et pourquoi cette théorie a-t-elle pu devenir hégémonique en économie et tenter certains sociologues. C'est qu'elle permet de répondre à un certain nombre de questions que se posent les économistes et les sociologues et qu'elle permet de définir des modèles explicatifs simples et puissants, qui débouchent sur des équilibres.

Tous les économistes ne partagent pas ce point de départ théorique. Ainsi Amartya Sen, pourtant Prix Nobel d'économie, porte un jugement définitif sur le concept d'homo oeconomicus et sur la théorie économique classique. Il met en avant la liberté de l'acteur, c'est-à-dire son statut d'agent.² :

« L'homme purement économique est à vrai dire un demeuré social. La théorie économique s'est beaucoup occupée de cet idiot rationnel drapé dans la gloire de son classement de préférences unique et multifonctionnel. Pour prendre en compte les différents concepts relatifs à son comportement, nous avons besoin d'une structure plus complexe. » (p.107)

« Le cas le plus évident est celui où l'on accorde de l'importance à l'aspect "action" de la personne. L'individu peut avoir lui même des raisons de poursuivre d'autres buts que son bien-

2. Sen A., 2002, *Éthique et économie*, Paris, Odile Jacob.

être ou son intérêt personnels. La prise en compte de l'aspect "action" d'autrui peut également conduire à des exceptions similaires. Le comportement intéressé n'est pas un critère suffisant lorsque l'action est importante en elle-même (et n'est pas simplement réductible à la poursuite de l'intérêt personnel.) » (p.52)

« De plus, entre les exigences de l'individu et les exigences de tous se trouvent les exigences de divers groupes - par exemple la famille, les amis, les groupements locaux, les pairs et les classes socio-économiques. Les concepts de responsabilité familiale, d'éthique professionnelle, de conscience de classe et autres se rapportent à ces zones intermédiaires, et le rejet de l'utilitarisme en tant que théorie descriptive du comportement ne nous impose pas l'égoïsme comme seule solution de rechange. Il est difficile de nier la pertinence de certaines de ces considérations dans l'économie de la négociation et du contrat. » (p. 89)

« On peut considérer la vie que mène une personne comme une combinaison de "modes de fonctionnement" ou de façons d'agir et d'être.[...] Dans cette optique, les exigences des individus sont évaluées non pas en fonction des ressources ou des biens premiers dont ils disposent mais d'après la liberté qu'ils ont réellement de choisir parmi différents modes de vie auxquels ils peuvent avoir des raisons d'accorder de la valeur. C'est cette liberté réelle qu'on désigne par la "capabilité" de la personne d'accomplir différentes combinaisons de modes de fonctionnement, ou de façons d'agir et d'être. » (p.218)

Divers auteurs, Raymond Boudon, James Coleman, Siegwart Lindenberg, par exemple, ont particulièrement cherché à fonder leur sociologie sur l'idée d'un acteur rationnel. Leurs axiomes se démarquent assez nettement du principe énoncé par Cahuc, ce qui peut être interprété comme une tentative pour respecter l'idée défendue par Polanyi puis par Granovetter, d'encastrement des comportements économiques dans la réalité sociale. Je m'appuie ici sur

la présentation que fait Boudon de l'acteur rationnel.³

L'ensemble des théories repose sur un ensemble d'axiomes. En voici une présentation simplifiée :

P1- Tout phénomène social repose sur la combinaison d'actions, de croyances ou d'attitudes individuelles.

P2- Comprendre les actions, les croyances et les attitudes d'un acteur, c'est reconstruire le sens qu'elles ont pour lui.

P3- Les causes des actions ou des croyances du sujet résident dans le sens qu'il leur donne c'est-à-dire dans les raisons qu'il a de les adopter.

P4- Le sens de l'action pour l'acteur réside toujours dans les conséquences pour lui de ces actions (utilitarisme).

P5- L'acteur s'intéresse exclusivement aux conséquences des actes qui le concernent dans ses intérêts (égoïsme).

P6- L'acteur privilégie les actions dans lesquelles le bilan bénéfices/coûts est le meilleur.

Les trois premiers axiomes définissent ce que Boudon appelle le modèle rationnel général. Si l'on considère l'ensemble des six axiomes, on définit la théorie du choix rationnel qui est assez directement inspirée de la théorie économique.

Mais on doit noter certains des paradoxes que la théorie du choix rationnel ne parvient pas à résoudre.

Prenons l'exemple du paradoxe électoral. Il se fonde sur l'idée que tout citoyen devrait considérer que son vote a très peu de chance d'influencer le résultat final de l'élection. Or ce vote a un coût, si minime soit-il. Dans ces conditions, pourquoi voter ? La décision de voter n'apparaît pas rationnelle. Diverses explications ont été proposées. En particulier une réponse du type pari de Pascal : le citoyen se conduirait comme s'il prenait, pour un faible coût, une assurance contre un risque qu'il estimerait élevé d'un résultat qui ne lui convient pas. Mais l'explication n'apparaît pas totalement convaincante à bien des analystes, (cf par exemple Boudon, 2002). Il semble en revanche que si nous expliquons la participation au vote comme beaucoup d'autres comportements par la priorité de l'affiliation à un groupe et par l'incitation

3. Boudon R., 2002, *Raisons, bonnes raisons*, Paris, PUF.

à adopter prioritairement les comportements qui vont dans le sens de la fidélité à l'affiliation, l'explication est beaucoup plus convaincante. Elle permet également de donner un sens à l'abstention comme rejet des conditions de la consultation.

Les adeptes de la théorie de l'action rationnelle ne méconnaissent pas l'importance du temps dans l'issue des jeux qu'ils considèrent, mais les axiomes de départ ne laissent aucune place à l'évolution des préférences individuelles des acteurs. Pourtant les exemples sont nombreux de cas où une telle évolution est indissociable du processus de contrôle qui régule le cercle. La palabre, en Afrique n'est pas la recherche d'un accord collectif sur le principe de l'acteur rationnel, elle est la recherche d'un accord pour maintenir la cohésion du groupe. C'est une identité au sens de White, forgeant sa propre cohésion.

En fait, l'abandon des axiomes P4, P5 et P6 permet de définir une théorie plus souple, que Boudon appelle le Modèle rationnel général, dans lequel on peut faire intervenir la diversité des croyances et des rationalités des individus.

La question est donc complexe et nous ne pouvons pas renvoyer dos à dos une vision de l'acteur entièrement définie par ses appartenances et une autre vision du type acteur rationnel. L'explication dépend du contexte et c'est bien souvent une combinaison des deux points de vue qui se révèle pertinente. On retrouve ainsi le point de vue de Boudon qui met en avant les « bonnes raisons » de l'acteur. Harrison White a lui aussi un avis nuancé :

« Il est absurde de prendre la théorie du choix rationnel comme fondement d'une théorie générale de l'organisation sociale. Il est tout aussi absurde de critiquer chaque approximation particulière qu'elle utilise, puis de se référer à la critique comme une théorie institutionnelle. Toute théorie est simplificatrice ; une théorie scientifique simplifie pour découvrir de nouveaux phénomènes. La théorie du choix rationnel a mis au jour des phénomènes nouveaux et notre tâche est dorénavant de déterminer les contextes dans lesquels elle est productive. » (I & C, p. 59)

Les efforts qui ont été faits par les chercheurs pour sauver le modèle de l'acteur rationnel sont extraordinairement nombreux, à commencer par ceux de Simon qui proposa la rationalité limitée dans son *Models of Man*⁴.

Lindenberg reprit les analyses de Coleman pour proposer le modèle de la rationalité sociale (RREEMM)^{5 6}. La tentative de Lindenberg étant sans doute celle qui introduit le plus directement l'idée d'un acteur complexe, encastré, sur lequel le contexte pèse de tout son poids. Il résume son modèle par l'acronyme RREEMM (Resourceful, Restricted, Expecting, Evaluating, Motivated , Meaning)⁷.

« Ingénieux (c'est-à-dire inventif, créatif, cherchant des solutions aux problèmes) : un être humain va chercher et souvent trouver des solutions pour faire apparaître une situation qu'il ou elle estime meilleure que sa situation actuelle; il ou elle peut se montrer inventif et s'adapter à des environnements changeants.

Limité : un être humain est confronté (consciemment ou non)

4. Simon H. A., 1957, *Models of Man : Social and Rational*. New York : John Wiley and Sons, Inc.

5. Lindenberg S., 2003, Coleman et la construction des institutions : Peut-on négliger la rationalité sociale? *Revue Française de Sociologie*, 44-2, 357-373.

6. Lindenberg S., 2001, Social Rationality as a Unified Model of Man (Including Bounded Rationality), *Journal of Management and Governance*, 5(3), 239-251.

7. Resourceful (meaning : inventive, creative, problem solving) : a human being will search for and often find possibilities to realize a state he/she evaluates more positively than the one he/she is in; he/she can be inventive and adapt to changing environments.

Restricted : a human being is confronted with scarcity of chooses (consciously or not) among exclusive options; choice implies costs in terms of forgone opportunities.

Expecting : a human being forms expectations about past, present and future events and adjusts these expectations by learning from experience, example or instruction.

Evaluating : a human being attaches value to past, present and future states of the world; this leads to the formation of preferences (ie. substantive goals)

Motivated : a human being is motivated to achieve a higher level for those conditions for which he or she has ordered preferences. This can be seen as an *operational goal* that expresses a general striving across different situational goals. It implies possible substitution of one option for another when restrictions, expectations and/or evaluations change.

Meaning : a human being, when confronted with an unstructures situation will try to improve the structure of this situation by making it meaningful in terms of the other elements of RREEMM. For example, when he/she experiences an unexpected event, he/she will try to fit the event into the knowledge that generates his/her expectations or else searche for appropriate chage in the knowledge, i.e; he/she will search for reasons for the occurence of the unexpected event.

à la rareté des choix parmi des options exclusives ; un choix implique des coûts en termes d'occasions manquées.

En attente : un être humain forme des attentes sur des événements passés, présents et futurs et les ajuste en tirant les leçons de l'expérience, des exemples ou des enseignements.

Évaluateur : un être humain attache de la valeur aux états du monde passés, présents et futurs ; cela conduit à la formation de préférences (objectifs fondamentaux).

Motivé : un être humain est motivé pour atteindre un niveau supérieur en ce qui concerne les conditions pour lesquelles il a défini un ordre de préférences. Cela peut être considéré comme un *objectif opérationnel* qui exprime un effort général au travers différents objectifs situationnels. Cela implique la substitution possible d'une option à une autre lorsque les restrictions, les attentes et /ou les évaluations changent.

Intelligent : un être humain confronté à une situation de non-structure tentera d'améliorer sa structure en lui donnant un sens par rapport aux autres éléments de RREEMM. Par exemple, lorsqu'il fait face à un événement imprévu, il essaiera d'intégrer l'évènement aux connaissances qui génèrent ses attentes ou recherchera un changement approprié de ses connaissances, c'est-à-dire qu'il cherchera les raisons de l'occurrence de l'évènement inattendu. »

Avec cette axiomatique, on reste dans l'individualisme méthodologique, mais on est très loin de l'homo oeconomicus. L'acteur est encasté, intelligent, capable de faire évoluer ses préférences et d'acquérir des connaissances. Lindenberg admet toutefois que les efforts de l'acteur pour privilégier l'objectif opérationnel sur les objectifs situationnels peuvent être pris en défaut. Il développe ainsi l'idée que cet acteur peut être frappé de myopie, c'est à dire devenir incapable de prendre conscience des conditions réelles du contexte, ce qui le conduit à des décisions qu'on peut analyser comme « irrationnelles », au sens de la théorie de l'acteur rationnel.

Le débat sur la pertinence du principe d'autonomie de l'action écono-

mique par rapport aux structures sociales est ancien. Granovetter est l'un des premiers à l'avoir initié.

(Granovetter, 1985)⁸ Cet article est un véritable plaidoyer pour une lecture sociologique des comportements économiques.

« Dans cet article, j'ai défendu l'idée que la plupart des comportements sont étroitement encadrés dans des réseaux de relations interpersonnelles et que cet argument esquive les extrêmes que sont les conceptions sous-socialisée et sur-socialisée de l'action humaine. Je pense que c'est le cas pour tous les comportements. Je me focalise sur le comportement économique pour deux raisons :

1- c'est le cas type de comportement qui n'est pas correctement interprété parce que ceux qui l'étudient professionnellement sont très fortement engagés dans les théories atomisées de l'action.

2- À de rares exceptions près, les sociologues se sont abstenus de mener des études sérieuses sur tous les sujets déjà traités par l'économie néoclassique. Ils ont implicitement accepté les présupposés des économistes, que les processus du marché ne sont pas des objets valables d'analyse sociologique, parce que les relations n'y jouent qu'un rôle de friction et de dislocation et non un rôle central dans les sociétés modernes. »⁹

Plus récemment, en 2017, Granovetter concluait ainsi son livre :

Mon argument, partiellement illustré par ces cas, est que les

8. Granovetter M. S., 1985, Economic Action and Social Structure : The Problem of Embeddedness, *American Journal of Sociology*, 91, 481-510.

9. In this article, I have argued that most behavior is closely embedded in networks of interpersonal relations and that such an argument avoids the extremes of under- and oversocialized view of human action. Though I believe this to be so for all behavior, I concentrate here on economic behavior for two reasons: (i) it is the type-case of behavior inadequately interpreted because those who study it professionally are so strongly committed to atomized theories of action, and (ii) with few exceptions, sociologists have refrained from serious study of any subject already claimed by neoclassical economics. They have implicitly accepted the presumptions of economists that "market processes" are not suitable objects of sociological study because social relations play only a frictional and disruptive role, not a central one, in modern societies.

normes, la culture et les institutions ont une influence importante sur l'action économique, mais sont beaucoup moins cohérentes et plus variables que souvent décrites. Les acteurs associent des combinaisons complexes de pratiques économiques d'une manière difficilement prévisible mais qui n'est en aucun cas aléatoire. Comme toutes les structures, les institutions économiques doivent être construites à partir des matériaux existants et ne peuvent pas simplement être inventées *de novo* à partir de notre théorie sur la meilleure solution possible à un objectif déclaré. Nous avons besoin d'une attention beaucoup plus théorique sur le processus qui crée sur une longue période dans une société l'ensemble ou le menu des différentes alternatives perçues que les acteurs invoquent pour résoudre les problèmes économiques, la manière dont ils utilisent leurs réseaux sociaux pour combiner des solutions et comment ces solutions elles-mêmes ont un impact en retour sur les normes, la culture et l'action et ainsi façonnent l'activité future¹⁰,

Cette idée que le passage d'un modèle de type acteur rationnel à un modèle d'acteur socialement encastré revient à respecter la complexité du phénomène est essentielle. Il n'est donc plus question pour Granovetter d'élaborer une théorie ad hoc du marché du travail, il place son analyse au niveau global d'une théorie sociologique fondée sur les relations. L'élargissement de ce raisonnement à l'ensemble du rôle du capital social l'amène aussi à prendre en considération le statut social des personnes avec lesquelles on est en interac-

10. My argument, then, as partly exemplified by these cases, is that norms, culture, and institutions are important influences on economic action but far less coherent and more variable than often portrayed. Complex combinations of economic practices are assembled by actors in ways that may not be easily anticipated but that are by no means random. Like all structures, economic institutions have to be built out of existing materials and cannot simply be invented *de novo* out of our theorizing about the best possible solution to some stated objective. We need much more theoretical attention to the process that create over long periods of time in a society the particular set or menu of perceived variable alternatives that actors call upon in solving economic problems, how they use their social networks to assemble solutions, and how these solutions themselves then circle back to impact norms, culture and action in ways that shape future activity. Granovetter M., 2017, *Society and Economy, Framework and Principles*, Harvard University Press, p. 201.

tion. Son évolution vers une vision plus large et conforme au développement de la sociologie économique (Smelser et Swedberg, 1994¹¹, Steiner, 1999¹²) donne à ses travaux une nouvelle signification.

Mon intention n'est pas de le développer ici car cela m'entraînerait à aborder l'énorme champ de la sociologie économique et de l'économie des conventions. Je me limiterai à montrer des efforts intermédiaires entre la théorie de l'acteur rationnel et une sociologie centrée sur les événements et l'émergence. Ces propositions théoriques, en particulier celles de Lindenberg et de Sen sont compatibles avec la définition émergentiste de la personne et permettent d'aborder son rôle d'acteur.

Comment poser alors la question de l'émergence et de la résilience d'un acteur collectif, comme par exemple une association, une équipe de sport collectif ou même une nation.

3.2 L'acteur pluriel

Tout acteur, qu'il soit collectif ou individuel doit être analysé dans un double mouvement :

- il est d'abord le produit de son histoire et son histoire est faite de commutations entre une multitude de scènes sociales, une multitude de confrontations avec d'autres acteurs. Il est membre de certains collectifs, il a des liens avec d'autres acteurs. Tout cela fait de lui un être complexe.

- il y a également le contexte. L'action peut intervenir dans le cadre d'un collectif particulier, à un moment particulier etc.

Sur tout cela, nous avons éventuellement des éléments d'information, des récits. Malgré cela, nous ne pouvons pas prédire son action à coup sûr, parce que l'acteur va se découpler, c'est à dire qu'il va, par son action, ajouter quelque chose à ce que nous savons sur lui. Avant l'action, pour le sociologue, l'acteur est comme le chat de Schrödinger, on ne peut pas lui attribuer un état. Ce n'est que lorsqu'on a « réalisé l'expérience », c'est-à-dire reconstruit

11. Smelser N.J., Swedberg R., (eds.), 1994, *The Handbook of Economic Sociology*, Princeton, Princeton University Press.

12. Steiner P., 1999, *La sociologie économique*, Paris, La Découverte.

l'histoire de l'émergence de l'action que l'on aura réduit notre incertitude sur l'acteur et que l'on aura enrichi l'information dont on dispose sur lui.

Parler d'acteur, c'est donc parler des découplages qu'il se donne à travers ses actions. dans certains cas ce découplage peut être très faible et l'action très prévisible. Quand on se rend chez un boulanger, la probabilité est grande pour qu'on y achète un pain ou une viennoiserie, mais parfois, ce sera pour braquer le boulanger et emporter la caisse.

L'individu ne peut donc pas être le point de départ des analyses sociologiques, même si, le plus souvent, il est le porteur d'information, celui qu'on interroge dans les enquêtes, dont on suit le parcours, dont on construit le réseau. Tous ces éléments servent à reconstruire les objets de la recherche (identités, collectifs, modèles culturels). On débouche ainsi sur des considérations de méthode ; si l'acteur est pluriel, on ne peut pas totalement éviter de rentrer dans le détail des circonstances de son action. C'est ce que dit Lahire dans *La culture des individus* :

« De ce point de vue, la sociologie des variations intra-individuelles constitue en objet scientifique ce qui est précisément évacué par nombre de sociologues en tant que résidu, scorie ou bruit » (p.130)¹³

et aussi :

« Parfois on va avoir ordinairement - et parfois même scientifiquement - la tentation de réifier en traits de personnalité les comportements ou les attitudes d'un acteur qui sont le produit d'une socialisation passée et de la situation dans laquelle le passé incorporé s'actualise. On dira ainsi de quelqu'un qu'il est « calme », « anxieux », « méprisant », « agressif », etc., alors que ces « dispositions » ne sont pas des propriétés inscrites en lui mais des réalités relationnelles (d'inter-actions) qui *ne s'observent que* dans la rencontre entre lui et quelque chose ou quelqu'un. Convertir en langage dispositionnel (agressivité...) ce qui peut plus simplement se laisser décrire comme un comportement situé (il a été agressif à l'égard de son camarade...) n'augmente pas notre connaissance

13. Lahire B., 2004, *La culture des individus*, Paris, La Découverte.

du monde social. [...] En pareil cas, il est toujours préférable de privilégier la description précise de l'action dans son contexte. p. 98 ». ¹⁴

Il faut donc revenir aux scènes sociales.

Bourdieu s'est posé le même type de question avec son concept de champ qui est un domaine d'activité structuré autour d'un capital en particulier symbolique. J'utilise ici une source particulière, la transcription des séminaires qu'il a donnés entre 1972 et 1975 ¹⁵.

Avec la notion de champ, il propose une démarche de construction dynamique, des concepts. :

« Comme morale provisoire, on peut poser qu'il faut se jeter à l'eau sans attendre de savoir nager, en sachant qu'on a toutes les chances de couler. Cette espèce de position épistémologique paradoxale est constitutive du rapport de la science à l'objet dans les sciences sociales ». (p.15)

Cette méthode suppose de ne pas imposer de catégories d'analyse a priori et de les construire ad hoc en portant la plus grande attention au langage indigène :

« Donc, voici un précepte pratique simple : s'agissant de rendre compte d'un fait social quelconque (corps professoral, marché de banlieue, etc.) il faut avoir à l'esprit cette coupure nette entre les catégories de pensée indigène et le langage indigène d'une part et les catégories savantes d'autre part ». (p.17)

Dans ces cours au collège de France, Bourdieu cherche donc moins à définir son concept de champ qu'à en faire un principe de sa démarche d'analyse.

Cette dernière remarque est d'une grande importance. En effet une bonne partie des travaux de la sociologie du 20e siècle est fondée sur le principe que le comportement ou l'état d'une personne peut s'expliquer par des variables (l'âge, le sexe, la catégorie socioprofessionnelle, le niveau d'instruction etc.).

14. Lahire B., 2001, *L'homme pluriel*, Paris, Armand Colin, Nathan

15. Bourdieu P. Séminaires sur le concept de champ, 1972-1975, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2013-5, n°200, p 4-37.

Effectivement, cela donne des résultats parce que les variables décrivent une bonne partie des héritages et des encastrements des individus et expriment les résultats de processus sociaux plus complexes. Souvent d'ailleurs les connaissances ainsi produites se sont révélées importantes et satisfaisantes. C'est le cas par exemple, dans l'explication du rôle de l'école dans la reproduction des inégalités sociales, ou pour mettre en évidence la stigmatisation de certaines populations dans l'accès à l'emploi. Mais il est important d'avoir conscience du fait qu'il s'agit là d'une vision simplifiée des processus qui sont à l'oeuvre et que cette méthodologie a ses limites. Si l'on veut comprendre l'émergence ou la non émergence de phénomènes complexes, il faut prendre en considération la variabilité des histoires personnelles et des contextes. L'individu qui est défini par des caractéristiques doit être remplacé par la personne qui est considéré comme un acteur complexe. La diffusion incessante dans les médias d'explications par des variables et des statistiques, sur tous les sujets pourrait laisser penser que l'individualisme méthodologique est la seule base de la méthode sociologique depuis ses origines ; mais la controverse entre ce point de vue et la logique de l'acteur encastré, était bien présente dès les débuts de la discipline.

3.3 Les contextes

L'action, qu'elle soit le fait d'un acteur individuel ou d'un acteur collectif émerge à partir d'un contexte. Les contextes sont généralement complexes. Il faut les voir à plusieurs niveaux, à la fois du point de vue de la généralité et du point de vue de l'échelle de temps.

J'ai mis en valeur trois échelles de temps :

- 1- celle qui correspond à l'émergence des faits nouveaux,
- 2- celle qui correspond à la résilience, qui nous fait appréhender les aspects institués, durables, de la réalité qui nous entoure,
- 3- ce qui relève de l'héritage, c'est-à-dire les opérateurs cognitifs résultant de la longue co-évolution du cerveau humain et de ses environnements physiques et sociaux.

La partie du contexte qui est la plus immédiatement visible est constituée

par l'environnement physique, le relief, les cours d'eau, les routes, le bâti, les moyens de transport et tout ce que la technique met à notre disposition. L'environnement social stable est celui que nous trouvons à notre naissance, dans lequel nous sommes socialisés et sur lequel nous avons peu de prise. Au premier chef, la langue qui devient notre langue maternelle, c'est-à-dire celle qui va servir de base à notre pensée ; la famille, le système scolaire, la protection sociale, le système de santé, la police, la justice, le monde du travail. L'État avec ses lois et règlements, les religions, la culture dans laquelle nous sommes nés, ce qui intègre la littérature et les connaissances scientifiques dans leur état actuel. Cet environnement nous est familier, il est ressource et contrainte.

Le contexte émergent est contingent des actions analysées et il peut y être directement lié. Il faut y ranger les effets en retour, y compris ceux que l'on appelle les effets pervers qui peuvent contrarier l'action en question. Tout le processus d'accès à l'information fait également partie du contexte émergent. Il est lui aussi ressource et contrainte.

Le contexte hérité affecte directement notre opérateur cognitif. Le cerveau humain a évolué au sein d'environnements provisoirement stables, ce qui conduit à appréhender des états, beaucoup plus que des processus en évolution. Le changement est toujours plus ou moins compris comme le passage d'un état à un autre état. La vision dynamique est contre intuitive et l'anticipation très malaisée. On constate constamment des résistances au changement.

3.4 Les personnes

J'ai déjà évoqué l'entrecroisement des cercles sociaux et l'influence de cette complexité sur les personnes. Simmel a repris ce terme à plusieurs reprises. Voici une citation dans laquelle il envisage la formation de l'identité des personnes par l'enrichissement de ses participations à des collectifs :

« L'individu se voit d'abord dans un environnement, qui, relativement indifférent à son individualité, l'enchaîne à sa destinée et lui impose de vivre étroitement lié à ceux auprès desquels le

hasard de sa naissance l'a placé ; et ce « d'abord » exprime le premier stade de l'évolution phylogénétique aussi bien qu'ontogénétique. Mais la suite de cette évolution vise en fait à constituer des relations associatives d'éléments homogènes issus de cercles hétérogènes. Ainsi la famille englobe un certain nombre d'individualités diverses qui au départ sont très étroitement dépendantes de cette association. Mais au fur et à mesure de l'évolution, chaque individu tisse des liens avec des personnes situées à l'extérieur de ce premier cercle d'association, qui au contraire ont avec lui une relation fondée objectivement sur les mêmes dispositions, les mêmes penchants, les mêmes activités etc. ; l'association en raison d'une coexistence extérieure est remplacée de plus en plus par une association fondée sur des relations de contenu. De même que le concept supérieur lie ce qu'un grand nombre de visions très diverses ont en commun, de même les points de vue supérieurs pratiques réunissent des individus semblables issus de groupes extrêmement étrangers les uns aux autres et sans lien entre eux ; de nouveaux cercles de contact se constituent, qui recoupent sous les angles les plus variés les cercles précédents, relativement plus naturels, davantage constitués autour de relations plus sensorielles. [...] Il est clair qu'il y a ici un facteur de liberté. [...] D'ailleurs, tout ce type d'évolution que je viens d'esquisser subit la tendance à l'accroissement de la liberté : le lien n'est certes pas aboli, mais à qui ou à quoi on est lié devient une question de liberté. »¹⁶

C'est à partir des identités, qui peuvent être collectives que White définit la personne :

« La formation des personnes est le résultat de recouvrements entre identités appartenant à différentes populations de réseaux.

16.

Simmel, G., *Sociologie, Etude sur les formes de la socialisation*. Paris, PUF, 1999. Chapitre 6, Le croisement des cercles sociaux p. 408-409. [Georg Simmel : *Über soziale Differenzierung Soziologische und psychologische Untersuchungen*. Duncker & Humblot, Leipzig 1890.]

Les identités et les positions dans les réseaux préfigurent les personnes, mais celles-ci n'émergent que lorsque les contextes deviennent plus sophistiqués. Les personnes se construisent comme styles à travers des populations de réseaux distinctes. »

et, plus loin :

« Le concept de personne ne doit pas être donné au départ de l'analyse mais doit être le résultat de l'analyse. Les personnes doivent être étudiées par la sociologie, ce qui implique de spécifier les contextes dans lesquels elles pourraient être pertinentes, ceux dans lesquels elles seront pertinentes et ceux dans lesquels elles ne peuvent pas être pertinentes. Cependant dans la majeure partie des sciences sociales, les personnes sont comprises comme des atomes incontestées et incontestables. Comme je l'ai suggéré précédemment, c'est un emprunt non reconnu et une transcription du concept chrétien d'âme. Avant qu'une théorie générale des sciences sociales puisse être achevée, les personnes doivent être comprises comme des incarnations particulières d'acteurs socialement construits. » (I&C p.184)

On retrouve cette même analyse comme explication de l'« homme pluriel » de Bernard Lahire¹⁷ :

« On pourrait résumer notre propos en disant que tout corps (individuel) plongé dans une pluralité de mondes sociaux est soumis à des principes de socialisation hétérogènes et parfois même contradictoires qu'il incorpore [...] Cette hétérogénéité des expériences socialisatrices que beaucoup de chercheurs redécouvrent aujourd'hui, le sociologue Maurice Halbwachs la plaçait déjà au coeur de sa réflexion sur la mémoire. En effet Halbwachs rappelait que « chaque homme est plongé en même temps ou successivement dans plusieurs groupes » et que ceux-ci ne sont eux mêmes ni homogènes ni immuables. Ces groupes qui constituent les cadres sociaux de notre mémoire sont donc hétérogènes et

17. Lahire B., *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, Armand Colin, Nathan , 2001

les individus qui les traversent au cours d'une même période de temps ou au cours de moments différents de leur vie sont donc le produit toujours bigarré de cette hétérogénéité des points de vue , des mémoires, des types d'expérience : ce que nous avons vécu avec nos parents, à l'école, au lycée, avec des amis, avec des collègues de travail, avec des membres de la même association politique, religieuse ou culturelle n'est pas forcément cumulable ou synthétisable de façon simple. p.49 »

Je termine ce chapitre en livrant une citation de Gabriel Tarde. Son point de vue est évidemment compatible avec ce qui précède. Je le prends simplement comme un témoignage des controverses qui ont traversé la fondation de la sociologie, à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e.

3.5 L'identité chez Gabriel Tarde

Il y a là deux facettes de l'identité, celle qui se définit par une appartenance et qui s'exprime par le verbe être, par exemple : je suis blanc, anglo-saxon, protestant (WASP), et celle qui se définit par les liens que l'on a avec les autres, et qui est plus dynamique. Gabriel Tarde, avait très bien vu cette double logique.¹⁸

« Qu'est-ce que la société ? On pourrait la définir à notre point de vue : la possession réciproque, sous des formes extrêmement variées, de tous par chacun. La possession unilatérale de l'esclave par le maître, du fils par le père ou de la femme par le mari dans le vieux droit n'est qu'un premier pas vers le lien social. Grâce à la civilisation croissante, le possédé devient de plus en plus possesseur, le possesseur possédé, jusqu'à ce que, par l'égalité des droits, par la souveraineté populaire, par l'échange équitable des services, l'esclavage antique, mutualisé, universalisé, fasse de chaque citoyen à la fois le maître et le serviteur de tous les autres. En même temps les manières de posséder ses concitoyens et d'être

18. Tarde G.(1893), *Monadologie et sociologie*, Paris,

possédé par eux sont chaque jour plus nombreuses. Toute fonction nouvelle, toute industrie nouvelle qui se crée, fait travailler les fonctionnaires ou les industriels nouveaux au profit de leurs administrés ou de leurs consommateurs nouveaux, qui en ce sens acquièrent un véritable droit sur eux, un droit qu'ils n'avaient pas auparavant, tandis qu'eux-mêmes sont devenus inversement, par cette nouvelle relation à double face, la chose de ces industriels ou de ces fonctionnaires. J'en dirai autant de tout débouché nouveau. Quand une ligne de fer, qu'on vient d'ouvrir, permet à une petite ville du plateau central de s'approvisionner de marée pour la première fois, le domaine des habitants s'est accru des pêcheurs de la mer qui maintenant en font partie, et ils augmentent pareillement la clientèle de ces derniers. Abonné d'un journal, je possède mes journalistes, qui possèdent leurs abonnés. Je possède mon gouvernement, ma religion, ma force publique, aussi bien que mon type spécifique humain, mon tempérament, ma santé ; mais je sais aussi que les ministres de mon pays, les prêtres de mon culte ou les gendarmes de mon canton me comptent dans le chiffre du troupeau dont ils ont la garde, de même que le type humain, s'il se personnifiait quelque part, ne verrait en moi qu'une de ses variations particulières.

Toute la philosophie s'est fondée jusqu'ici sur le verbe Être, dont la définition semblait la pierre philosophale à découvrir. On peut affirmer que, si elle eût été fondée sur le verbe Avoir, bien des débats stériles, bien des piétinements de l'esprit sur place auraient été évités. - De ce principe, je suis, impossible de déduire, malgré toute la subtilité du monde, nulle autre existence que la mienne ; de là, la négation de la réalité extérieure. Mais posez d'abord ce postulat : J'ai comme fait fondamental, l'eu et l'ayant sont donnés à la fois comme inséparables.

Si l'avoir semble indiquer l'être, l'être assurément implique l'avoir. Cette abstraction creuse, l'être, n'est jamais conçue que comme la propriété de quelque chose, d'un autre être, lui-même

composé de propriétés, et ainsi de suite indéfiniment. Au fond tout le contenu de la notion d'être, c'est la notion d'avoir. Mais la réciproque n'est pas vraie : l'être n'est pas tout le contenu de l'idée de propriété. »

Chapitre 4

Le réseau

4.1 Le réseau comme résultat des échanges

Il résulte du chapitre précédent que la coopération suppose un sacrifice, celui de l'intérêt immédiat. Même l'entretien d'une relation a un coût. L'existence des relations, leur pérennité et l'importance qu'on va leur attribuer par la suite découlent donc de cette équation : Relation = sacrifice = valeur de la relation. Nous partirons du principe qu'une relation est a priori déséquilibrée et que le fait qu'on la considère équilibrée est une décision de l'analyste. Ceci est particulièrement vrai dans les situations où les deux classes d'acteurs ne sont pas dans des rôles équivalents. C'est par exemple le cas dans le salariat. Il faut tout d'abord souligner que le point de référence de la rétribution n'est pas l'équité c'est-à-dire ne correspond pas à l'égalité contribution-rétribution puisqu'il y a création d'une plus-value par le travail, supérieure à la rétribution et sur l'attribution de laquelle les deux parties n'ont pas le même pouvoir. Le point de référence est donc décentré. La nature de ce qui est apporté par les partenaires n'est pas non plus la même : Le salarié est personnellement impliqué dans la relation, c'est lui qui travaille. Il aliène donc son autonomie alors que l'employeur ne donne, en général, que de l'argent, ce qui ne l'implique pas personnellement. Inversement le salarié ne peut fournir que le travail qu'il sait faire, l'employeur ne peut donc pas, en général, l'utiliser à des tâches multiples. Or le salarié reçoit de l'argent qui est un

équivalent universel. L'employeur se prive d'un équivalent universel pour acquérir un service sur la qualité duquel il a peu de prise. Cette remarque peut surprendre et pourtant elle s'inspire directement des réflexions de Simmel dans *La philosophie de l'argent*.¹

« Si tout trafic économique repose sur le fait que je veux obtenir un objet actuellement possédé par un autre et qu'il me le laisse pourvu qu'en échange je lui cède quelque chose en ma possession et que lui veut obtenir, il va de soi que le dernier élément nommé de ce processus bilatéral ne se présentera pas toujours après que le premier soit apparu ; d'innombrables fois je désirerai l'objet *a* qui se trouve en la possession de *A*, tandis que l'objet ou la prestation *b* que je fournirais volontiers en échange, restera sans aucun attrait pour *A* ; ou encore les biens offerts seront désirés des deux côtés, mais on ne pourra s'entendre par estimation directe sur les quantités fondant leur équivalence. Dès lors, pour atteindre nos fins le mieux possible, il sera de la plus grande importance que s'insère dans la chaîne des buts un membre intermédiaire, en quoi je puisse à tout instant convertir *b*, lui pouvant aussi bien se convertir en *a*. Par rapport au travail, le phénomène prend cette forme particulière que le capital est presque toujours transférable d'un usage à l'autre – au pire avec une certaine perte mais souvent avec profit – tandis que le travail, lui, ne l'est quasiment jamais. L'ouvrier ne peut pour ainsi dire pas disjoindre son savoir et son talent du métier qu'il exerce, pour les investir dans un autre. [...] C'est pourquoi la valeur d'une somme d'argent donnée est égale à la valeur de chaque objet particulier dont elle constitue l'équivalent, plus la valeur de la liberté de choix offerte entre un nombre indéterminé d'objets pareils – ce plus n'ayant guère d'analogue approximatif dans la sphère de la marchandise ou du travail. » (p. 247)

« L'argent, par sa flexibilité et sa divisibilité infinies, rend pos-

1. Simmel G., 1987, *Philosophie de l'argent*, Paris, PUF.

sible cette multiplicité des dépendances économiques et d'autre part il favorise, par la neutralité objective de son essence, la suppression de l'élément personnel dans les relations inter humaines. » (p 364)

Il faut alors s'interroger sur la dimension utilitariste des relations et les calculs auxquels elles peuvent donner lieu.

Au début de ce texte, j'ai mis en avant les récits comme étant les seuls moyens d'accès aux comportements des acteurs. Il est envisageable de réaliser des enquêtes qui tentent de recueillir des récits sur des périodes longues, consignnant des comportements, des appartenances à des collectifs, l'émergence de nouveaux collectifs et la disparition de certains etc. Ces entreprises sont coûteuses et comportent beaucoup d'incertitude. Il est alors intéressant de chercher à travers une observation méthodologiquement moins exigeante, à repérer la trace de phénomènes passés. Un peu comme un géologue recherche dans une stratification des traces d'évènements passés, le sociologue va chercher des traces d'histoires auxquelles il n'aura pas accès directement. L'analyse des réseaux fait partie des méthodes qui peuvent se révéler utiles dans cette perspective.

Qu'est-ce qu'un réseau ? C'est une photographie à un moment donné de liens ou de relations (on considèrera ces deux termes comme équivalents et interchangeables) attestés entre un ensemble d'entités. Les entités peuvent être des personnes ou toutes autres identités (institutions, entreprises, États etc.). Je m'intéresse ici aux réseaux de relations et d'échanges entre des personnes. Les relations sont attestées à travers des récits. Les réseaux sont construits par les analystes ; il n'y a pas de réseaux dans la nature. Suivant les personnes concernées, les récits recueillis, la façon dont on construit les relations, on obtient différents styles de réseaux.

On a coutume de schématiser les réseaux sous forme d'un objet mathématique composé de deux ensembles, les sommets qui représentent les personnes et les arêtes qui représentent les liens entre les personnes. Comme je l'ai évoqué plus haut, on peut également construire des réseaux de scènes sociales dans lesquels les sommets représentent les scènes et les individus constituent les liens entre ces scènes.

Je me limiterai ici à suggérer des éléments d'interprétation des réseaux pour retrouver les dynamiques développées dans les chapitres précédents. Un exposé plus systématique des méthodes d'analyse suppose un investissement d'une autre nature²

4.2 Liens et caractéristiques

Entre deux acteurs on peut construire des liens. Le lien est une propriété de la dyade ; il existe ou n'existe pas, il est fort ou faible, il peut être simple ou multiple, ancien ou récent etc. Le lien est créé par l'analyste à partir de récits. Suivant l'information dont on dispose, on peut lui associer un certain nombre de caractéristiques. Des caractéristiques peuvent également être attachées aux deux acteurs qui constituent la dyade. Elles serviront éventuellement à l'analyse : âge, sexe, profession, nationalité etc.

Les liens peuvent être des traces d'évènements. C'est par exemple le cas lorsqu'on retient des coopérations, des vacances passées ensemble, toutes traces de participation ensemble à des scènes sociales. Dans ce cas, entre deux personnes, on peut avoir plusieurs liens. On dit que le réseau est multiplexe. On notera par exemple que des étudiants ont travaillé ensemble, qu'ils sont partis ensemble en vacances, qu'ils sont en colocation etc. Ce sont des choses différentes. On peut les traiter comme des réseaux distincts ou souhaiter faire une analyse globale.

A priori, rien ne nous permet de dire qu'un lien est symétrique. Si l'on s'intéresse par exemple à des prêts d'argent ou au lien entre propriétaire et locataire, le lien est manifestement non symétrique. Une manière d'en tenir compte est de traiter le réseau comme orienté. Plus généralement, on ne peut pas affirmer que deux personnes d'une dyade perçoivent le lien de la même manière. On devrait donc en théorie considérer que tout réseau est a priori orienté. Dire qu'un lien est non orienté est toujours une décision de l'analyste.

2. Degenne A., Forsé M., 2004, *Les réseaux sociaux*, Paris, Armand Colin. Wasserman S., Faust K., 1994, *Social network analysis, methods and applications*, Cambridge University Press. Newman M., E., J., *Networks : an introduction*, Oxford University Press, 2010.

Mais le lien peut également être découplé, c'est-à-dire que les deux personnes vont avoir conscience de constituer une entité qui ne se réduit pas à la dyade. Il y aura eu émergence d'un couple, couple d'amis, de conjoints, d'un parent et d'un enfant etc. Dans ce cas, c'est le couple qui va être représenté par le lien. Dans une enquête réalisée auprès de jeunes de Caen³, on a demandé à l'enquêté de citer les personnes qu'il (ou elle) considérait comme importantes pour lui (ou elle).

Simmel considère, lui, comme on l'a vu au paragraphe 2-5 que toute interaction crée un lien. On peut considérer que le niveau minimal du lien découplé, c'est l'interconnaissance. Dans ce cas on n'envisage pas que le lien soit orienté.

4.3 Le réseau comme cadre pour l'échange

Face à une multitude de confrontations et de contextes, certains acteurs vont rechercher la sécurité. Il vont ainsi, limiter la variété des autres acteurs avec lesquels ils entrent en interaction. Il vont privilégier ceux dont les comportements leur semblent prévisibles, autrement dit ceux en qui ils ont confiance. Cette confiance peut se traduire par des signes médiateurs (profession avec pignon sur rue par exemple). Mais il y a aussi une autre voie qui est l'appartenance à un même réseau dans lequel sont reconnues certaines valeurs. Akerlof (1970)⁴ propose l'exemple de l'achat d'une voiture d'occasion. Dans cette situation, en général l'acheteur n'a pas autant d'information que le vendeur sur la qualité du véhicule. L'acheteur ne veut pas payer cher une mauvaise voiture. Il est toujours tenté de se méfier puisque l'information n'est pas symétrique. S'il n'a aucune information lui permettant de faire confiance au vendeur, sa seule stratégie est d'acheter une voiture bon marché, car il minimise alors le risque qu'il court. Dans ces conditions, le vendeur ne peut pas obtenir un bon prix même pour une bonne voiture ; il est donc tenté de ne vendre que des mauvaises voitures qu'il achètera peu

3. Bidart C., Degenne A., Grossetti M., 2011, *La vie en réseau*, Paris, Presses Universitaires de France.

4. Akerlof G., 1970, The Market for Lemons, *Quarterly Journal of Economics*, 84, 488-500.

cher. On aboutit à cette conclusion paradoxale que seules les mauvaises voitures vont se trouver disponibles sur le marché, certes à un bas prix. Or ce n'est pas ce qui se passe. Il est donc nécessaire de supposer que les acheteurs font confiance à leurs vendeurs. On va avoir une préférence pour les transactions avec des individus dont la réputation est bonne. Dans une transaction, la confiance mobilisée est d'autant plus importante que l'incertitude est grande. Si l'on appelle engagement la tendance à continuer à traiter avec un partenaire, même si l'on a une meilleure offre, on constate que l'engagement est d'autant plus fort que les conditions sont incertaines. Il y a ainsi une relation entre engagement et confiance : les gens ont plus tendance à placer leur confiance en ceux avec lesquels ils ont eu un grand nombre de transactions auparavant. On retrouve ainsi une hypothèse initialement proposée par Granovetter à propos du marché du travail :⁵ on a plus confiance pour engager une transaction commerciale avec un partenaire avec lequel on a des relations non commerciales. Plusieurs travaux récents (DiMaggio et, Louch, 1998, Macy et Skvoretz 1998⁶) confortent ces hypothèses. À partir des données du General Social Survey de 1996, DiMaggio et Louch⁷ montrent que les échanges au sein du réseau sont plus fréquents dans les transactions à risque, qui n'ont pas vocation à se répéter et dans lesquelles l'incertitude est élevée, que dans les autres :

« Les réponses aux questions sur les préférences pour les échanges dans le groupe confirment que l'incertitude sur le produit et la qualité de la performance pousse les individus à préférer des vendeurs avec lesquels ils n'ont pas de relations commerciales. De plus, les gens préfèrent vendre à des contacts sociaux dans les mêmes conditions qui poussent les acheteurs à préférer ce type de transactions ; les gens qui ont des transactions avec des amis

5. Granovetter M.S., 1973 *Getting a Job ; a Study of Contacts and Careers*, Cambridge, Harvard University Press.

6. Macy M.W. & Skvoretz J., 1998, The Evolution of Trust and Cooperation Between Strangers : a Computational Model, *American Sociological Review*, 63, 638-660.

7. DiMaggio P. & Louch H., 1998, Socially Embedded Consumer Transactions : For What Kind of Purchases do People Most Often Use Networks , *American Sociological Review*, 63, 619-637.

et la famille reconnaissent être plus satisfaits avec les résultats que les gens qui échangent avec des étrangers, surtout dans les échanges à risque. »

Mais souvent, ce n'est pas simplement une question de confiance et de refus du risque qui joue. Le recours au réseau est plus structurel que véritablement le résultat d'un choix stratégique. Dans un article consacré à l'approvisionnement du riz dans l'espace sénégalais, Lambert & Egg (1994)⁸ écrivent :

« Contrairement au modèle walrasien où les acteurs fictifs font des choix libres de toute détermination sociale, l'individu n'est pas un décideur autonome. Il est membre de plusieurs groupes d'intérêts et se réfère à plusieurs systèmes de référence identitaire lorsqu'il fait un certain nombre de choix. En Afrique de l'Ouest comme dans de nombreux autres contextes, les rapports économiques sont enchantés, c'est-à-dire dominés par le système des relations familiales et de clientèle qui les organise. Les échanges marchands reposent sur les dépendances et les hiérarchies propres aux relations sociales, religieuses et familiales inhérentes à ces sociétés. [...] Les marchés apparaissent comme des coordinations entre organisations ; celles-ci ne résultent pas d'arrangements contractuels, mais dépendent de grandeurs civiques ou domestiques comme la confiance, le loyalisme, l'obéissance, etc., des formes de socialité qui ne font pas partie à l'origine de l'ordre marchand. Dans le cas de l'Ouest africain, ces organisations ou ces réseaux s'appuient, pour assurer leur reproduction, sur des règles et des conventions qu'ils puisent non pas en eux-mêmes, mais dans des systèmes de référence collectifs, sociaux, religieux, politiques, familiaux, etc., communs aux aires culturelles auxquelles ils appartiennent. »

8. Lambert A. & Egg J., 1994, « Commerce, réseaux et marchés : l'approvisionnement en riz dans l'espace sénégalais », *Cahiers des Sciences Humaines*, 30, 1-2, 229-254.

4.4 Le capital social

On a beaucoup écrit sur le capital social.⁹ La coopération dans les réseaux de relation a été particulièrement étudiée sous l'angle de ce que l'on a appelé le capital social.

Le rapprochement des deux termes capital et social suggère d'une part que l'on évoque une ressource qui peut s'accumuler et être utilisée à l'occasion et d'autre part que cette ressource est distincte de ce que l'on désigne par le capital économique et par le capital humain. Dans le principe, le capital économique est incorporé dans les objets ; on peut se l'approprier et il est échangeable ; le capital humain est incorporé dans les individus, il est lié à ce qu'ils ont appris, à leurs expériences, il appartient à la personne mais n'est pas échangeable ; le capital social, lui, est incorporé dans les relations entre les personnes ; en règle générale, on ne saurait ni se l'approprier ni l'échanger. Dès que l'on regarde la littérature sur le sujet, on est saisi par l'abondance des travaux mais aussi par la diversité des approches. Le concept semble confus et polysémique. Comme pour d'autres concepts le sens du capital social dépend du point de vue qu'adopte l'analyste.

A priori, les produits de l'évolution, le langage et ce que j'appelle les attracteurs cognitifs pourraient être considérés comme du capital social dans l'acception la plus abstraite, mais aucun auteur n'y fait référence. On note toutefois trois points de vue, macro, méso et micro.

A l'échelle macro l'expression capital social désigne les ressources partagées par l'ensemble des membres d'un groupe de grande taille ou d'une société. C'est de cette catégorie que relève le langage. On y inclut les formes de régulation de la vie en commun. Dans ses *Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs*, Bouglé (1922)¹⁰ s'adresse aux enseignants et il écrit :

« Aider l'humanité à se dégager de l'animalité par l'entremise d'un capital social, c'est la tâche que l'école élémentaire elle-même doit assumer : pour y réussir il importe de s'intéresser à l'âme tout entière de l'enfant et d'orienter ses appréciations

9. Ponthieux S., 2006, *Le capital social*, Paris, La Découverte

10. Bouglé, 1922, *Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs*, Paris, Armand Colin.

autant que ses connaissances. »

La même idée se trouve chez Loury (1977)¹¹ qui introduit le terme de capital social pour décrire les ressources sociales utiles pour les individus. Même chose chez Fukuyama (1995)¹² pour qui :

« Le capital social est une aptitude qui découle de la confiance dans une société ou dans certaines de ses composantes. Il peut être incorporé dans les groupes sociaux les plus petits et les plus élémentaires, la famille, aussi bien que dans les plus grands comme la nation et dans tous les groupes intermédiaires. Le capital social diffère des autres formes de capital humain parce qu'il est généralement créé et transmis par des mécanismes culturels, comme la religion, la tradition, et les habitudes historiques. »

Dans cette acception le capital social renvoie à des notions générales et donc abstraites telles que des valeurs, des normes qui permettent la vie en société. Le concept devient difficile à distinguer de celui de culture, ce que d'ailleurs certains sociologues ont pointé en se demandant s'il était bien utile d'avoir deux expressions.

Mesurer ou même simplement apprécier l'importance ou l'efficacité du capital social à l'échelle macro ne va pas de soi. Tocqueville (1835),¹³ n'emploie pas l'expression capital social, mais il place dans les associations un principe très semblable :

« Les Américains de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les esprits s'unissent sans cesse. Non seulement ils ont des associations commerciales et industrielles auxquelles tous prennent part, mais ils en ont encore de mille autres espèces : de religieuses, de morales, de graves, de futiles, de fort générales et de très particulières, d'immenses et de fort petites ; les Américains s'associent pour donner des fêtes, fonder des séminaires, bâtir des auberges,

11. Loury G.C., 1977, A dynamic theory of income racial differences, in *Women, minorities and Employment Discrimination*, P.A. Wallace, A.M. La Mond (Eds.), Lexington, Heath. p153-186.

12. Fukuyama F., 1995, *Trust*, The Free Press.

13. Tocqueville A., 1991 (1835), *De la Démocratie en Amérique*, Paris : Gallimard.

élever des églises, répandre des livres, envoyer des missionnaires aux antipodes ; ils créent de cette manière des hôpitaux, des prisons, des écoles. S'agit-il enfin de mettre en lumière une vérité ou de développer un sentiment par l'appui d'un grand exemple, ils s'associent. Partout où à la tête d'une entreprise nouvelle où vous voyez en France le gouvernement et en Angleterre un grand seigneur, comptez que vous apercevrez aux États Unis une association.(p.253) [...] Dans les pays démocratiques, la science de l'association est une science mère ; le progrès de toutes les autres dépend des progrès de celle-là. Parmi les lois qui régissent les sociétés humaines, il y en a une qui semble plus précise et plus claire que toutes les autres. Pour que les hommes restent civilisés ou le deviennent, il faut que parmi eux l'art de s'associer se développe et se perfectionne dans le même rapport que l'égalité des conditions s'accroît. » (p. 258)

Jugeant que la capacité des Américains à s'organiser en associations pour régler les problèmes de la vie publique avait tendance à s'affaiblir, Putnam¹⁴ en avait déduit que la démocratie pourrait être menacée par l'affaiblissement de la tendance à créer des associations. D'autres études ont cependant montré que le bilan empirique n'était pas aussi négatif que le pensait Putnam, que ce soit aux États-Unis ou en Europe (Forsé, 1998)¹⁵.

Les enquêtes sur les valeurs qui sont réalisées dans nos sociétés (Bréchon, Tchernia, 2009)¹⁶, (Galland, Lemel, 2007)¹⁷ sont aussi un bon outil. Il existe de nombreuses manières de mesurer les représentations de certaines normes sociales et leur évolution dans la population, mais il faut reconnaître que peu d'enquêtes sont menées à grande échelle sur ce thème. Il serait intéressant par exemple de disposer d'indicateurs sur les préférences pour les liens personnels

14. Putnam R. D., 1995, Bowling alone : America's Declining Social Capital, *Journal of Democracy*, 6 :1, 65-78.

15. Forsé M., 1998, "French trends in social and educational opportunities, 1982-1997", *The Tocqueville Review*, Vol. 19, n° 1, p. 173-186.

16. Bréchon P., Tchernia J.-F., 2009, (dir.), *La France à travers ses valeurs*, Paris, Armand Colin.

17. Galland O., Lemel Y., 2007, *Valeurs et cultures en Europe*, Paris, La Découverte.

ou collectifs pour construire un bien collectif. Les individus préfèrent-ils être des free riders ou privilégient-ils le bien collectif? Est-ce que les gens se sentent responsables de rappeler les autres à la règle ou préfèrent-ils que cela soit délégué à une autorité? On peut sur toutes ces questions penser à des enquêtes sous forme de dilemmes. (Hampden-Turner and Trompenaars, 1993)¹⁸

Les débats récurrents et peu convainquants sur la dilution du lien social, en France, n'apportent aucune clarification sur ce sujet.

Le capital social au niveau micro : une ressource individualisée et une conception utilitariste En adoptant un point de vue micro, on constate que le capital social est conçu comme un ensemble de ressources très individualisées et rattachées aux relations concrètes d'une personne ou d'un ensemble de personnes.

Ceux qui utilisent le terme de capital social se réfèrent souvent à Bourdieu à travers son très court texte de 1980¹⁹, dont nous extrayons cette définition :

« Le capital social est l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'inter-connaissance et d'inter-reconnaissance ; ou, en d'autres termes, à l'appartenance à un groupe, comme ensemble d'agents qui ne sont pas seulement dotés de propriétés communes (susceptibles d'être perçues par l'observateur par les autres ou par eux-mêmes) mais sont aussi unis par des relations permanentes et utiles. »

L'accent est mis ici sur les relations personnelles, celles qui vous reconnaissent et peuvent vous aider (même si elles passent par l'appartenance à un groupe) et c'est ce point de vue qui est en général retenu par les sociologues analystes des réseaux sociaux et qui inspire un grand nombre de travaux sur les relations sociales. On le retrouve dans la définition adoptée par Snijders (1999)²⁰

18. Hampden-Turner C., Trompenaars F., 1993, *The Seven Cultures of Capitalism*, London : Piatkus.

19. Bourdieu P., 1980, « Le capital social », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 31, 2-3

20. Snijders T.A.B., 1999, Prologue to the Measurement of Social Capital, *La Revue*

« La valeur du capital social d'un individu est la valeur totale espérée des bénéfices que cet individu peut obtenir de ses liens avec d'autres individus. »

Avec cet auteur, on franchit un pas en direction de l'utilitarisme. Il va s'agir de mesurer la valeur du capital social d'un individu. De ce point de vue, il faut prendre en compte l'existence de la relation, les ressources dont dispose la personne avec laquelle on a des liens et le degré auquel elle serait prête à mettre ses ressources à votre disposition. Sandefur et Lauman (1998)²¹ définissent eux aussi le capital social à travers le bénéfice que l'individu peut en retirer (en termes d'information, d'influence et de contrôle des interactions, de solidarité sociale) et concluent que sa mesure dépend étroitement de la nature de ce bénéfice et donc du contexte de la mobilisation du capital social. Contrairement à d'autres auteurs que nous citons plus loin, ils n'envisagent donc pas de le mesurer a priori, indépendamment de sa réalisation. En France, une étude (Forsé, 1997)²² a permis de montrer que le capital social est une ressource importante pour trouver un emploi et a un effet net des autres composantes (standards) du statut sur le niveau de cet emploi.

Le capital social comme position dans la structure sociale D'autres auteurs ont bien conservé le point de vue micro et la perspective utilitariste mais en mettant l'accent sur la structure, sur son importance du point de vue de la ressource que constitue le réseau personnel (Granovetter, 1973, Forsé, 1997).²³ Burt (1992, 1995)²⁴ considère que, dans un contexte fortement compétitif, un individu à intérêt à gérer ses relations de manière à ce que les personnes avec lesquelles il est en contact ne soient pas liées entre elles. Cet auteur s'est demandé quelle stratégie pouvait être optimale pour tirer de son

Tocqueville, 20-1, 27-44.

21. Sandefur R. L., Laumann E. O., 1998, A paradigm for social Capital, *Rationality and Society*, 10, 85-105

22. Forsé M., 1997, Capital social et emploi, *L'Année Sociologique*, 47-1, 143-181.

23. Granovetter M. S., 1973, The Strength of Weak Ties, *American Journal of Sociology*, 78, 1360-1380.

24. Burt R.S., 1995, Capital social et trous structuraux, *Revue Française de Sociologie*, XXXVI-4, 599-628 ; Burt R.S., 1992, *Structural Holes, The social structure of competition*, Cambridge, Cambridge University Press.

réseau de relations le maximum d'avantages. Toute relation étant coûteuse à établir et à entretenir, il faut privilégier les relations utiles, c'est-à-dire celles qui peuvent conduire à de l'information ou à des ressources nouvelles. Burt s'intéresse à la structure du réseau. Lorsqu'un réseau est dense, cela veut dire que tout le monde se connaît, parle à tout le monde. Dans un réseau dense tout le monde dispose plus ou moins des mêmes informations et tout le monde aura accès aux mêmes ressources, un tel réseau est donc redondant : il n'est pas intéressant d'entretenir des liens avec chacune des personnes qui le composent, il suffit de pouvoir en contacter une et de réserver ses efforts pour entretenir des relations avec des personnes appartenant à d'autres milieux qui sont faiblement en relation avec celui-ci. De ce point de vue, ce ne sont donc pas les liens qui sont caractéristiques d'un réseau efficace mais au contraire les trous, (absence de liens, "structural holes") car ils signifient que l'on a accès à des milieux différents et donc à des ressources différentes.

Lin retient pour définir le capital social le statut des personnes connues. Plus l'ensemble de ceux qui constituent le réseau d'une personne recouvre une large plage de la stratification sociale et de la diversité des professions, plus riche est le capital social de cette personne. Il propose ainsi un modèle de questionnaire fondé sur ce principe.²⁵

Le capital social au niveau méso : un opérateur de la régulation collective Coleman (1990)²⁶ associe, lui, le capital social à un groupe et à la structure des relations des individus dans le groupe. Voici résumées, quelques-unes de ses thèses qui sont fortement inspirées par son travail sur l'émergence des normes :

- Le capital social est constitué par les aspects de la structure sociale que des acteurs peuvent utiliser pour leur propre intérêt.
- Il y a création de capital social lorsque les relations entre les personnes changent dans un sens qui facilite l'action.

25. Lin N., 2001, *Social Capital - A theory of social structure and action*, Cambridge, Cambridge University Press.

26. Coleman J., 1988, Social capital in the creation of human capital, *The American Journal of Sociology*, vol. 94, supplément : 95- 120. Coleman J., 1990, *Foundations of Social Theory*, Cambridge : the Belknap Press of Harvard University Press,

- La clôture d'un système de relations facilite l'émergence de normes.
- Une forme importante de capital social est le potentiel d'information qui est contenu dans les relations sociales.
- Quand une norme existe, elle constitue une forme effective bien que fragile de capital social.
- Une organisation mise en place pour un objectif peut être utilisée pour un autre ; ainsi toute forme d'organisation constitue du capital social.
- Une norme qui prévoit que l'on doit placer l'intérêt collectif au dessus de ses intérêts particuliers constitue une forme importante de capital social.
- Si un acteur transfère ses droits de contrôle sur certaines actions à un autre acteur, ce droit constitue pour ce dernier un capital social.

Le capital social est donc incorporé dans la forme des relations entre les personnes, il découle de leur mémoire collective, que celle-ci soit incorporée dans une organisation ou qu'elle n'existe que parce qu'il s'agit de ces personnes là, précisément qui partagent une histoire commune. On peut ici invoquer les connaissances partagées et l'on voit bien que l'auteur considère la formation du capital social comme une sorte de pont entre le niveau des relations individuelles et celui des normes. On y retrouve le rôle des groupes cohésifs et celui de la délégation productrice de dépendances corrélatives.

Je ne suis pas entièrement satisfait par ces définitions et par ces conceptions du capital social. Je suis particulièrement gêné par l'hypothèse sous-jacente que tout lien peut être considéré comme faisant partie du capital social. Je pense qu'il faut distinguer au moins deux types de liens. Il y a ceux qui sont le résultat d'une longue histoire commune, et qui n'ont pas été choisis. Ce sont principalement les liens de famille, les parents proches. Ils peuvent être sollicités pour des soutiens variés. Mais pour les autres liens, il me semble que la logique s'inverse, c'est-à-dire que ce sont les échanges et en particulier les échanges de service ou le soutien dans diverses circonstances qui créent les liens. Lorsque Granovetter étudie le recours aux relations pour trouver du travail, il part du soutien apporté pour trouver un emploi. Ce n'est qu'ensuite qu'il formule sa théorie des liens faibles. Nous avons d'ailleurs nous-mêmes remarqué que lorsque le niveau de chômage est élevé et qu'il est difficile de trouver un emploi, ce sont plutôt les liens forts qui se

montrent efficaces, même s'ils ne permettent pas de trouver un emploi jugé satisfaisant.²⁷

4.5 Donner ou garder

Il est une catégorie de rituels auxquels la sociologie a toujours donné une importance particulière, ce sont les rituels d'échange ostentatoire tels que le potlatch. Je pense pour ma part qu'ils ne peuvent pas être considérés comme une forme anti-utilitaire d'échange, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas nous aider à construire une société qui donnerait moins de place à l'utilitarisme. En d'autres termes, Mauss ne pose pas les bases d'une sociologie anti-utilitariste, mais il apporte beaucoup à la compréhension des rituels identitaires qui permettent de souder les groupes, en les opposant aux autres dans un combat statutaire fondé sur la dette.²⁸

« Dans les économies et dans les droits qui ont précédé les nôtres, on ne constate pour ainsi dire jamais de simples échanges de biens, de richesses et de produits au cours d'un marché passé entre les individus. D'abord, ce ne sont pas des individus, ce sont des collectivités qui s'obligent mutuellement, échangent et contractent. Les personnes présentes au contrat sont des personnes morales clans, tribus, familles, qui s'affrontent et s'opposent soit en groupes se faisant face sur le terrain même, soit par l'intermédiaire de leurs chefs, soit de ces deux façons à la fois. De plus, ce qu'ils échangent, ce n'est pas exclusivement des biens et des richesses, des meubles et des immeubles, des choses utiles économiquement. Ce sont avant tout des politesses, des festins, des rites, des services militaires, des femmes, des enfants, des danses, des fêtes, des foires dont le marché n'est qu'un des moments et où la circulation des richesses n'est qu'un des termes d'un contrat

27. Degenne A., Fournier I., Marry C., Mounier L., 1991, " Les relations sociales au coeur du marché du travail ", *Sociétés Contemporaines*, 5, 75-98.

28. Mauss M., 1925, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, *L'Année Sociologique*, Nouvelle série, 1. Texte repris dans Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950.

beaucoup plus général et beaucoup plus permanent. Enfin, ces prestations et contre-prestations s'engagent sous une forme plutôt volontaire, par des présents, des cadeaux, bien qu'elles soient au fond rigoureusement obligatoires, à peine de guerre privée ou publique. Nous avons proposé d'appeler tout ceci le système des prestations totales. Mais ce qui est remarquable dans ces tribus, c'est le principe de la rivalité et de l'antagonisme qui domine toutes ces pratiques. On y va jusqu'à la bataille, jusqu'à la mise à mort des chefs et nobles qui s'affrontent ainsi. On y va d'autre part jusqu'à la destruction purement somptuaire des richesses accumulées pour éclipser le chef rival en même temps qu'associé (d'ordinaire grand-père, beau-père ou gendre). Il y a prestation totale en ce sens que c'est bien tout le clan qui contracte pour tous, pour tout ce qu'il possède et pour tout ce qu'il fait, par l'intermédiaire de son chef. Mais cette prestation revêt de la part du chef une allure agonistique très marquée. Elle est essentiellement usuraire et somptuaire et l'on assiste avant tout à une lutte des nobles pour assurer entre eux une hiérarchie dont ultérieurement profite leur clan. »

Ces échanges sont en fait des luttes, mais même ces luttes laissent des traces et contribuent à renforcer une dépendance mutuelle. Maurice Godelier souligne ce point :²⁹

« Mais Mauss soulignait aussi, ce que l'on oublie trop souvent, qu'il existe en fait deux types de prestations totales, les unes qu'il appelle « non agonistiques » et les autres « agonistiques » (du grec *αγων*, le combat). Ces deux types de prestations ont chacune leur logique propre. Mais Mauss ne nous a presque rien dit sur la logique des prestations non agonistiques et a privilégié dans son livre l'analyse des dons agonistiques qu'il a nommés *potlatch*, empruntant le mot à la langue Chinook. » (p. 74)

Mauss, passant en revue les pratiques de différentes sociétés met en évidence

29. Godelier M., 2007, *Au fondement des sociétés humaines*, Paris, Albin Michel, p.74.

les principes qui les régissent : obligation de donner, obligation d'accepter, obligation de rendre. Godelier transcrit ce type de réflexion dans la façon dont sont traités les objets. Les objets nous entourent, nous en consommons, nous en échangeons. Certains sont tellement personnels qu'ils semblent faire partie de nous. D'autres sont les symboles de certains groupes. Que faisons nous de ces objets ?

Pour Godelier, il y a trois formes d'échange :

« Il me semble que, pour produire une société, il faut combiner trois bases et trois principes. Il faut donner certaines choses, il faut en vendre et en troquer d'autres et il faut toujours en garder certaines. Dans nos sociétés, vendre et acheter sont devenus l'activité dominante. Vendre c'est séparer complètement les choses des personnes. Donner, c'est toujours maintenir quelque chose de la personne qui donne dans la chose donnée. Garder c'est ne pas séparer les choses des personnes parce que dans cette union s'affirme une identité historique qu'il faut transmettre du moins jusqu'à ce qu'on ne puisse plus la reproduire. C'est parce que ces trois opérations, vendre, donner et conserver pour transmettre, ne sont pas les mêmes que les objets se présentent selon ces trois contextes soit comme des choses aliénables et aliénées (des marchandises), soit comme des choses inaliénables mais aliénées (les objets de don), soit comme des choses inaliénables et inaliénées (par exemple les objets sacrés, les textes de loi.) » (p. 87)

Je pense qu'il faut traiter de façon très différente ces sortes de dons ritualisés dont la fonction est d'affirmer un lien ou l'unité d'un groupe, même lorsqu'ils existent dans nos sociétés, qu'ils soient ostentatoires ou non et tout ce qui concerne l'échange a priori « non agonistique » qui est au fondement de la coopération. J'ai dit a priori car il est souvent bien difficile de faire le partage entre l'échange qui est d'abord un élément du lien social et bien peu un instrument de pouvoir et le don ou la prestation qui vise à prendre l'avantage sur celui qui reçoit. Il n'y a plus de potlatch dans nos sociétés mais Mauss rappelait malgré tout la persistance des obligations de donner,

de recevoir et de rendre :

« Dans cette vie à part qu'est notre vie sociale, nous-mêmes, nous ne pouvons rester en reste , comme on dit encore chez nous. Il faut rendre plus qu'on a reçu. La tournée est toujours plus chère et plus grande. Ainsi telle famille villageoise de notre enfance, en Lorraine, qui se restreignait à la vie la plus modeste en temps courant, se ruinait pour ses hôtes, à l'occasion de fêtes patronales, de mariage, de communion ou d'enterrement. Il faut être grand seigneur dans ces occasions. On peut même dire qu'une partie de notre peuple se conduit ainsi constamment et dépense sans compter quand il s'agit de ses hôtes, de ses fêtes, de ses étrennes.

L'invitation doit être faite et elle doit être acceptée. Nous avons encore cet usage, même dans nos corporations libérales. Il y a cinquante ans à peine, peut-être encore récemment, dans certaines parties d'Allemagne et de France, tout le village prenait part au festin du mariage ; l'abstention de quelqu'un était bien mauvais signe, présage et preuve d'envie, de sort. En France, dans de nombreux endroits, tout le monde prend part encore à la cérémonie. En Provence, lors de la naissance d'un enfant, chacun apporte encore son oeuf et d'autres cadeaux symboliques. »

4.6 L'entrecroisement des cercles sociaux

J'ai évoqué au chapitre 2-3 la manière dont Bouglé définit les personnes ; elles sont caractérisées par leurs appartenances multiples à des cercles. De la même manière, White définit les identités à travers leurs passages dans de multiples netdoms et les personnes sont des identités particulières qui se confondent avec une personne physique. C'est un peu la ligne qu'avait suivie Simmel :³⁰

« Les groupes dont l'individu fait partie constituent en quelque sorte un système de coordonnées tel que chaque coordonnée nou-

30. Simmel G., 1999 [1908], *Sociologie, étude sur les formes de la socialisation*, Paris PUF, p. 416.

velle qui vient s'y ajouter le détermine de façon plus exacte et plus nette. L'appartenance d'un individu à une multiplicité de cercles dans lesquels la proportion de concurrence et d'alliance est très variée, lui ouvre une possibilité infinie de combinaisons individualisantes. »

La multiplication des cercles auxquels chacun appartient n'aboutit pas à l'enfermer dans une multitude d'obligations ou dans une identité infiniment précise ; au contraire elle le libère car elle fait de lui un arbitre, un stratège qui peut jouer sa propre partition.³¹

Blau et Schwartz (1984),³² prennent les choses d'un point de vue plus général encore. Ils constatent les différences de rôle qui créent une distinction entre les individus mais qui en même temps les mettent en relation puisqu'ils sont complémentaires. Entre les individus équivalents, qu'ils aient des rôles semblables ou le même type d'identité, nous avons vu que la compétition est un ressort puissant de recherche de distinction et de statut. Ces différences de statut ne facilitent pas les interactions, elles les inhibent au contraire ; la distinction fait même partie des buts recherchés. Mais la multiplicité des affiliations ne fait pas que multiplier les frontières, elle peut aussi les faire s'entrecroiser. Plus les affiliations sont hétérogènes et plus les frontières s'entrecroisent. Ce phénomène pousse au contraire aux échanges entre les individus parce qu'ils se retrouvent sur des terrains différents.

« Les relations entre des positions sociales et les affiliations individuelles variées constituent le sujet prototypique de l'analyse sociologique. Le brassage des différences sociales qui résultent de relations superficielles entre des personnes qui se distribuent dans des milieux divers rendent les frontières des groupes plus perméables ; les frontières de statut, de distinctions sont plus facilement franchies et les relations intergroupes sont plus fréquentes. Des différences et des positions sociales consolidées figent les liens

31. Degenne A., 1986, Un langage pour l'étude des réseaux sociaux, in OCS, *l'Esprit des lieux*, Paris, Editions du CNRS, p. 291-312

32. Blau P.E., Schwartz J. E., *Crosscutting Social Circles : Testing a Macrostructural Theory of Intergroup Relations*, 1984, Academic Press

au sein des groupes et renforcent la pression des groupes. L'entrecroisement des différences sociales place les individus au croisement d'un réseau d'affiliations qui exercent sur lui des pressions diverses et contradictoires, affaiblissant l'emprise que chacun de ces groupes exerce sur ses membres, élargissant les options pour chacun et accroissant sa liberté. »

Mais Blau et Schwartz s'intéressent moins aux conséquences de l'entrecroisement sur les individus qu'à celles qui affectent la structure sociale dans son ensemble. Ces entrecroisements favorisent la mobilité et favorisent ainsi des rencontres entre des personnes de statuts différents. Pour qu'elles jouent en sens inverse des processus inégalitaires, il faut que les affiliations soient aussi hétérogènes que possible. Si nous observons une société dans laquelle les affiliations sont multiples mais recouvrent les mêmes personnes et contribuent à renforcer les frontières, on ne peut pas parler d'entrecroisement des cercles sociaux ; il s'agit plutôt de recouvrement. Mais si les appartenances sont hétérogènes alors on peut en attendre un effet d'atténuation des inégalités.

« Un paradoxe fondamental est que la différenciation sociale exerce une influence sur les relations sociales et ceci en direction opposée des différences individuelles. Alors que les différences individuelles à l'intérieur des affiliations sociales inhibent les relations sociales, les différenciations structurelles favorisent les relations entre personnes d'affiliations différentes. » (Blau et Schwartz, 1984)

Des développements plus complets de ces aspects figurent in Degenne, Forsé (2004, p. 213-241). On constate ainsi que les appartenances multiples représentent une manière essentielle de réduire les inégalités et d'affaiblir les frontières. Certes si les individus s'enferment dans un monde et ne participent qu'à des groupements qui se recouvrent largement, les frontières vont se renforcer. On est dans le communautarisme. Mais si la mobilité s'accroît, que les expériences partagées le sont avec des individus rencontrés au hasard, alors des chances existent pour favoriser les échanges et pour que les frontières des différents groupements puissent être contournées.

Les urbanistes du début du vingtième siècle, ceux qui ont conçu des villes nouvelles ont souvent raisonné de manière fonctionnaliste, en attribuant des espaces aux différentes fonctions d'une ville, en séparant celles-ci et en les reliant par des voies de communication ; Cela crée de la ségrégation et encourage le communautarisme. L'urbaniste Christopher Alexander a, dans un article célèbre³³ remis en question cette conception classificatoire de la cité qu'il associe à un schéma analytique qui se représente par un graphe en forme d'arbre. Il défend une logique fondée sur les recouvrements.

« Pour l'esprit humain, l'arbre est le véhicule le plus facile pour les pensées complexes. Mais la ville n'est pas, ne peut et ne doit pas être un arbre. La ville est un réceptacle pour la vie. Si le réceptacle sépare le chevauchement des éléments de la vie qui le composent, ce sera comme un bol rempli de lames de rasoir, prêt à couper tout ce qui lui est confié. Dans un tel récipient, la vie sera réduite en morceaux. Si nous faisons des villes qui sont des arbres, elles vont couper notre vie en morceaux. »

Il s'agit bien là de la même logique, qui vise à diminuer les ségrégations, à multiplier les entrecroisements. Si l'on considère que des frontières représentent une contrainte, il y a donc deux manières de tenter de remédier à cette situation : les attaquer de front, pour les faire disparaître ou les multiplier pour affaiblir leurs effets en rendant leur franchissement banal et nécessaire. Harrison White associe la production des identités avec la multiplicité et la variété des passages des personnes dans différentes scènes sociales qu'il appelle des *netdoms*. Ce mouvement n'a pas seulement un effet sur les individus mais aussi sur la cohésion sociale dans son ensemble. Plus les personnes sont autonomes et ne s'identifient pas à un groupe particulier et plus faible est le risque de voir émerger des factions ou une polarisation qui ne peut qu'ali-

33. For the human mind, the tree is the easiest vehicle for complex thoughts. But the city is not, cannot and must not be a tree. The city is a receptacle for life. If the receptacle severs the overlap of the strands of life within it, because it is a tree, it will be like a bowl full of razor blades on edge, ready to cut up whatever is entrusted to it. In such a receptacle life will be cut to pieces. If we make cities which are trees, they will cut our life within to pieces. *Architectural Forum*, Vol 122, No 1, April 1965, pp 58-62 (Part I), Vol 122, No 2, May 1965, pp 58-62 (Part II)

menter des conflits. On trouve ici le fondement du principe de la laïcité et du refus des communautarismes. L'entrecroisement des cercles sociaux à l'intérieur d'un collectif large, comme une nation est donc un facteur de stabilité et de maintien du lien social.

Deuxième partie

Héritages

Chapitre 5

Ex-cursus sur l'évolution

Quand il a une idée sur la théorie de l'évolution, le public considère souvent que tout notre héritage est contenu dans des gènes de nature biologique ou biochimique. C'est une vision archaïque de l'évolution. Grossetti écrit ainsi¹ :

Les théories actuelles de l'évolution sont extrêmement diverses et très loin de se réduire à la notion caricaturale de sélection des *mieux adaptés*. La plupart font une large place à des événements contingents modifiant les rapports entre l'environnement et les formes vivantes.

Éva Jablonka et Marion J. Lamb² mettent également en question cette représentation archaïque et proposent une vision beaucoup plus riche et plus complexe des héritages par évolution, largement fondée sur l'effet Baldwin.

Le sous titre du livre contient d'emblée l'évocation des différents mécanismes évolutifs que ces auteurs développent : « Genetic, Epigenetic, Behavioral and Symbolic Variation in the History of Life ».

La biologie moléculaire a montré que beaucoup des anciennes hypothèses concernant le système génétique qui constitue la base

1. Grossetti M., Sociologie de l'imprévisible, Paris, PUF, 2004.

2. Jablonka Éva et Lamb Marion J., 2006, *Evolution in four dimensions. Genetic, Epigenetic, Behavioral and Symbolic Variation in the History of Life*, Cambridge, MIT Press.

de l'actuelle théorie néo-Darwinienne sont incorrectes. Elle a aussi montré que les cellules peuvent transmettre de l'information à leurs cellules filles par des mécanismes d'héritage non-ADN (épigénétique). Ceci signifie que tous les organismes ont au moins deux systèmes d'hérédité. De plus, de nombreux animaux transmettent de l'information aux autres par des moyens comportementaux, ce qui leur donne un troisième système héréditaire. Et nous, les humains en avons un quatrième parce que l'héritage fondé sur les symboles, en particulier le langage, joue un rôle essentiel dans notre évolution. (p1).

5.1 La « synthèse évolutionnaire étendue » (extended evolutionary synthesis)

La synthèse évolutionnaire étendue est une des formes que prend aujourd'hui la réflexion sur les mécanismes de l'évolution. C'est un courant qui cherche à unifier des théories concomitantes, toujours en débat.³ Elle ne se contente plus de modifications aléatoires du code génétique associées à un processus de sélection qui ne conserverait que les formes viables, elle introduit un ensemble de processus beaucoup plus complexes, centrés sur l'idée de niche et incluant l'émergence autopoïétique des mutations.

La niche est un concept holiste qui combine tous les aspects de l'existence d'un organisme vivant. Prenons par exemple la définition d'Augustin Fuentes :

Dans la théorie écologique contemporaine, une niche est le contexte structurel, temporel et social dans lequel une espèce existe. Cela inclut l'espace, la structure, le climat, les nutriments ainsi que les autres facteurs physiques et sociaux, tels qu'ils sont vécus et restructurés par les organismes et à travers la présence

3. Pour une revue de ce courant de recherche : Laland KN, Uller T., Feldman M.W., Sterelny K., Müller G.B., Moczek A., Jablonka E., Odling-Smee J., 2015, *The extended evolutionary synthesis : its structure, assumptions and predictions*. *Oroc. R. Soc. B* 282 : 20151019. <http://dx.doi.org/10.1098/rspb.2015.1019>

5.1. LA « SYNTHÈSE ÉVOLUTIONNAIRE ÉTENDUE » (EXTENDED EVOLUTIONARY SYNTHESIS) 1

de compétiteurs, de collaborateurs et des autres agents présents dans l'environnement partagé. La niche humaine est ainsi la sphère spatiale et sociale qui inclut les écologies structurelles (y compris les autres espèces), les partenaires sociaux et plus largement les groupes ou populations. [...] La niche humaine est donc le contexte des expériences vécues des humains et de leurs communautés, dans lequel ils partagent la parenté et les histoires sociales et écologiques, et où ils créent et échangent des connaissances, une sécurité structurelle et sociale, ainsi que les développements tout au long de leur vie, et donc la niche humaine est le contexte dans lequel se déroule le processus évolutif.⁴

La dynamique de l'innovation est inscrite dans ces niches :

Dans cette perspective, la niche n'est pas quelque chose qui existe dans la nature, attendant d'être découvert ou rempli par un organisme. En outre, les niches construites persistent souvent plus longtemps que chacun de leurs habitants, ce qui leur permet de stocker des informations héréditaires et réglementaires importantes. La théorie de la construction de niche inclut donc la notion de systèmes d'héritage étendus et multiples (du génomique à l'écologique, social et culturel). Ce dernier aspect a rendu le concept de construction de niche particulièrement attrayant pour les théories de l'évolution culturelle, car il facilite une notion plus complexe de l'héritage et un lien plus étroit entre la dynamique d'évolution et l'apprentissage. [...] Dans notre concep-

4. In contemporary ecological theory a niche is the structural, temporal and social context in which a species exists. It includes space, structure, climate, nutrients and other physical and social factors as they are experienced, and restructured by organisms and via the presence of competitors, collaborators and other agents in a shared environment. The human niche is then the spatial and social sphere that includes the structural ecologies (including other species), social partners and the larger local groups/population. [...] The human niche, then is the context for the lived experience of humans and their communities, where they share kinship and social and ecological histories, and where they create and participate in shared knowledge, social and structural security, and development across the life span, and thus the human niche is the context in which evolutionary processes act. (Fuentes A., 2017, Human niche, human behaviour, human nature. *Interface Focus* 7 :20160136. <http://dx.doi.org/10.1098/rsfs.2016.0136>. p.304.)

tion, les éléments de réglementation et de niche font partie d'un réseau étendu d'interactions causales. [...] L'architecture interdépendante des réseaux de régulation ainsi que l'accumulation historique de petites modifications (adaptations) qui dépendent toutes d'éléments centraux spécifiques des réseaux tiennent donc compte des modèles de stabilité, de dépendance du trajet et de canalisation observés caractéristiques de tous les systèmes biologiques complexes, systèmes sociaux, culturels et technologiques.⁵

Jablonka et Lamb considèrent alors qu'il faut accepter l'existence de voies distinctes pour l'incorporation de mutations et les modalités des héritages.

5.2 Quatre formes d'héritage :

L'héritage génétique

L'exposé concernant les formes de la réplication des gènes et des variations qui peuvent s'y introduire est fort complexe mais on peut considérer que les quatre propositions suivantes en constituent un résumé :

- 1- Les gènes, l'unité d'hérédité dans la Synthèse Moderne, est devenu une séquence d'ADN qui code la production d'une protéine ou d'une molécule d'ARN.

5. In this view, the niche is not something that exists out there in nature, waiting to be discovered or filled by an organism. Furthermore, constructed niches often persist longer than any of their individual inhabitants, which allow these niches to store important hereditary and regulatory information. Niche construction theory thus includes the notion of expanded and multiple inheritance systems (from genomic to ecological, social and cultural). This latter aspect has made the concept of niche construction especially attractive for theories of cultural evolution as it facilitates a more complex notion of inheritance and a closer link between evolutionary dynamics and learning. [...] In our conception, regulatory and niches elements are parts of an extended network of causal interactions. [...] The interdependent regulatory network architecture together with the historical accumulation of small changes (adaptations) that all depend on specific core elements of the networks thus account for the observed patterns of stability, path-dependency and canalization characteristic of all complex biological, social, cultural and technological systems. (Laubichler M.D., Renn J., Extended evolution : A conceptual framework for integrating Regulatory Networks and niche construction. *Journal of experimental zoology*, (Mol. Dev. Evol.) 324B :565-577, p566-67.)

2- L'héritage est devenu associé à la réplication de l'ADN, un processus complexe de réplication qui duplique l'ADN des chromosomes.

3- On a constaté que, dans les organismes supérieurs, les chromosomes contenant de l'ADN sont présents dans les organelles cytoplasmiques aussi bien que dans le noyau.

4- Les mutations ont été assimilées à des changements dans la séquence d'ADN, qui se produisent à travers de rares erreurs au cours de la réplication de l'ADN, à travers des agressions chimiques et physiques de l'ADN et des réparations imprécises des dommages, et à travers les mouvements d'éléments mobiles d'un secteur de l'ADN vers un autre. Certains agents physiques et chimiques (mutagènes) augmentent le taux de mutations, mais comme elles n'accroissent pas spécifiquement les variations qui sont adaptatives, les variations qu'elles induisent, comme toutes les autres sont considérées comme étant aléatoires ou aveugles. (p33).

L'héritage épigénétique

Une cellule de foie, une cellule de rein et une cellule de peau sont très différentes, et pourtant elles ont la même origine génétique, le même ADN. Pourtant, elles sont différenciées et se reproduisent à l'identique. Il y a donc d'autres mécanismes que la réplication de l'ADN qui interviennent dans la différenciation cellulaire et l'héritage. Sans entrer dans les détails complexes, on classe sous le vocable d'héritage épigénétique, quatre mécanismes qui font intervenir l'activation ou la désactivation de certaines parties des gènes, l'environnement de la cellule ou la modification de l'ADN par des composants chimiques du groupe méthyl. Jablonka et Lamb résument en ces termes leur exposé sur l'héritage épigénétique et mettent l'accent sur le probable caractère adaptatif des mutations épigénétiques :

Les variations épigénétiques sont engendrées à un niveau plus large que les variations génétiques, spécialement par des modifi-

cations des conditions environnementales et plusieurs variations épigénétiques peuvent se produire en même temps. En outre elles ne sont pas aveugles par rapport aux fonctions, car les changements dans les marquages épigénétiques se produisent probablement de façon préférentielle sur les gènes qui sont activés par de nouvelles conditions. Ceci ne signifie pas que tous les changements induits sont adaptatifs mais cela accroît la probabilité qu'une variation soit avantageuse. La combinaison de ces deux propriétés - un niveau élevé de génération et une bonne probabilité d'être favorable - signifie que l'adaptation par la sélection de variations épigénétiques peut être rapide par comparaison avec l'adaptation à travers des modifications génétiques. (p 144)

Les mêmes idées se retrouvent chez Jean-Pierre Changeux⁶

De mon point de vue, l'évolution par variation et sélection s'applique au développement du cerveau, mais d'une manière strictement épigénétique, sans entraîner aucune modification du génome. Cette idée, reprise et étendue par Gerald Edelman sous le nom de Darwinisme neural fait depuis l'objet d'abondantes discussions. [...] Nous pouvons désormais accéder à la mise en place de ce que j'appelle les circuits culturels du cerveau, ceux de la lecture, ceux de l'écriture mais aussi ceux des systèmes symboliques propres à chaque culture et qui contribue à ce que Pierre Bourdieu nomme l'habitus. (p. 18)

En fait, les données actuelles des neurosciences suffisent pour poser que toute représentation culturelle est initialement produite sous la forme de représentations mentales dont l'identité neurale originale est claire, en particulier lorsqu'il s'agit d'une interaction avec le monde extérieur. Dans ces conditions, le culturel sociologique fait largement partie du neurobiologique acquis. (Changeux p.40)

6. Changeux Jean-Pierre , 2008, *Du vrai, du beau, du bien. Une nouvelle approche neuronale*. Paris, Odile Jacob.

Le système d'héritage comportemental

Cette manière de transmettre de l'information peut paraître très différente de celles que l'on a évoquées avec les transmissions génétique et épigénétique. Mis à part le cas de la transmission de substances de nature à influencer le comportement, rien de physique n'est transmis. Mais de toute façon une information est transmise et c'est un choix théorique que de considérer que cela ne fait pas une différence fondamentale que cette information ait un support physique ou non, ou qu'on ignore s'il y en a un et ce qu'il est.

Il y a plusieurs types d'héritage comportemental liés à la façon dont se transmet une information. Il y a tout d'abord la transmission de substances de nature à influencer le comportement. On a pu montrer par exemple que les habitudes alimentaires de la mère pouvaient être transmises au fœtus pendant la gestation.

Une autre manière de laisser une empreinte dans l'esprit des jeunes est liée au fait qu'ils sont plongés dans un environnement où des comportements sont généralisés. Ils acquièrent ainsi une culture, c'est à dire un ensemble de manières de se comporter dans différentes circonstances.

Ce type de comportement, pour qu'il y ait transmission, doit être généralisé. Il est holistique, c'est-à-dire qu'il ne peut pas être acquis par décomposition.

Il y a enfin la transmission par imitation.

Le système d'héritage symbolique, le langage

Le langage est sans doute ce qui représente le mieux ce type d'héritage. Le langage s'apprend par une manipulation des symboles à travers une pratique. Évidemment il se transmet. Mais il n'est pas le seul. Il y a d'autres éléments dans le système symbolique hérité ; par exemple des mythes, mais aussi beaucoup d'autres faits symboliques qui entrent dans la composition de la culture, le genre par exemple. Sinha le rattache explicitement à la logique des niches :

J'ai soutenu que le langage est à la fois un artéfact / niche bioculturel et le fondement sémiotique des artéfacts cognitifs sym-

boliques. Mais ce n'est pas tout. Les cultures symboliques que les êtres humains (et seulement les êtres humains) ont développées sont rendues possibles par le partage social de l'esprit pour lequel la langue est le principal véhicule. *La langue est une institution sociale* est l'une des propositions les moins citées attribuées à Saussure. La langue a donc une double ontologie, faisant à la fois partie de l'être humain distinct et de l'institution sociale humaine fondamentale.⁷

Il est clair que nous avons une aptitude à l'acquisition du langage. Si l'on admet que l'aptitude au langage, plus développée chez l'homme que chez les grands singes par exemple, est liée à son cerveau plus développé, l'aptitude au langage peut être considérée comme une aptitude parmi d'autres dans l'intelligence générale.⁸ Le langage est dédié à communiquer des choses dans le cadre de ce qui a été expérimenté au cours de l'histoire. Dor en conclut que certaines choses peuvent être communiquées mieux que d'autres⁹.

Son architecture lui permet de bien fonctionner avec des messages qui sont enracinés dans un ensemble strict de catégories qui ont à voir avec des événements et des situations, le moment et leur place et ceux qui y participent, tous se reflétant dans la structure grammaticale. Il y a un ensemble central de catégories que l'on retrouve dans tous les langages, même si la manière dont

7. Language, I have argued, is both a biocultural artifact/niche, and the semiotic foundation of symbolic cognitive artifacts. But that is not all. The symbolic cultures that human beings (and only human beings) have evolved are made possible by the social sharing of mind for which language is the principle vehicle. « Language is a social institution » is one of the most off-cited quotations attributed to Saussure. Language therefore has a dual ontology, being both part of distinctive human species being, and the foundational human social institution. Sinha C. 2015, Language and other artifacts : socio-cultural dynamics of niche construction. *Front. Psychol.* 6 : 1601. doi : 10.3389/fpsyg.2015.01601

8. Je ne suivrai pas Sinha sur l'idée que seuls les êtres humains ont développé des cultures symboliques. Les nombreuses études sur le monde animal conduisent à démentir quotidiennement des idées reçues sur les aptitudes de certaines espèces. Je ne crois ni intéressant ni nécessaire de chercher ce qui est « le propre de l'homme ». Nous connaissons une forme de langage, il peut y en avoir d'autres.

9. Dor D. Jablonka E., 2001, How language changed the genes : toward an explicit account of the evolution of language, in : D Dor - *New essays on the origin of language*, 2001 - books.google.com

elles s'expriment grammaticalement varie de langage en langage. De plus, des langages différents distinguent structurellement des catégories qui ne sont pas distinguées dans d'autres.

Cette vision du langage tient ainsi compte à la fois de l'universalité et de la diversité qui caractérise le langage.

Comment le langage change-t-il les gènes ? Dor et Jablonka voient l'évolution du langage comme le résultat d'interactions continues entre les systèmes culturel et génétique

Remarquons que toute l'évolution du langage que nous avons décrite s'est produite à travers des changements culturels. Nous devons maintenant examiner l'impact de ces changements sur le système génétique car il est raisonnable de penser que l'aptitude à apprendre, à comprendre et à utiliser le langage est influencée par les gènes. Certains individus ont une constitution génétique qui les rend plus aptes à acquérir et à utiliser le système linguistique culturellement vaste et, à travers l'avantage, en termes de sélection que cela leur confère, la proportion de ces individus dans la population va s'accroître. Ils vont être les individus avec une meilleure intelligence, une meilleure mémoire, une meilleure aptitude à contrôler leurs verbalisations et une perception sociale plus élaborée. [...]

Ceux qui seront capables de faire ces choses bien auront un avantage dans l'apprentissage du langage et se développeront et se multiplieront à cause de cela [...] Le processus de l'évolution linguistique a été ainsi un processus interactif en spirale dans lequel l'évolution culturelle a guidé et dirigé l'évolution génétique en construisant une niche culturelle soumise à de constants changements tout en capturant certains aspects stables. Ce sont ces aspects stables qui ont été partiellement génétiquement assimilés et ont produit des langages caractérisés par un mélange d'universalité et de variabilité. (p. 308).

En résumé, sur la longue durée, l'évolution de certaines pratiques est asso-

ciée à d'autres évolutions épigénétiques et il en résulte qu'elles deviennent aussi transmissibles. C'est ce que l'on appelle l'effet Baldwin.¹⁰ C'est tout un système qui évolue et qui crée des dispositions. L'important est que les différents systèmes sont imbriqués.

J'admets donc que les groupes les plus fortement cohésifs disposent d'un avantage évolutif. C'est ce qui m'a incité à placer l'affiliation comme un présupposé fondamental car il résulte logiquement de l'histoire longue : c'est ce comportement qui a été favorisé.¹¹

Au départ, plusieurs présupposés idéologiques, qui sont monnaie courante dans les sciences de l'homme doivent être déconstruits ; première opposition réductrice, la dualité corps-esprit. Le programme de la neuroscience contemporaine est d'abolir cette distinction archaïque fondée sur une ignorance délibérée des progrès de la connaissance scientifique : il est précisément d'établir une relation de causalité réciproque entre l'organisation neurale et l'activité qui s'y développe et se manifeste par l'actualisation d'un comportement (ou d'un processus mental) défini. L'extrême complexité de l'organisation fonctionnelle de notre cerveau, jusque-là insoupçonnée, doit être prise en compte, qui inclut les multiples histoires évolutives passées et présentes, emboîtées les unes dans les autres : génétiques et épigénétiques, développementales, cognitives, mentales et socioculturelles, chacune déposant une trace matérielle singulière dans cette organisation. (p. 105)

On arrive ainsi à faire l'hypothèse d'une coévolution des comportements, des aptitudes du cerveau, de l'expression par le langage et des aptitudes hérissables, quelle que soit la forme que prend l'inscription de ces aptitudes dans le cerveau. La place et le rôle du langage dans cette évolution fait encore débat entre les spécialistes. En effet, si l'évolution biologique a laissé des traces archéologiques (ossements, outils etc.), l'évolution du langage elle, n'en a pas

10. Kull K., 2000, Organism can be proud to have been their own designers, *Cybernetics and Human Knowing*, 7-1, 45-55.

11. Changeux Jean-Pierre , 2008, *Du vrai, du beau, du bien. Une nouvelle approche neuronale*. Paris, Odile Jacob.

laissé. On est donc réduit à des hypothèses. Dans l'ouvrage qu'ils consacrent à cette évolution,¹² Jean Marie Hombert et Gérard Lenclud retracent l'histoire de ces recherches :

« Ainsi, une fois admis que la faculté de langage est un caractère biologique soumis dans ses expressions initiales à la sélection naturelle, on peut raisonnablement poser que le langage a évolué à partir d'un système de communication animal, aux prix d'un certain nombre d'adaptations neurologiques, physiologiques et cognitives ; que cette évolution inscrite dans la très longue durée, a été marquée par un épisode ayant eu pour conséquence de déclencher assez précocement, un processus de changement irréversible transformant ce système de communication en ancêtre lointain du langage humain. » (p. 399).

Terrence Deacon aboutit à la même conclusion¹³ :

« Bien qu'on ne puisse trouver une réponse au problème des origines du langage en termes de transition du simple au complexe ou du passage d'une intelligence faible à une plus forte, il est clair que ce qui en est résulté est un incroyable développement des activités intellectuelles et une aptitude à utiliser des modes de communication très complexes. [...] La clé de cette question est la perspective co-évolutionniste qui reconnaît que l'évolution du langage n'a pris place ni dans, ni à l'extérieur du cerveau mais à l'interface, là où le processus d'évolution culturelle influence le processus d'évolution biologique. »

Pour Wittgenstein, « les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde »¹⁴ . De son point de vue, le langage tel qu'il est maîtrisé par

12. Hombert J.-M., Lenclud G., 2014, *Comment le langage est venu à l'homme*, Paris, Fayard.

13. Although the problem of language origins cannot be answered in terms of a transition from simple to complex or from unintelligent to more, it is clear that what has resulted is both an incredible enhancement of intellectual activities and a competence to use very complex mode of communication. Terrence Deacon, *The symbolic species, the coevolution of language and the brain*, New York, W.W. Norton & Company, 1997, p. 409

14. Wittgenstein L., 1993 [1922], *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard.

une personne constitue donc le cadre de ce que cette personne peut penser. Il délimite ce que cette personne peut se représenter et donc contraint et oriente ses actions. Steven Pinker critique cette position, car il considère que tout ce qui est perçu n'est pas nécessairement verbalisé ; cette critique rejoint le débat entre deux conceptions du langage : sert-il principalement à communiquer ou principalement à penser.

Steven Pinker¹⁵ parle d'instinct du langage, parce que l'aptitude à l'apprentissage du langage résulte de l'évolution. Il est le résultat d'un apprentissage qui consiste à séparer parmi tous les bruits que nous entendons, ceux que notre cerveau est capable d'interpréter et c'est par une co-évolution avec son environnement que notre cerveau s'est structuré et est devenu capable de manipuler ce langage. On peut donc penser qu'au cours de l'histoire, certains bruits furent d'abord interprétables comme par exemple ceux qui préviennent d'un danger. On sait que de nombreux animaux ont ainsi des signaux qui leur permettent de prévenir leurs congénères de l'apparition d'un danger. Petit à petit, la co-évolution du cerveau, des facultés d'énonciation et du système symbolique a permis d'avoir un langage plus évolué. Toute énonciation d'un message conduit dans le cerveau du récepteur à une simulation à partir de ses propres schémas, qui lui permet de donner un sens à ce message. Si le message ne peut pas conduire à cette reconstruction, il n'est pas interprétable. C'est ce qui se passe lorsque le locuteur emploie une langue que le destinataire ne connaît pas. Il se peut aussi bien sûr que la simulation engendrée par le message dans l'esprit du destinataire soit éloignée de ce que le locuteur a voulu dire, d'où, là encore une incompréhension. Toutes ces choses nous sont familières.

La vision de Noam Chomsky est différente. Noam Chomsky a développé sa théorie de la grammaire transformationnelle dans les années 50. Son approche nous interpelle parce qu'il conçoit la langue comme une compétence universelle et statique. Il pose l'existence d'une grammaire universelle et immuable. Cette grammaire serait un héritage génétique qui nous permet d'apprendre toutes la langues. Dans l'esprit de cet auteur, le langage n'est pas vu prioritairement comme un outil de communication, il sert fondamentalement

15. Pinker S., 1999 [1994], *L'instinct du langage*, Paris, Odile Jacob.

à penser. Il n'est donc pas susceptible d'être affecté par les conditions des échanges. Dans une interview au journal *la Recherche* en juin 2010, Chomsky déclarait :

« Sans entrer dans les détails, je pense qu'il y a des arguments sérieux pour soutenir que le langage est conçu pour penser et que la possibilité d'externaliser cette pensée n'est que secondaire. »

et, plus récemment ¹⁶

« Ainsi au lieu d'être « son doué de sens », le langage serait « sens doué de sons », ou plutôt « doué d'un mode d'expression généralement sonore, mais pouvant prendre d'autres formes ». [...] Le langage est certes parfois employé pour la communication, tout comme le sont les styles de vêtements, l'expression du visage, la posture et bien d'autres choses. Cependant les propriétés fondamentales de l'architecture linguistique confirment les enseignements d'une riche tradition philosophique pour laquelle le langage est essentiellement un instrument de la pensée. »

Wittgenstein dit dans le *Tractatus* :

« La pensée est la proposition pourvue de sens (4, p.50). La totalité des propositions est la langue (4.001, p.50). »

Mon objectif ici n'est pas de trancher le débat, toujours actuel, entre la vision dite cognitive, celle de Chomsky, et la vision constructiviste, celle de Victorri, évoquée au premier chapitre. Mais cette dernière s'articule beaucoup mieux avec mes intuitions et me permettra d'envisager une analyse sociologique centrée sur les récits, de façon cohérente. Il est bien possible d'ailleurs que ce débat soit sans objet et que le langage soit le produit d'une co-évolution entre communication et pensée et que l'un n'aille pas sans l'autre.

L'hypothèse que je développe ici est que notre cerveau s'est transformé en co-évolution avec les environnements physiques et sociaux que nos ancêtres ont traversés ; le langage fait partie de cette co-évolution et les niches que nous constituons aujourd'hui sont des héritières de celles que nos lointains

16. Chomsky N., *Quelle sorte de créature sommes nous?* Lux éditeur, 2016 ; édition Kindle, emplacement 222.

ancêtres ont construites. Dès lors il me semble naturel d'en déduire que les opérateurs cognitifs qui nous permettent de manipuler le langage sont les mêmes qui nous conduisent à structurer notre vie sociale.

Dans son texte fondateur publié en 1916, Ferdinand de Saussure¹⁷ définit les bases d'une analyse scientifique de la langue. Il y repère en particulier les deux axes, syntagmatique et associatif. L'axe syntagmatique est celui des combinaisons de mots qui constituent la phrase ; l'axe associatif est celui des mots qui pourraient se substituer à ceux qui constituent le syntagme parce qu'ils sont équivalents ou échangeables. Cette structure est tellement prégnante qu'il me semble possible de dire qu'elle se retrouve dans de nombreux domaines de la vie sociale. Même si l'on ne suit pas Chomsky dans toutes ses conclusions, si le langage sert aussi à penser, il est cohérent de faire l'hypothèse que les mêmes processus organisent le langage et la pensée. Il est intéressant de noter que cette structure en deux attracteurs, la synthèse et l'interchangeabilité, rejoint l'opposition entre cohésion et équivalence dans les réseaux. Dans les deux cas, il s'agit de combiner des éléments en vue d'un but précis. L'axe associatif, lui, correspond à l'équivalence structurale. Notre hypothèse retrouve donc l'idée que le langage reflète l'organisation des processus cognitifs dans le champ social.

J'ai utilisé à plusieurs reprises le concept d'émergence. Les jeux de langage émergent de la commutation entre des scènes sociales, par exemple. Le découplage est assimilable à une émergence. Il n'est donc pas inutile me semble-t-il de faire un détour pour envisager la manière dont est en général compris le concept d'émergence. De plus les efforts de contrôle visent à pérenniser les formes émergentes. Une forme sociale ne peut se maintenir que si elle est ré-émergente. Il faut donc associer la notion d'émergence et celle de résilience.

Il ne m'appartient pas de trancher entre les différentes formes d'héritage dans la constitution des cultures, mais il est important de prendre conscience du fait qu'il n'y a pas un seul mode de transmission et que chacun a son rythme. Il n'est pas nécessaire de faire l'hypothèse que les attracteurs dont je parle au chapitre 6 sont inscrits dans nos gènes ; ils n'en sont pas moins

17. Saussure F. de, 1969, Cours de linguistique générale, Paris, Payot.

présents et capables d'orienter les représentations et les actions.

Les évènements ne nous sont accessibles qu'à travers des récits. Je donne ici au mot récit une acception très large ; cela va de ce que peut nous dire une autre personne, la manière dont elle nous relate un évènement, le compte rendu d'un entretien, le contenu d'un document, et jusqu'aux messages ou images envoyés par un satellite. Cela couvre l'observation directe qui se fait toujours à travers une grille de lecture, les produits des techniques de recueil d'informations, questionnaires, expériences etc. Même si je suis personnellement témoin d'un évènement, j'en conserverai une image qui sera forcément interprétée.

Les récits sont porteurs d'un sens mais ce sens n'est pas univoque, il dépend de la personne qui reçoit le message. L'annonce de l'allongement de la durée du travail et du recul de l'âge de la retraite n'a pas le même sens pour quelqu'un qui est déjà retraité, pour quelqu'un qui est proche de l'âge de la retraite ou pour un jeune entrant sur le marché du travail.

Le sens d'un récit est toujours le produit d'une interaction entre le récit et le récepteur. Cette remarque est d'une grande importance car elle implique que dans une démarche scientifique on n'a jamais réellement accès à une réalité. Tout ce que l'on connaît, ce sont des récits, c'est-à-dire des traces laissées par des évènements et reconstruits par l'esprit de ceux qui les transmettent ou par l'instrumentation qui permet de les recueillir.

Bien entendu, je ne nie pas l'existence des évènements. Les récits en sont la trace et un fait social est un couple formé d'un évènement ou d'un ensemble d'évènements et des récits qui lui sont associés. Nous travaillons sur les faits sociaux en sachant que nous ne les appréhendons qu'à travers les récits. La notion de récit dans nos disciplines remplace celle d'expérience dans les sciences de la nature.

Les êtres humains s'approprient des récits c'est-à-dire qu'ils leur attribuent de la valeur. C'est le sens qu'ils leur donnent.

Chapitre 6

Opérateurs cognitifs

6.1 Co-évolution du cerveau et des structures sociales

Dans la préface qu'il écrit à l'ouvrage de Stanislas Dehaene,¹ *Les neurones de la lecture*, Jean Pierre Changeux écrit :

« Un des points forts des neurosciences contemporaines est d'avoir démontré que chez l'homme, le culturel ne peut pas se penser sans le biologique et que le cérébral n'existe pas sans une puissante imprégnation de l'environnement. La césure platonicienne entre le cerveau et l'esprit s'abolit au bénéfice de la construction d'une architecture cérébrale commune, source d'un immense univers combinatoire entre les gènes et l'environnement. »

Je tente de tirer ici quelques leçons de cet acquis, pour une réflexion sociologique, en conservant mon identité de sociologue, c'est-à-dire, sans chercher à entrer sur des terrains qui ne sont pas les miens. Friedrich von Hayek, en 1995, donnait à la société toute sa place dans la construction de l'esprit et donc du cerveau :

« Les erreurs du rationalisme constructiviste sont étroitement

1. Dehaene S., 2007, *Les neurones de la lecture*, Paris, Odile Jacob.

liées au dualisme cartésien, c'est-à-dire à la conception d'une substance spirituelle existant à part, qui se tient hors du monde ordonné de la nature et qui a rendu l'homme, ainsi doté d'esprit dès le début, capable de façonner les institutions de la société et de la culture au sein desquelles il vit. La réalité, évidemment, est que cet esprit est une adaptation à l'environnement naturel et social dans lequel l'homme vit, et qu'il s'est développé en constante interaction avec les institutions qui déterminent la structure de la société. L'esprit est tout autant le produit de l'environnement social dans lequel il a grandi et qu'il n'a point fait, que quelque chose qui à son tour a agi sur ces institutions et les a modifiées. C'est le résultat de ce que l'homme s'est développé en société et a acquis les habitudes, et appris les pratiques, dont l'effet augmentait les chances de survie du groupe dans lequel il vivait. La conception d'un esprit déjà complètement développé, ayant conçu les institutions qui rendaient la vie en société possible, est contraire à tout ce que nous savons de l'évolution de l'homme. »²

On parle aujourd'hui de co-évolution du cerveau et de l'environnement naturel et social de l'homme. La sociologie compatible avec cette position de principe est nécessairement dynamique, centrée sur les processus et sur les transformations induites en rétroaction par les faits sociaux sur les représentations et in fine sur le cerveau.

L'idée de co-évolution heurte notre habitude de penser en termes de causalité, mais c'est ce qu'impose le raisonnement en termes d'évolution. On admet ainsi que c'est par des influences mutuelles et des transformations induites que les sociétés, le langage, les aptitudes intellectuelles et le cerveau se sont mutuellement transformés. C'est ce qu'exprime Terrence Deacon pour qui les adaptations du comportement aux conditions de l'environnement naturel et social, lorsqu'elles apparaissent bénéfiques, déclenchent une sélection épigénétique qui renforce et généralise ce type de comportement³ :

2. Hayek Friedrich A. Von , 1995, *Droit, législation et liberté . Tome 1. Règles et ordre* . Éditions Quadrige Presses Universitaires de France. Paris, 1^o édition, p. 20.

3. The arguments presented above suggest that human behavioral and brain evolu-

« Les arguments [présentés ci-dessus] suggèrent que l'évolution du comportement humain et du cerveau en particulier peuvent seulement s'expliquer correctement en termes de processus d'évolution selon Baldwin⁴. En général l'adaptation comportementale précède et conditionne les changements biologiques majeurs qui sont évidents dans l'évolution humaine parce qu'ils sont beaucoup plus aisés et réactifs que les changements dans la morphologie génétique. Mais quand un comportement utile se diffuse dans une population et devient important pour la survie, il va engendrer une pression sélective sur les caractères génétiques qui supportent sa diffusion. »

Mais le passage entre l'adaptation, l'innovation comportementale et les mutations transmissibles et héréditaires n'a rien d'automatique. C'est pourquoi j'évoque ci-dessous les thèses en cours dans ce domaine.

6.2 Attracteurs cognitifs

En conséquence de ce qui précède, je fais l'hypothèse que, dans une culture donnée, il existe des opérateurs cognitifs qui induisent des interprétations dans certaines situations. Ils influencent l'émergence du sens et des jeux de langage.

C'est à travers les commutations entre des scènes sociales variées que, par comparaison, émergent des significations et des identités. Ces commutations s'organisent en récits qui sont à la fois l'histoire telle qu'un observateur pourrait la relater, l'histoire telle que les participants peuvent la percevoir et la reconstruire en fonction du point de vue qui est le leur à ce moment là et enfin l'histoire telle que l'analyste, le sociologue, peut la recueillir et sur

tion in particular can only be adequately explained in terms of Baldwinian evolution processes. In general behavioral adaptation tends to precede and condition the major biological changes evident in human evolution because they are far more facile and responsive than genetic morphological changes. But once some useful behavior spreads within a population and becomes important for subsistence, it will generate selective pressures on genetic traits that supports its propagation. Deacon T., *The symbolic species; the coevolution of language and the brain*. p.344

4. Voir le paragraphe sur l'héritage symbolique ci-dessus.

laquelle il fera porter sa réflexion. Après avoir argumenté que les histoires sont faites de significations, White et Godard citent un texte de Tilly qui exprime bien cette idée⁵ :

« Examinons la place des histoires standardisées dans la construction sociale. Pour des raisons qui remontent aux apprentissages dans l'enfance, l'immersion culturelle ou peut-être même aux structures du cerveau humain, d'ordinaire les gens ré-expériment, analysent, jugent, restructurent et réorganisent leurs expériences sociales en récits standardisés dans lesquels un petit nombre d'entités auto-motivées interagissent au sein d'un espace et d'un temps étroits et contigus. » (p.7)

Ceci nous conduit à des attracteurs cognitifs qui peuvent être incorporés aux cultures ou même au héritage de la co-évolution du cerveau humain avec ses environnements passés.

Les attracteurs cognitifs tels que je les conçois ne sont pas des représentations, ils sont des opérateurs cognitifs hérités de l'histoire longue qui permettent l'existence des représentations et de la communication. Sperber définit ainsi le terme d'attracteur⁶ :

« Affirmer qu'il existe un attracteur c'est dire seulement que dans un espace de possibilités donné, les possibilités de transformation (y compris la transformation zéro, c'est-à-dire la réplique) déterminent un certain agencement. Elles favorisent les transformations dans la direction d'un point particulier, et donc le rassemblement d'objets en ce point et autour. Un attracteur n'est pas un objet matériel, il n'exerce aucune attraction physique. Dire qu'il y a un attracteur, ce n'est donc pas donner une

5. White H. C., Godard F.C., (2007), *Stories from Identity and Control*, *Sociologica*, 3, 1-17. Consider the place of standard stories in social construction. For reasons that lie deep in childhood learning, cultural immersion, or perhaps even the structure of human brains, people usually recount, analyze, judge, remember and reorganize social experiences as standard stories in which a small number of self-motivated entities interact within a constricted, contiguous time and space.

6. Sperber D. 1996, *La contagion des idées, théorie naturaliste de la culture*, Paris, Odile Jacob.

explication causale, c'est jeter une certaine lumière sur ce qui doit être expliqué causalement, à savoir une distribution d'objets et l'évolution de cette distribution. » (p.155)

Pour comprendre leur intérêt, il faut considérer que les faits observés résultent de l'interaction de ces attracteurs avec un contexte. Je conçois les attracteurs cognitifs comme des opérateurs de sens, c'est-à-dire des fonctionnements de l'esprit, hérités et incorporés, qui facilitent l'émergence de certaines significations dans le contexte d'une scène particulière.

Les attracteurs cognitifs ne sont pas des règles explicites, ils peuvent ne pas s'exprimer s'il ne se présente pas de contexte favorable.

On risque de me dire que ce concept d'attracteur cognitif s'apparente à celui de nature humaine, puisqu'il s'agit d'aptitudes héritées et transversales aux différentes cultures. Ceci ne ferait sens que si l'on se plaçait dans une vision des choses qui oppose l'inné et l'acquis, la nature et la culture. Mais le parti pris dans cet exposé est de considérer que cette opposition n'a pas de sens car les acteurs dont on parle sont le produit d'une co-évolution des êtres, des systèmes de leurs relations et de leurs échanges, en perpétuelle transformation. Les attracteurs cognitifs sont donc partie prenante de ce processus, ils ne sont pas figés, ils sont eux aussi en transformation ; simplement ils ont été sélectionnés par l'histoire longue et apparaissent comme substrats des différentes cultures. Il s'agit ici de sociologie et de relations sociales. On ne cherche pas à expliquer le social par une nature humaine mais par le social, considéré dans son histoire. Les formes sociales qui émergent aujourd'hui sont induites par des héritages de l'histoire de la vie ensemble.

Les attracteurs cognitifs sont donc directement liés au sens que les acteurs donnent à certaines situations, à certaines interactions,

- ce sont des aptitudes héritées de l'histoire longue qui facilitent l'émergence de certains comportements ou de certaines représentations.
- ces aptitudes peuvent également être transversales aux différentes cultures.

Quelles hypothèses faire sur les attracteurs ? On pourrait penser que cela ne s'impose pas et que l'on peut se contenter de savoir qu'ils existent, mais il me semble que nous disposons d'éléments qui permettent d'aller un peu plus loin.

6.3 Résonance cognitive

On connaît bien en psychologie, la notion de dissonance cognitive introduite par Léon Festinger⁷ ; cette théorie prévoit que les individus recherchent une certaine cohérence entre leurs différentes cognitions et que tout événement qui introduit une incohérence est une source d'inconfort qui peut aller jusqu'à conduire la personne à nier des faits ou des connaissances qui la dérangent. Dans la poursuite de ce que j'ai écrit plus haut sur le langage, je pense qu'on peut aller plus loin et proposer la notion de résonance cognitive suivant laquelle une idée ou un événement qui apparaît particulièrement cohérent avec un champ de connaissances d'une personne pourrait la conduire à adopter une idée, une représentation, une théorie et l'inciter à adopter des comportements allant dans le même sens. Cette notion s'ajusterait particulièrement bien avec l'hypothèse de l'existence d'attracteurs cognitifs que je développe ici. Les attracteurs, comme schémas cognitifs latents pourraient ainsi, si les circonstances le permettent, faciliter l'apparition de comportements qui leur seraient particulièrement compatibles. Il y a résonance cognitive lorsque le sens s'impose, prend le dessus sur toute autre forme d'interprétation du contexte.⁸

C'est la combinaison avec un contexte, une scène sociale, qui permet la résonance cognitive, et cela peut aller jusqu'à l'aveuglement si les circonstances s'y prêtent.

Je reprends l'hypothèse de la résonance cognitive dans le cadre des exemples que je traite plus loin, comme par exemple, les rapports entre les hommes et les femmes.

J'avais été frappé par un article de Jean-Noël Kapferer sur les rumeurs et en particulier sur celles qui se sont répandues à propos de la disparition inexplicquée de sept jeunes appelés au camp militaire de Mourmelon en 1987 :⁹

7. Festinger, L. (1957). A theory of cognitive dissonance. Stanford, CA : Stanford University Press.

8. On utilise ici le terme d'attracteurs, par analogie avec le concept mathématique d'attracteur (objets géométriques issus de l'évolution de systèmes chaotiques). Le concept est particulièrement utilisé dans les mathématiques de la morphogenèse.

9. Kapferer J.-N., 1989, Les disparitions de Mourmelon, origine et interprétation des

« Parallèlement au travail méticuleux et patient de la gendarmerie, la rumeur a vite avancé trois hypothèses.

— Il s'agit d'un crime homosexuel : les jeunes appelés font de l'auto-stop et sont enlevés par un camionneur allemand, en vue de les livrer à un réseau de prostitution masculine au Moyen-Orient (L'Événement du jeudi, 20 août 1987).

— Il s'agit des actes criminels d'un ancien légionnaire fou, vivant en ermite dans un blockhaus du côté de Suippes, dont la rumeur ajoute parfois qu'il est aussi homosexuel (Le Monde, 12 août 1987 ; La Croix, 13 août 1987).

— Il s'agit de victimes d'un réseau de sadiques dont certains membres pourraient se trouver dans l'armée (Le Quotidien, 4 août 1987) ; on parle aussi du crime maniaque d'un militaire retraité (L'Événement du jeudi, 20 août 1987). [...]

Comme nous allons le montrer, les trois rumeurs de Mourmelon étaient prévisibles. Il était normal que la situation locale engendre des rumeurs. Qui plus est, le contenu de ces rumeurs était lui-même prévisible. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, chaque fois que des enfants, adolescents ou jeunes gens viennent à disparaître, l'imagination publique propose les mêmes réponses, vécues comme des certitudes ou des intimes convictions. Si l'on rapproche Mourmelon d'autres cas célèbres de disparitions à travers l'histoire et les pays, on est saisi par la totale similitude des rumeurs. Tout se passe comme si, quels que soient l'époque et le lieu, les disparitions de jeunes réveillaient les mêmes latences imaginaires, enfouies inconsciemment en chacun de nous. Aussi les trois rumeurs de Mourmelon ne circulent-elles pas parce qu'elles sont fondées, mais parce qu'elles trouvent en nous une résonance dont nous ne sommes peut-être pas totalement conscients. Si par coïncidence, l'une d'elle se trouvait confirmée par l'enquête, cela ne changerait rien au diagnostic. Aujourd'hui, ces rumeurs ne sont que des convictions ou des croyances,

exerçant une forte séduction sur le public et les médias qui les relaient. »

L’auteur met cette résonance en relation avec le fond culturel commun fait de contes et de légendes.

Dans *La rumeur d’Orléans*,¹⁰ Edgard Morin et son équipe analysent un phénomène étrange, une rumeur qui s’est répandue dans la ville d’Orléans, suivant laquelle des jeunes filles auraient disparu dans des salons d’essayage chez des commerçants juifs qui participeraient à un réseau de traite des blanches. La rumeur s’étendra ultérieurement à d’autres villes, toujours avec cette connotation antisémite. Au départ de la rumeur, il n’y a aucun fait réel avéré à Orléans, mais simplement un roman dans lequel une jeune femme est retrouvée droguée dans la cave d’un magasin de lingerie, mais il n’est nullement question d’un commerçant juif et cela ne se passe pas à Orléans.

On retrouvera cette hypothèse sous l’angle du merveilleux et de son rôle dans la résilience des collectifs.

6.4 Le « merveilleux »

Pascal Boyer qui considère, comme je le fais ici, que l’évolution est pertinente pour comprendre le fonctionnement du cerveau, conçoit celui-ci comme un système dédié à produire des interprétations de l’environnement¹¹ :

« La perception et la compréhension de l’environnement demande des capacités d’inférence et d’imagination concernant les objets qui nous entourent. Le cerveau est composé de systèmes spécialisés qui produisent des inférences sous différents points de vue. Les objets appartenant à différentes catégories ontologiques activent différents pans de ces systèmes spécialisés. [...] Les systèmes d’inférence créent en nous des attentes pour articuler des indices présents dans notre environnement et produire des inférences spécifiques à partir de notre environnement. »

10. Morin E., et al. 1969, *La rumeur d’Orléans*, Paris, Éditions du Seuil.

11. Boyer P., 2002, *Religion explained*, Vintage, Random House. Édition Kindle, emplacement 2006.

Il fait référence là à la théorie de l'esprit modulaire de Fodor.¹² On pourrait ainsi voir le cerveau comme disposant d'un grand nombre de mécanismes et de schémas interprétatifs. Il serait apte à reconnaître et à interpréter les objets en fonction de catégories ontologiques, concrètes (qui décrivent les objets) et abstraites. Même si, comme on l'a vu à propos du langage, on peut se référer à une vision plus constructiviste que celle de Fodor, cela ne remet pas en question l'interprétation de Boyer. Son propos concerne la religion, mais je pense qu'on peut l'étendre à tout ce que je range dans le merveilleux, c'est-à-dire toutes les scènes sociales ou verbales qui suggèrent des interprétations décalées par rapport à celles qui nous sont coutumières dans le cadre de l'ontologie ordinaire, en particulier les mythes. Il remarque que les concepts religieux ou les mythes combinent en fait des éléments qui servent à interpréter des phénomènes réels mais en introduisant une information contre intuitive. Par exemple, une montagne sacrée se nourrit et l'on doit lui faire des offrandes. Une statue représentant un saint peut entendre une prière. Une femme vierge peut enfanter. Un homme peut monter au ciel. Des dieux peuvent prendre différentes apparences. Il y a donc au départ des éléments appartenant à des catégories ontologiques normales mais il s'y introduit une information contre intuitive qui rend le message décalé.

Dès lors, les mythes ne s'expliquent pas seulement par leur nécessité ; ils sont le résultat d'un fonctionnement du cerveau qui produit un autre type de récit que ce qu'il produit d'habitude. Ces interprétations sont produites tout simplement parce que le cerveau est apte à les produire. Ce sont des interprétations décalées mais compatibles avec ce que notre cerveau peut faire. C'est une manipulation à partir des catégories existantes. Il y a invention de scènes sociales décalées mais bien interprétables.

Mais ces mythes correspondent à certaines attentes. Ils violent les attentes issues des catégories ontologiques ordinaires, mais ils en respectent d'autres. Ils rendent en effet explicables des phénomènes qui ne le sont pas dans les catégories habituelles lorsqu'elles sont combinées en fonction des attentes. Les mythes ne servent pas à expliquer l'univers, ils rendent les mystères accep-

12. Jerry Fodor, 1983, *La Modularité de l'esprit : essai sur la psychologie des facultés*, collection Propositions, Les Éditions de Minuit, Paris.

tables. On retrouve les intuitions de Wittgenstein : les limites du monde que l'on peut imaginer sont les limites de ce que le langage permet de construire. Cela dépasse de loin les ontologies issues de la perception immédiate.

Il y a un avantage aux discours construits de cette manière : ils ne sont pas susceptibles d'être contredits puisqu'ils ne peuvent être confrontés à aucune réalité. Ils peuvent ainsi être sacralisés, c'est-à-dire être dotés d'un statut qui interdit de les mettre en question. C'est l'interdiction du blasphème. On ne peut pas sacraliser des propositions qui sont susceptibles d'être contredites par les faits. Ainsi les théories scientifiques qui sont falsifiables au sens de Popper ne sont pas susceptibles d'être sacralisées.

Boyer note cependant que tout ce qu'il serait possible d'engendrer comme mythes et comme modèles supra-naturels n'apparaît pas. Le catalogue des modèles surnaturels est limité.

« Les gens construisent des concepts dans un sens qui active le plus leurs système d'inférence et produisent la plus riche famille d'inférences avec le plus petit effort cognitif. »¹³

Y a-t-il alors quelque chose de commun dans tous ces efforts de compréhension du monde ?

Si l'on suit l'explication de Boyer, il y a un processus de création de ce qu'il appelle les faits religieux, mais ce processus peut donner un grand nombre de produits, d'autant plus variés qu'ils sont merveilleux. Ainsi, c'est moins le contenu cognitif du mythe qui importe que le rapport entre le récit et celui qui y croit. Dans les religions, ce rapport est socialement construit sur le mode du sacré. Les mythes fondateurs d'une religion ne sont pas contestables - dans de nombreux pays, le blasphème est puni - ils ont les caractères de la vérité. Dès lors le phénomène religieux crée des groupes qui s'opposent sur l'interprétation de ce qui est sacré ; or ce qui est sacré, si l'on suit Peter Berger fait partie de leur identité. Donc ne pas sacraliser les mêmes choses revient à mettre en question l'identité même des fidèles. C'est sans doute une des origines des conflits religieux perpétuellement récurrents.

Scott Atran¹⁴ part d'un certain nombre de constats qu'il analyse ensuite :

13. emplacement 3086

14. Atran, Scott. *Au nom du Seigneur : La religion au crible de l'évolution* (French

« Dans toute société connue on retrouve : 1- la croyance contre-factuelle largement répandue en des agents surnaturels (dieux, fantômes, elfes, etc.). 2- l'expression publique difficile à feindre d'engagements matériels coûteux envers des agents surnaturels, à savoir le sacrifice (offrandes de biens, de temps, de la vie d'autrui, de sa propre vie, etc.). 3- une focalisation sur des agents surnaturels pour prendre en charge les angoisses existentielles des gens (mort, maladie, catastrophes, douleur, solitude, injustice, manque, perte, etc.). 4- la coordination ritualisée et souvent rythmique de 1, 2 et 3, à savoir, la communion (congrégations, confréries, etc.). 5- Dans toutes les sociétés, il existe, du fait de l'évolution, une canalisation et une convergence de 1, 2, 3 et 4 qui tendent vers la *àreligion*, à savoir, des manifestations communautaires passionnées d'engagements coûteux à l'égard de mondes contre-intuitifs régis par des agents surnaturels. Malgré d'importantes contributions à chaque point, il n'y a pas d'effort concerté pour associer 1, 2, 3 et 4 en préservant ce qu'elles ont de spécifique et de pénétrant. » (emplacement 400)

Il s'attache alors à comprendre ce qui permet cette convergence :

« Les croyances religieuses au surnaturel sont donc toujours des croyances quasi propositionnelles. Celles-ci peuvent manifester la structure superficielle sujet-prédicat de propositions logiques ou factuelles ordinaires, mais elles ne peuvent en aucun cas avoir un sens fixe car elles sont contre-intuitives. Leur rôle cognitif consiste à mobiliser un réseau plus ou moins fluide et lâche de croyances ordinaires de sens commun pour construire des mondes logiquement et factuellement impossibles qui n'en sont pas moins aisément concevables et mémorables. » (emplacement 7500)

« Les idées religieuses ne se répliquent pas comme des mêmes imités dans les esprits qui les abritent, mais se recréent à tra-

vers les esprits par inférences et évocations issues de contraintes modulaires. » (emplacement 7631)

Ce raisonnement peut tout à fait s'appliquer au merveilleux. Je pense personnellement que le merveilleux est fondamental par rapport aux attracteurs cognitifs et qu'il conforte l'hypothèse de leur existence. Il ne s'agit pas seulement de la religion, même si les auteurs que j'ai cités s'attachaient à cette question. On trouve le merveilleux dans la science fiction, dans l'opéra etc. C'est le merveilleux qui est associé aux processus de création du sens et c'est un phénomène plus général que le fait religieux, même si ce dernier y est très présent.

La plupart des références que j'utilise sont extraites de textes sur la religion, mais elles pourraient s'appliquer à d'autres faits sociaux comme le nationalisme par exemple, on sacralise les traditions et toute une série de légendes qui ont le caractère du merveilleux (Charlemagne et sa barbe fleurie, Jeanne d'Arc etc.). Ces récits sont invérifiables, ils ont le caractère de mythes, ils peuvent être sacralisés parce qu'ils ne seront pas remis en cause par des faits. Ils peuvent ainsi servir à conforter le lien social dans une communauté, parce qu'ils sont facilement acceptables par tous. Il faut également y ranger des victimes, des martyrs idéalisés, c'est-à-dire que l'image qui en est véhiculée dans la littérature n'est jamais confrontée à la réalité. Le même phénomène s'observe à propos des ennemis ou de ceux qui sont traditionnellement rejetés ou stigmatisés, par exemple les peuples anciennement colonisés par le pays, les Juifs, les homosexuels etc.

Peter Berger¹⁵ crée un lien constitutif entre l'humanité et le sacré à travers le langage.

« Pratiquement personne, même très éloigné du raisonnement sociologique ne serait prêt à nier que le langage est un produit humain. Chaque langage particulier est le résultat de la longue histoire de l'inventivité humaine, de l'imagination et même des caprices. » (p.12)

15. Peter L. Berger, 2011 [1967], *The Sacred Canopy, Elements of a Sociological Theory of Religion*, New York, Open Road.

« Il est possible de résumer la formation dialectique de l'identité en disant que l'individu devient ce à quoi il est assigné par les autres. On peut ajouter que l'individu s'approprie le monde dans la conversation avec les autres et en outre que son identité et le monde réel ne restent réels pour lui que tant qu'il peut continuer la conversation. » (p.16)

« Le cosmos tel qu'il est représenté par la religion transcende et inclut l'homme. L'homme est confronté à un cosmos qui est une réalité puissante autre que lui-même. Pourtant cette réalité s'adresse à lui et positionne sa vie dans un ordre finalement porteur de sens. » (p.26)

« La dichotomie de la réalité entre sphères sacrée et profane interdépendantes est intrinsèque à l'entreprise religieuse. A ce titre, elle est évidemment importante pour toute analyse du phénomène religieux. » (p.26)

« Le cosmos sacré émerge du chaos et continue de se confronter à lui sous forme de son terrible contraire. Cette opposition du cosmos et du chaos s'exprime fréquemment dans une variété de mythes cosmogoniques. » (p26).

Ces quelques citations résument l'argumentaire de Peter Berger dont le propos est d'aborder le phénomène religieux comme un fait social, mais cet argumentaire dépasse le fait religieux et peut s'appliquer à tout ce qui constitue le merveilleux. Le sacré exprime une vision du monde qui donne un sens à la vie des hommes. Il en résulte que pour Berger, tout ce qui est essentiellement humain est ipso facto religieux. Chaque religion en sacralisant ses mythes s'impose donc dans l'identité de ses fidèles. Il y a bien un intérieur et un extérieur. La frontière est définie par le respect de ce qui est sacré. De la même manière que Durkheim définit le groupe social par ce qu'il exclut, le crime, la religion se définit par ce qu'elle sacralise, c'est-à-dire ce qu'il est interdit de nier ou d'attaquer.

En fait la notion de mythe est difficile à définir car son contenu est assez controversé. Elle a surtout été utilisée et définie par des disciplines différentes (anthropologie, sociologie, philosophie, psychanalyse...). Francis

Affergan écrit ainsi¹⁶ :

« En premier lieu le mythe sert à expliquer, à l'aide de catégories cognitives universelles, comme la mort, la naissance, la maladie, la foi, la peur, des phénomènes dont l'instabilité et les variations contradictoires les rendraient à tout jamais opaques. En deuxième lieu le mythe représente sur une scène symbolique, le monde ou l'univers qui, par leur complexité et leur étendue, n'auraient autrement aucune chance d'être saisis par un esprit fini et imparfait. En troisième lieu, le mythe projette au dehors l'économie interne de l'inconscient humain : ses rêves, ses fantasmes, ses désirs inassouvis, ses pulsions. Plus spécifiquement la relation entre le mythe et la pulsion dans laquelle il puise et qu'à la fois il expulse, a été étudiée par tout le courant psychanalytique culturaliste. Enfin le mythe valide et légitime des institutions politiques ou religieuses en les présentant comme des instances normatives dans lesquelles il devient fondé de croire. Il permet, par voie de conséquence de maintenir une cohésion sociale, en exhibant toujours la possibilité pour celle-ci, par essence labile, de retourner au chaos d'où elle émerge. »

C'est là une vision fonctionnaliste du mythe ; il est construit pour répondre à des besoins, des attentes d'explication de la mort, de la maladie et des événements qui perturbent au quotidien l'existence des humains.

Claude Lévi Strauss rapproche les mythes de la question du temps¹⁷ :

« Un mythe se rapporte toujours à des événements passés, avant la création du monde, ou pendant les premiers âges, en tout cas il y a longtemps. Mais la valeur intrinsèque attribuée au mythe provient de ce que les événements censés se dérouler à un moment du temps forment une structure permanente. Celle-ci se rapporte simultanément au présent et au futur. » (p. 231)

16. Affergan Francis, 2005, Article mythe et mythologies, in M. Borlandi, R. Boudon, M. Cherkaoui, Valade B., *Dictionnaire de la pensée sociologique*, Paris, PUF.

17. Lévi-Strauss Claude, (1958/74), *Anthropologie Structurale*, Paris, Plon.

Richard Dawkins¹⁸ propose une explication originale de l'émergence de la religion. Pour lui, elle dérive d'une nécessité fondamentale du point de vue de l'évolution et il pense que c'est la manière d'inculquer les règles aux enfants de façon à ce qu'ils s'intègrent au groupe et soient protégés. L'inculcation d'un discours sacré serait ainsi un effet pervers des pratiques de socialisation et des rites d'intégration au groupe.

« Mon hypothèse particulière concerne les enfants. Plus qu'aucune autre espèce, nous survivons grâce à l'expérience qu'ont accumulée les générations précédentes et pour que les enfants soient protégés et vivent dans de bonnes conditions, il faut que cette expérience leur soit transmise. [...] à tout le moins, il y aura un avantage sélectif pour les cerveaux d'enfants qui possèdent cette règle d'or : crois sans poser de questions, tout ce que disent les adultes autour de toi. Obéis à tes parents ; obéis aux anciens de la tribu, en particulier quand ils parlent sur un ton solennel et menaçant. [...] Mais le revers de l'obéissance en toute confiance est la crédulité aveugle. Son produit dérivé inévitable est la vulnérabilité aux infections par les virus de l'esprit. » (p. 223)

Il me paraît intéressant de laisser de côté le fait que tous ces auteurs prennent pour objet la religion. Le merveilleux, c'est-à-dire l'ensemble des récits non vérifiables a des fonctions multiples. Il permet le rêve, l'idéalisation du réel. Et lorsqu'il est sacralisé et sert de fondement à la cohésion de collectifs. Il impose la référence à des scènes sociales acceptables par tous. L'hypothèse de Dawkins sur leur utilisation dans l'éducation des enfants est très convaincante. On le constate à travers les contes. Je fais l'hypothèse que le merveilleux est souvent présent dans le découplage des collectifs.

Je pense qu'au merveilleux et aux mythes, il faut associer les rituels. Ils fonctionnent en général ensemble dans la formation des collectifs identitaires. Les collectifs identitaires ne se caractérisent pas seulement comme un ensemble de personnes partageant un jeu de langage ; ce jeu de langage

18. Dawkins R., 2006, *The God Delusion*, New York Houghton Mifflin Company. Traduction française, 2008, *Pour en finir avec Dieu*, Robert Laffont.

emprunte souvent aux mythes. Le collectif se dote d'une frontière, c'est un « nous » qui se distingue des autres nous et des autres, l'extérieur du groupe.

Parmi les éléments de ces jeux de langage figurent les rituels ; ce ne sont pas seulement des habitudes de comportement, ils participent de cette frontière qui s'incarne ainsi dans les comportements.

6.5 Rituels

Les rituels ont le même caractère que les mythes, ils sont un ciment concret qui permet aux adhérents d'un collectif de matérialiser leur participation et de se reconnaître. La communauté nationale a une fête nationale, des commémorations, toutes sortes de supports de la mémoire collective qui servent de support à des rituels de commémoration (monuments historiques, monuments aux morts etc.). Les noms des rues eux mêmes commémorent les personnages saillants de l'histoire commune. Les communautés religieuses ont les prières, les offices, les rites de passage etc. Même les bandes de jeunes ont leurs rituels, sans négliger ceux des supporters sportifs. Les rituels sont des pratiques qui contribuent à la résilience des collectifs

La littérature sur les rituels est très variée, surtout dans le champ des religions. Ils sont le plus souvent analysés par les ethnologues et les sociologues en fonction de leur signification. Mais ces significations peuvent aussi être considérées comme plus ou moins arbitraires et l'on s'intéresse dans ce cas au processus, au comportement rituel quel que soit le message qu'il véhicule. On est alors dans une analyse de type linguistique.

Pour Lemonnier¹⁹ :

« Le rituel présente un caractère performatif : ce qui est signifié n'est pas le contenu que le rite entend révéler mais une information sur les acteurs ou sur le monde que la seule participation à celui-ci suffit à transmettre. »

Les rites apparaissent ainsi comme des signes de l'appartenance à une communauté, une bande d'amis, une famille, une religion par exemple. Ils contri-

19. Lemonnier P., 2005, L'objet du rituel, rites, technique et mythe en Nouvelle Guinée, *Hermès*, 43, 121-130.

buent à souder le groupe, ils servent de support à l'inter-reconnaissance ; ils font partie du jeu de langage. Ils ont un rôle de médiation. Blaise Pascal écrit ainsi dans les Pensées :

« Car il ne faut pas se méconnaître : nous sommes automate autant qu'esprit ; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées. Les preuves ne contraignent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues ; elles inclinent l'automate qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense. »²⁰

Martine Segalen²¹ de même, au terme de sa revue de question sur les rituels écrit dans sa conclusion :

« Là comme partout dans le monde, les rituels s'offrent comme des bricolages puisés au kaléidoscope mondial des références symboliques, identitaires, religieuses ou néo-sacrées. Chaque individu peut les vivre en référence à son système de valeurs, réalisant la synthèse de ses diverses affiliations. »

Les rituels apparaissent comme des supports de médiation qui permettent aux nations de se souder, aux religions de se maintenir et de se diffuser. Les drapeaux rappellent aux citoyens leur commune identité, les temples invitent à la prière qui est un acte de foi. La prière est elle même un médiateur, il y a des textes, des postures à adopter, même des modes de vie, d'alimentation.

Tous les collectifs ne génèrent pas de tels rituels ou des mythes merveilleux comme base de leur résilience, mais on en rencontre dans les communautés les plus stables et les plus identitaires, les nations, les religions. Nous pouvons donc dire que quatre éléments caractérisent ce que l'on peut appeler une communauté identitaire :

- Une communauté dont les gens se reconnaissent membres et se reconnaissent entre eux à travers un jeu de langage,

20. Pascal B., 1669, Pensées

21. Segalen M., 2009, *Rites et rituels contemporains : domaines et approches*, Paris, Armand Colin.

- Un ensemble de rituels qui conforte cette affiliation et qui crée l'intégration du groupe,
- Un système de croyances partagées,
- La sacralisation du système croyances et des rituels.

Ces récits, ces systèmes de croyance sont d'autant plus efficaces et plus contagieux qu'ils font plus appel à l'émotion et au merveilleux.

Pour conclure ce chapitre, je crois utile de revenir sur les rythmes de développement des jeux de langage. J'en distingue trois :

- Les jeux de langage émergents. Ils sont fondamentaux dans la définition d'un collectif, mais restent très largement dépendants des encastrement et changeants. Citons par exemple le mode de vie au quotidien dans un ménage, la division du travail dans une unité de production, un contrat de vente, la mode vestimentaire, la plateforme d'un parti politique avant les élections ou un accord entre copains pour un déménagement etc.

- Les jeux de langage institués. Contrairement aux précédents, ils sont contraignants, normatifs. On les acquiert par la socialisation ; leur validité est plus longue que celle des jeux de langage émergents. Ils prennent souvent la forme de lois ou de règlements. Citons par exemple, le code de la route, les règles de l'art d'une profession, le code civil, les régimes de contrôle des différentes dépendances corrélatives instituées, comme le système de santé ou l'éducation. Il y a aussi les symboles de la nation, le drapeau, l'hymne national, les rituels de commémoration, les mythes religieux, les connaissances scientifiques. Certaines institutions sont acquises sans être écrites, comme la politesse ou la file d'attente pour monter dans le bus.

- Les attracteurs cognitifs hérités. Il s'agit de dispositions plus que de connaissances acquises ; Il y a l'aptitude à l'acquisition d'une langue, l'attraction pour l'attachement à des communautés identitaires dotées d'une frontière et d'un jeu de langage involuté, avec opposition aux autres et aux autres communautés identitaires. Il y a également l'attraction pour la délégation et la formation de dépendances corrélatives. Ces attracteurs hérités sont fortement structurants.

Troisième partie

Discussions

Chapitre 7

Confrontations

7.1 Groupes identitaires

On peut recenser une grande diversité de processus qui sont identitaires à des degrés divers pour les personnes : la nation, la profession (une profession est un système d'activités fondé sur l'observation de règles : les règles de l'art), certaines idéologies, politiques, religieuses etc

J'appelle affiliation le fait de se reconnaître membre d'un collectif associé à un certain jeu de langage. La plupart des affiliations et des délégations nous sont données sans qu'on y intervienne : on naît dans une famille, dans un pays, on y apprend une langue maternelle qui sera l'outil de nos pensées. Enfant on va dans une école de ce pays où l'on reçoit une éducation conforme à la culture dominante du pays. On naît fille ou garçon ; cette identité là - quels que soient les efforts des groupes dits gays, be et trans - reste universelle. On n'échappe pas non plus à une certaine culture religieuse. Même si les parents ne veulent pas imposer à leurs enfants une éducation religieuse, les prénoms ont des origines religieuses, les fêtes qui rythment l'année sont religieuses, l'espace est ponctué par des bâtiments religieux. Ce serait donc un non sens de croire que toutes nos affiliations identitaires sont le résultat de notre volonté d'adhésion. Les plus fondamentales nous sont données et bien peu de gens les remettent en question. Côté dépendances corrélatives, c'est la même chose. On dépend de ses parents dans l'enfance, de ses pro-

fesseurs par la suite, on peut sans doute en choisir certains mais le système enseignant s'impose à tous. Même chose pour le système de santé, le fait que l'on puisse choisir son médecin ne change pas le rapport de dépendance inhérent à la délégation des soins que l'on est obligé de faire au système de santé. On appartient à une communauté nationale et seule une minorité de gens cherchent à modifier cet état de choses. Nombreux sont ceux qui cherchent un emploi salarié dans une entreprise dont il leur faudra adopter les règles.

On a toujours théoriquement la possibilité de quitter ses parents, de changer de nationalité ou de religion, d'apprendre d'autres langues, mais cela ne change rien au fait social fondamental.

Tout un chacun au cours de sa vie va connaître d'autres affiliations, les bandes de copains à l'école, les associations, l'entreprise où l'on travaille etc. Certaines pourront à un moment donné prendre une signification identitaire forte.

Revenons à la définition que nous avons adoptée pour les acteurs. Ils sont découplés, à partir d'un encastrement dans une multitude de jeux de langage dont émergent des sens différents. Ils se rattachent à une multitude de collectifs, ce qui leur permet de s'autonomiser de chacun d'eux en particulier et fonde leur liberté, mais qui engendre une incertitude fondamentale sur leur situation. En conséquence, ils sont à la recherche de sécurité, d'appuis et cherchent à se constituer des niches en privilégiant certains collectifs, certaines relations. Ils cherchent également à pérenniser les arrangements qui leur conviennent. Tout cela engendre des confrontations qui peuvent devenir conflictuelles.

Françoise Héritier met en évidence l'opposition entre masculin et féminin et en fait l'origine de toute classification. De plus elle affirme que ces oppositions sont toujours orientées.

L'opposition entre homme et femmes, est aussi une dépendance corrélative : les hommes ont besoin des femmes pour assurer leur descendance. Toutes les dépendances corrélatives et en particulier celles qui opposent des experts et ceux qui ont recours à leurs services, même si elles sont orientées et entraînent potentiellement une domination, demeurent désirables pour les deux parties et sont donc naturellement résilientes.

Mais il y a des oppositions qui ne sont avantageuses que pour l'une des parties, par exemple l'opposition sur la couleur de peau, ou l'opposition entre valides et handicapés, ou encore l'opposition entre fidèles d'une religion et fidèles d'une autre religion ou athés etc. Il n'y a aucune raison pour que ces oppositions fassent émerger un régime de contrôle. Tout ce que l'on peut espérer est que le jeu de l'entrecroisement des cercles sociaux empêche qu'elles deviennent hégémoniques. L'histoire, celle de l'esclavage, des guerres ou de toute autre forme de domination a laissé des traces et des rancœurs qui ne demandent qu'à se réveiller. Il faut pour l'empêcher qu'émerge une conscience identitaire plus large dans laquelle celles-ci puissent se diluer, la commune humanité est la référence de la déclaration des droits de l'homme. Actuellement certains se réfèrent à une commune animalité pour lutter contre les mauvais traitements dont sont victimes les animaux non humains de la part des hommes.

Cette tendance à former des groupes par opposition à leur environnement ou par opposition à d'autres groupes est courante. La caractéristique de ces affiliations est qu'il s'agit non seulement de l'adhésion à un collectif découpé, c'est-à-dire associé à un jeu de langage mais qu'il s'introduit une frontière. L'élément fondamental est la création, dans les représentations des membres du groupe, d'une frontière qui les sépare des autres. Cette affiliation crée un intérieur et un extérieur. Un « nous » crée « les autres », une nation crée les étrangers, une religion crée les infidèles. Plus la relation d'affiliation est forte, plus les efforts de contrôle de l'identité sont exigeants, plus les autres sont rejetés. L'extérieur n'est plus seulement un extérieur, il devient un ennemi dans la mesure où son existence met en péril l'existence du groupe par destruction ou assimilation, ou plus simplement et sans doute plus généralement parce qu'il le remet en cause par son existence même. La définition d'un intérieur et d'un extérieur n'est pas fondée sur l'équivalence de position dans un réseau mais par une décision des participants, l'involution renforce la différenciation.

Claude Lévi Strauss écrit ainsi¹ :

1. Lévi-Strauss C., 1973, *Race et Histoire*, in *Le racisme devant la science*, Paris, UNESCO.

« L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous, quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. » (p 14)

« Mais pour de vastes fractions de l'espèce humaine [...], l'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie « les hommes » (ou parfois, dirons nous avec plus de discrétion, les bons, les excellents, les complets), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages, ne participent pas des vertus - ou même de la nature - hommes, mais sont tout au plus composés de méchants, de singes de terre ou d'oeufs de pou. » (p15)

Il est facile de trouver des exemples d'affiliations à des groupes, qui créent des frontières et poussent ceux qui les revendiquent à se valoriser ou à dévaloriser ceux qui n'en font pas partie. Harrison White cite le cas des sororités grecques dans les universités américaines. En France on peut évoquer les grandes écoles.

Certains récits attribuent des caractéristiques aux agents. Le genre est la plus fondamentale des caractéristiques. Dans un collectif, si des agents sont privés de certains droits ou exclus sur la base de caractéristiques qui lui sont attribuées, on parle de discrimination ou de stigmatisation. Le racisme, la xénophobie, le sexisme sont des discriminations.

Mais il faut bien prendre en compte le fait que de telles oppositions s'observent dans toutes les cultures et à toutes les époques. Comment l'expliquer ? Elles sont une conséquence de l'opérateur de classement. Elles résultent d'un mécanisme cognitif. Si certaines s'atténuent, d'autres émergent à la première occasion. Les faire disparaître impose de transformer le système cognitif de la population, système hérité de l'histoire longue de l'humanité.

Tous ces mécanismes font partie de la stratégie de contrôle de certains

collectifs qui se définit par la différenciation et l'involution. On se différencie des autres, de l'extérieur ou des autres groupes et l'on renforce l'identité interne. C'est une forme de purification du groupe.

On peut distinguer ici trois types de confrontation :

Lorsque les acteurs sont dans une situation de coopération, particulièrement dans les cas où ils sont dans une dépendance corrélative, il y a de nombreuses confrontations qui naissent de l'aménagement du régime de contrôle. Je vais examiner les cas des rapports de genre, du rapport salarial et du rapport aux experts. C'est un premier mécanisme de confrontation qui généralement débouche sur un compromis, à travers un jeu de langage commun ou une convention.

Un second mécanisme est celui où intervient l'affiliation identitaire émergente. Cela peut se produire également à partir d'une situation de dépendance corrélative, lorsque dans l'une des parties émerge une conscience de classe qui devient identitaire. On n'est plus simplement ouvrier d'une entreprise donnée, on devient prolétaire face aux patrons. Les affiliations identitaires se caractérisent non seulement par la présence d'un jeu de langage spécifique mais aussi par la constitution d'une frontière qui crée un « nous » qui s'oppose à un autre « nous » ou aux « autres ». Ce mécanisme d'affiliation identitaire émergente apparaît également dans des situations où il n'y a pas de dépendance corrélative mais simplement constitution d'un collectif identitaire.

Je crois intéressant de distinguer des deux précédents un troisième cas. C'est celui où le référent identitaire, le sens, n'est pas émergent du groupe ou de la situation mais est importé et même, plus particulièrement hérité. Le sexisme, par exemple, n'est pas la recherche d'un aménagement dans un régime de contrôle. C'est l'importation d'une opposition millénaire entre les hommes et les femmes, qui vise à rabaisser les femmes indépendamment de toute référence au contexte. Je pose l'hypothèse qu'on est dans ce cas face à un attracteur cognitif qui génère des phénomènes de résonance cognitive. C'est ce type de mécanisme que l'on rencontre également dans le racisme, la xénophobie, l'homophobie etc. C'est une confrontation identitaire héritée. Lorsqu'intervient ce type de mécanisme, il ne peut pas y avoir d'accord. Il y

faut un changement culturel profond

Il est rare que l'on rencontre une forme pure de confrontation ; elles se combinent et dérivent d'une interprétation à l'autre. mais il est intéressant de reconnaître chaque mécanisme dans les situations concrètes. Voici un exemple de débat qui manifeste que les convictions a priori peuvent résister à toutes les analyses.

7.1.1 A propos de ségrégation

Une question ressort souvent ; elle est posée par le modèle de ségrégation spatiale de Schelling, et l'interprétation qu'il en donne. J'aborde ici ce modèle parce qu'on peut facilement en déduire une tendance à l'homophilie dans la formation des groupes. Schelling considère un espace plan quadrillé, en l'occurrence un échiquier. Sur les cases de cet échiquier, il place deux types de pions représentant des individus différents, disons les a et les b. Le modèle suppose qu'un individu du type a par exemple n'accepte pas qu'une majorité de ses voisins soit de type b. Même chose respectivement pour b. Si c'est le cas, il se déplace vers une autre case où il n'est pas dans cette situation. Il faut donc qu'il demeure un certain nombre de cases vides pour que les individus puissent se déplacer et que le modèle puisse fonctionner. La simulation montre qu'avec ces hypothèses, les individus de type a tendent à se regrouper, de même que les individus de type b et donc que l'occupation de l'espace par les deux groupes prend la forme d'une ségrégation. Mais Schelling va plus loin. Son argument qui a fait la réputation de son modèle est que, même si l'on augmente le seuil de tolérance et qu'on dit que les individus d'un groupe tolèrent d'être entourés de $2/3$ d'individus de l'autre groupe avant de déménager, le modèle engendre une ségrégation. La ségrégation serait donc un effet pervers, mécanique, ne résultant pas d'une forme de racisme inscrite dans le seuil de tolérance.

Cette expérience et les conclusions qui en sont tirées provoquent de nombreux débats. Les conditions de l'expérience sont particulières, sans doute trop pour qu'on puisse en déduire une conclusion aussi générale. C'est le point de vue développé par Michel Forsé et Maurice Parodi :

« Si certaines personnes sont convaincues que ce modèle donne des résultats plus que triviaux, c'est finalement dû à deux tautologies qui se combinent pour donner ce qui, si l'on regarde de près, est un paralogisme : il est vrai que de petites exigences concernant ses voisins créent une sorte d'ordre ; il est également vrai que si tout le monde souhaite faire partie de la majorité, il est tout à fait impossible que les minorités coexistent et la ségrégation est forte ; mais il n'est pas vrai que la ségrégation reflète autre chose que ce que l'on peut attendre des lois du hasard et ce que chaque individu souhaite réellement. Le modèle de Schelling ne nous permet pas de conclure que, en général, les ghettos importants résultent de décisions innocentes »²

Tous les auteurs s'accordent toutefois sur le fait que si les individus se déplacent à partir du moment où leur voisinage est majoritairement constitué d'individus de l'autre groupe, alors le phénomène de ségrégation apparaît bien.

Le modèle a été transposé sur des réseaux. Par exemple, Henry et al. proposent un modèle de réseau évolutif :

« Dans cet article, nous introduisons un modèle de ségrégation par chaîne de Markov fondé sur l'hypothèse que les acteurs n'ont pas de préférence stricte pour former des liens avec des partenaires qui leur ressemblent mais animés par un biais, (éven-

2. « While some people are convinced that this model gives results which are more than trivial, it is finally due to two tautologies that combine to give what, if one looks at it closely, is a paralogism : it is true that small demands about one's neighbours create some sort of order ; it is also true that if everybody wishes to be in the majority, it is quite impossible for minorities to coexist and segregation is high ; but it is not true that segregation does not reflect what can be expected from the laws of chance and what each individual effectively wishes. Schelling's model does not allow us to conclude that, in general, major ghettos result from innocent decisions ». Forsé M., Parodi M., 2010, Low levels of ethnic intolerance do not create large ghettos, a discussion about an interpretation of Schelling's model. *L'Année Sociologique*, 60-2, 445-473. Dans le même numéro, voir : Kirman A., A comment of « Low levels of ethnic intolerance do not create large ghettos, a discussion about an interpretation of Schelling's model, by Michel Forsé and Maxime Parodi », p.475-480 ainsi que : Meredith Rolfe, A comment of « Low levels of ethnic intolerance do not create large ghettos, a discussion about an interpretation of Schelling's model, by Michel Forsé and Maxime Parodi », p. 481-492

tuellement très faible) pour rompre les liens avec les acteurs différents d'eux. [...] Comme dans le modèle original de Schelling, nous montrons que les processus d'aversion suffisent à expliquer l'émergence de structures relationnelles ségréguées. »³

Fagiolo et al. obtiennent un résultat similaire.⁴ Ils utilisent différents types de réseaux tels que des réseaux aléatoires où tous les sommets ont le même degré, des réseaux du type petit monde ou des réseaux sans échelle. Ils concluent que le type de réseau n'a pas une grande influence sur le niveau de ségrégation atteint et qu'un niveau de préférence de proximité induit une ségrégation non seulement sur un treillis régulier mais aussi dans le cas de réseaux plus généraux. Il ne s'agit toutefois jamais de réseaux complexes qui combinent par construction des formes typiques comme des cliques, des étoiles ou des configurations centre-périphérie par exemple.

Je retiens que l'on obtient assez facilement un effet de ségrégation dans un réseau à condition d'introduire comme hypothèse un principe de rejet des personnes différentes de soi. Forsé et Parodi critiquent le simplisme de cette hypothèse qui est fondée sur une appréciation unidimensionnelle de la différence. On peut toutefois retenir le résultat concernant le racisme, l'antisémitisme ou l'homophilie.

7.2 Délégation, dépendance, domination

Toute délégation crée une dépendance mutuelle. La rompre est plus ou moins compliqué voire parfois impossible, mais cette dépendance n'est pas nécessairement une domination. Les exemples du travail salarié dans le monde capitaliste ou de la domination des femmes par les hommes montrent certes

3. Henry A., D., Pralat P., Zhang C.-Q., 2011, Emergence of segregation in evolving social networks, *PNAS*, 108-21, 8609. In this paper, we introduce a mathematical Markov-chain model of network segregation based on the assumption that actors have no strict preference for forming ties with similar network partners, but are subject to a (potentially very small) bias for cutting ties with dissimilar actors. [...] As with Schelling's original model, we show that aversion processes are sufficient to explain the emergence of segregated attribute-close network structures.

4. Fagiolo G., Valente M., Vriend N. J., 2007, Segregation in Networks, *Journal of economic behavior and organization*, 64, 3-4, 316-336

que la dérive n'est pas rare ; mais du point de vue formel, elle n'est pas première. La question qui se pose au sociologue est de comprendre comment cette dépendance se maintient, quelles formes elle prend et comment elle dérive éventuellement vers une domination.

Boltanski et Thévenot⁵ posent le principe de commune humanité. Au regard de ce principe, des personnes engagées dans une interaction durable doivent trouver un compromis s'il se présente des désaccords, des disputes qu'il faut stopper :

« Le cours ordinaire de la vie réclame un travail presque incessant pour faire se tenir ou rattraper des situations qui échappent en les mettant en ordre. Les gens, dans la vie quotidienne ne font jamais complètement taire leurs inquiétudes et, comme des savants, ne cessent de suspecter, de s'interroger , de soumettre le monde à des épreuves » (p. 50).

Cette nécessité d'un compromis s'applique pour eux à toutes les interactions durables, mais en particulier aux cas où les personnes *relèvent de mondes différents* :

« Le compromis suggère l'éventualité d'un principe capable de rendre compatibles des jugements s'appuyant sur des objets relevant de mondes différents. Il vise un bien commun qui dépasserait les deux formes de grandeur confrontées, en les comprenant toutes les deux : promouvoir, par exemple, les techniques de créativité suppose la référence à un principe non spécifié qui ferait servir à un même bien commun la routine industrielle et le jaillissement inspiré » (p.318)

Bien entendu faire taire les inquiétudes, stopper les confrontations nécessitent que les compromis évoluent et que les critiques soient prises en compte dans l'établissement d'un nouveau compromis. L'intégration des critiques est même le point essentiel. C'est ce que développent Boltanski et Chiapello à propos de la résilience du capitalisme.⁶

5. Boltanski L., Thévenot L., 1991, De la justification, Paris, Gallimard

6. Boltanski L., Chiapello E., 1999, Le nouvel esprit du capitalisme, Paris, Gallimard.

Je retiens cette idée comme un élément à la base de la mise en oeuvre de la reproduction autopoïétique. Reconstituer le contexte qui permet de maintenir un certain ordre ou de faire ré-émerger un ordre équivalent suppose d'introduire les critiques dans le *nouvel esprit*. C'est cette idée que reprend Olivier Favereau au titre de l'économie des conventions.⁷ :

« En toute généralité, il n'y a pas de reproduction des inégalités (économiques) sans critique de ces inégalités et de leur reproduction »

7.2.1 Une convention du capitalisme : la confusion entre entreprise et société

En droit, « Aux termes de l'article 1832 du Code civil, une société peut se définir comme un acte juridique par lequel deux ou plusieurs personnes conviennent par un contrat d'affecter à une entreprise commune des biens (sommes d'argent, voitures, immeubles) ou leur industrie (compétences...) en vue de partager le bénéfice ou de profiter de l'économie qui pourra en résulter.

La notion de société désigne également la personne morale créée par le contrat de société. En tant que personne morale, la société dispose d'un patrimoine composé à l'origine des biens apportés par les associés ou les actionnaires. La personnalité morale d'une société est acquise lors de l'immatriculation de celle-ci au RCS (Registre du commerce et des sociétés).

Contrairement à la société, l'entreprise ne fait pas l'objet d'une réelle définition légale. C'est une notion avant tout économique et sociale. En matière économique, elle peut se définir comme une unité organisée reposant sur la mise en oeuvre de moyens humains et matériels de production ou de distribution. Dans les textes de loi, on retrouve de façon récurrente la notion d'entreprise dans le Code du travail, au sein duquel le terme doit être interprété comme un ensemble de travailleurs exerçant une activité commune sous l'autorité d'un même employeur. » (<https://droit->

7. Favereau O., 2018, Valeur(s), exploitation et économie des conventions, Cahiers d'économie politique, 75-2, 119-145

finances.commentcamarche.com/faq/20637-difference-entre-entreprise-et-societe-definitions)

Olivier Favereau considère qu'une convention sur l'esprit du capitalisme est fondée sur la confusion entre les deux notions d'entreprise et de société. Le salarié passe un contrat avec la société. Ce contrat prévoit une rémunération pour l'engagement de sa force de travail. Mais ce que récolte la société, ce n'est pas simplement le fruit du travail de chaque salarié mais le produit du travail combiné de l'ensemble des salariés dans l'entreprise. Confondre la société et l'entreprise revient donc à dissimuler la plus value créée par le travail collectif, que la société peut récupérer. C'est ce qu'il exprime dans la conclusion de son article cité plus haut :

« Ainsi, c'est la différence entre « société » et « entreprise », combinée avec la dissimulation de cette différence (comme si elle était sans importance, c'est-à-dire comme si le droit était un simple voile), qui fonde cette double mystification :

i) elle permet aux représentants du capital de s'approprier légalement le produit de l'interaction entre tous les salariés de l'entreprise, au-delà de la contribution de chacun, dûment rémunérée sur une base individuelle,

ii) tout en rendant invisible cette appropriation à travers un système comptable qui fait de ce produit un solde résiduel, à la disposition des instances dirigeantes de la société, dont sont précisément exclus les salariés. »

Mais la financiarisation actuelle du capitalisme conduit à un éclatement de cette convention, le rapport d'exploitation est de plus en plus visible. À travers les délocalisation, la gestion brutale des emplois, y compris ceux des personnels les plus qualifiés, sans souci des situations des salariés ainsi mis au chômage, la convention industrielle éclate et elle n'est pas facteur d'évolution de l'entreprise.⁸ La dépendance apparaît de plus en plus souvent individuelle et les organisations traditionnellement chargées de gérer la convention sont

8. Larquier G. de, Remillon D., 2008, Assiste-t-on à une transformation des carrières professionnelles vers plus de mobilité? Une exploitation de l'enquête « Histoires de vie », Travail et Emploi 113, 13-30

de plus en plus souvent désarmées. Une nouvelle convention ne s'instaure pas entre les employeurs et leurs salariés mais glisse vers une convention entre les employeurs et la population dans son ensemble sous la forme d'une solidarité que l'on qualifie d'État providence. L'État, comme représentant de la population, se retrouve chargé de réparer les désordres engendrés par le capitalisme financier sur les pratiques duquel il n'a aucune prise. Il se trouve ainsi pris entre les grandes sociétés et la population et l'on peut constater régulièrement son embarras, à propos des fermetures d'entreprises, des désordres écologiques engendrés par des modes de production exclusivement centrés sur le profit ou d'un chômage persistant dont il n'est pas l'auteur et qu'il est sommé de réduire.

L'exemple du marché du travail L'expression marché du travail est malheureuse car elle invite à comprendre que les employeurs et les demandeurs d'emploi sont dans une sorte de marché ouvert avec une information parfaite et pas de frein à la mobilité, ce qui n'est bien sûr pas le cas. En fait on peut détecter plusieurs conventions différentes, suivant qu'il s'agit d'une grande entreprise largement dépendante du capitalisme financier, d'une entreprise moyenne ou artisanale dans laquelle le métier est important ou d'unités, elles aussi de taille moyenne ou petite, mais où la qualification du travail est globalement faible ce qui fait que la main d'oeuvre est facilement interchangeable.⁹ Comme première étape, il peut être utile de s'intéresser aux différentes manières de recruter. Elles montrent l'existence de jeux de langage différents suivant les secteurs. Dans l'administration, on recrute par concours, on privilégie les diplômés ; dans la grande industrie, on utilise des méthodes formelles, des cabinets de recrutement, des chasseurs de têtes pour les cadres ; les artisans préfèrent passer par leurs réseaux, l'interconnaissance joue un rôle important ; dans le commerce ou dans les services, on trouve souvent des emplois très précaires sur lesquels on recrute des personnes sans

9. J'avais étudié les modes de recrutement des jeunes à la sortie de leurs études, à partir de l'enquête *génération 98* du Céreq. Je m'appuie d'autre part sur des entretiens effectués à la même époque auprès de chômeurs en recherche d'emploi. Degenne A., 2004, Le marché du travail comme réseau et système de niches : une lecture de l'enquête Génération 98, Céreq Net.Doc, n°8.

exigence de qualification, en mobilisant peu de moyens de sélection. Les efforts des travailleurs pour se constituer des niches dans ce paysage ne collent pas nécessairement à cette réalité, mais on peut les analyser à partir des notions de dépendance, différenciation et involution.

Une stratégie fondée sur la différenciation va suivre la logique méritocratique, les diplômes. On va rentrer dans des champs, au sens de Bourdieu, prédéfinis. Le jeu de langage est celui de la culture dominante. Le mérite est transversal, il n'est pas lié à un emploi particulier. C'est la stratégie que l'on va rencontrer dans l'administration et les grandes entreprises. Elle est compatible avec les concours et la mobilité. Les titres, les diplômes, les écoles fréquentées sont des signes de reconnaissance identitaires.

Deux autres voies sont beaucoup plus fondées sur la dépendance.

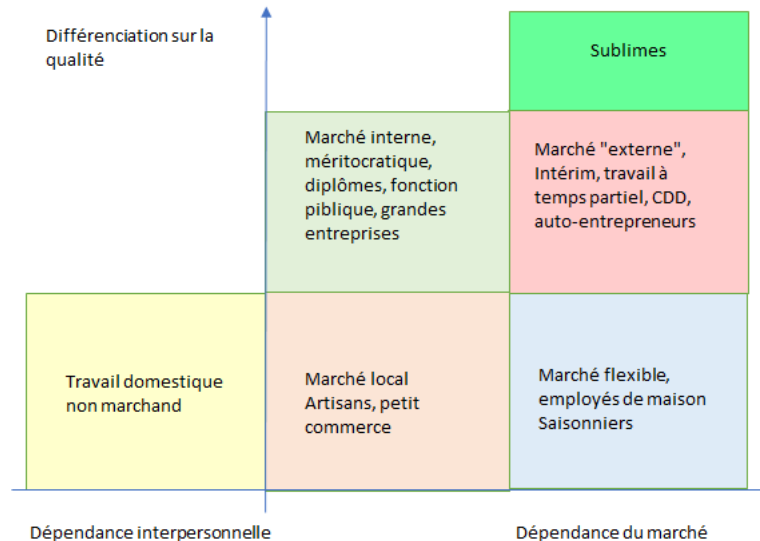
La première, celle des travailleurs qualifiés, va consister à maîtriser parfaitement le jeu de langage d'une petite entreprise ou d'un secteur. C'est une stratégie d'insertion, il faut se rendre indispensable. La dépendance corrélative entre l'employeur et ses salariés est personnalisée. L'entreprise peut devenir pour eux une communauté identitaire (Lip, Moulinex). Dans les années 90, nous avons réalisé un entretien avec un petit entrepreneur à propos de sa stratégie d'embauche. A la question « qui embauchez vous ? », il avait répondu : « on embauche ceux que l'on débauche ». Ceci caractérise bien le type de convention qui existe entre ces employeurs et leurs salariés. Ils sont souvent contraints de débaucher des salariés parce que leur entreprise est trop dépendante du marché ou des donneurs d'ordre, mais ce type de débauche n'a rien à voir avec celle que pratiquent les grands groupes qui délocalisent des fabrications et ferment des entreprises.

La seconde est celle de la dépendance totale à l'égard du marché, c'est celle des petits boulots, du travail saisonnier, de l'intérim, de la grande mobilité. On est prêt à faire beaucoup de choses différentes, à prendre plusieurs emplois simultanément. C'est souvent une voie adoptée provisoirement - volontairement ou involontairement - par des jeunes car elle ne facilite pas l'insertion dans une vie de famille.

On observe aussi une stratégie fondée sur la différenciation et l'involution. Le travailleur n'est pas indépendant, il travaille dans des entreprises

mais il est porteur d'une telle qualification que c'est lui qui peut choisir son emploi et dicter ses conditions. C'est ce que l'on appelait autrefois les « sublimes »¹⁰. Les sublimes ce sont par exemple des soudeurs capables de souder des plaques d'acier très épaisses, une compétence rare qui leur permet de travailler dans l'industrie nucléaire comme dans la construction navale ou les champs pétrolifères ; ce sont des compagnons du tour de France, des cuisiniers d'exception que les palaces s'arrachent, des artistes etc. Les compagnons du tour de France, les « Meilleurs Ouvriers de France » (MOF) que l'on trouve dans certaines professions sont pour eux des affiliations identitaires.

Sur le graphique, les différentes catégories apparaissent séparées, en réalité il existe beaucoup de recouvrements.



Dans ce graphique figure également le travail domestique non marchand. C'est une manière de le réintroduire dans le champ des rapports d'exploitation, comme le défend Christine Delphy. Pour cet auteur le patriarcat est une convention entre les hommes et les femmes, dans laquelle les femmes sont assujetties au travail domestique et à l'élevage des enfants, même si elles occupent un emploi à l'extérieur, la valeur ajoutée de ce travail domestique non rémunéré étant principalement récupérée par les hommes.¹¹

10. Gazier B., 2003, *Tous sublimes, vers un nouveau plein-emploi*, Paris, Flammarion

11. Delphy C., 2015, *Pour une théorie générale de l'exploitation. Des différentes formes*

7.2.2 La délégation aux experts

Parmi toutes les dépendances corrélatives, celles qui sont induites par l'expertise et la compétence sont particulièrement intéressantes et permettent de prendre de la distance par rapport à la vision traditionnelle des rapports de classes¹². Dans ce cas, nous avons des personnes qui sont considérées comme experts dans un domaine et, en face d'elles des personnes qui ont recours à leur expertise. Prenons l'exemple des professions de santé, avec en face d'elles ceux qu'elles désignent sous le terme générique de patients. Ici les rôles sont figés, on ne peut y échapper par un recours au bricolage, sauf cas particulier le malade ne peut pas s'improviser médecin et traiter son propre cas. La convention de délégation entre le corps médical et la population est fondée sur la disqualification des patients. Ceci entraîne sur beaucoup de point une monopolisation des pratiques de santé par le corps médical. Comme l'ont souligné Boltanski et Chiapello, cette situation a engendré de nombreuses critiques. La convention a donc évolué avec la mise en place de différentes chartes visant à préserver les droits du patient, comme la Loi du 4 mars 2002 (loi Kouchner). De même une tendance se développe qui vise à associer le patient à la mise en oeuvre de son traitement, en particulier dans les affections chroniques. Mais le monopole se renforce par certains autres côtés, le diagnostic reste l'apanage du corps médical ainsi que l'accès aux médicaments ou à certaines prothèses comme les lunettes. Ainsi la convention s'adapte en incorporant les critiques.

Du fait de la relation d'expertise, c'est celui qui dispose de l'expertise qui définit les conditions de l'interaction. Parsons (1951) avait bien noté dans son article sur le rôle du médecin que l'on pouvait trouver un certain confort à adopter le rôle du patient.¹³

d'extorsion de travail aujourd'hui, Paris, Syllepse et Saint-Joseph-du-Lac, M éditeur, 120 p.

12. Degenne A., Marry C., Moulin S., (eds.), 2011, *Les catégories sociales et leurs frontières*, Québec, Presses de l'université Laval.

13. Parsons T., 1951, *Illness and the Role of the Physician : A Sociological Perspective*, *The American Journal of Orthopsychiatry*, 21, 452-460 ; traduction par Dominique Beynier et Didier Le Gall, in *Le médical et la santé z. Numéro Spécial des Cahiers de la Recherche sur le Travail Social*. C.R.T.S. Université de Caen. 1er sem. 1984. pp. 29-44.

« Tournons-nous désormais vers notre deuxième explication principale selon laquelle la maladie n'est pas seulement une *condition* mais aussi un rôle social. Les critères essentiels d'un rôle social concernent les attitudes, tant du titulaire de ce rôle que de ceux avec lesquels il entre en interaction, tout cela en rapport avec un ensemble de normes sociales qui définissent les grandes lignes des conduites considérées comme convenables ou appropriées aux personnes jouant ce rôle. Dans ce sens, nous pouvons distinguer quatre aspects principaux du *rôle du malade* dans notre société.

Le premier d'entre eux est l'exemption pour la personne malade de certaines obligations sociales normales. Ainsi pour prendre un exemple très simple, *Johnny a de la fièvre, il ne doit pas aller à l'école aujourd'hui*. Cette exemption et la décision quant aux moments où elle est à appliquer ou non ne devrait pas aller de soi.[...]

Deuxièmement, la personne malade est, dans un sens particulier, aussi exemptée d'un certain nombre de responsabilités : celui d'être dans cet état. C'est ce que nous entendons d'habitude quand on parle de *condition de malade*. [...]

Cette exemption d'obligations et d'un certain type de responsabilité doit cependant se payer. Le troisième aspect du rôle de malade est le caractère partiel de sa légitimation, d'où la perte d'un droit à une légitimité complète. Être malade, c'est être dans un état défini socialement comme indésirable, état duquel il doit sortir le plus rapidement. On ne donne à personne le privilège d'être malade plus longtemps que nécessaire, mais seulement aussi longtemps qu'il n'y peut rien. [...]

Quatrièmement et dernièrement, être malade peut se définir, sauf pour les cas les plus bénins, comme étant *en besoin d'aide*. De plus, le type d'aide qui est demandé est présumé défini ; c'est celle des personnes spécialement qualifiées pour s'occuper de la maladie, par dessus tout celle des médecins. Ainsi, suite à sa définition comme titulaire d'un rôle relatif aux personnes qui ne sont

pas malades, le malade passe au rôle de patient. De cette façon, ce rôle, comme tous les rôles sociaux, lui impose certaines obligations, surtout celle de coopération avec le médecin - ou d'autres thérapeutes - dans le processus qui vise à aller mieux. Cela constitue évidemment l'affirmation de se reconnaître comme malade, donc dans un état indésirable, et cela expose l'individu à des influences spécifiques en vue de sa réintégration. »

Le terme de patient est devenu totalement générique. Je ne crois pas que ce soit un hasard ; je pense au contraire que c'est le signe d'une profonde évolution des relations. Ce glissement de vocabulaire accompagne en effet la médicalisation de la société. Ce terme dit bien ce qu'il veut dire, le patient c'est celui qui subit ; ce n'est pas celui qui agit c'est donc celui qui n'a pas le pouvoir de définir les conditions dans lesquelles se déroule l'interaction. Il y a une différence considérable entre parler de malade ou parler de patient. Le malade est qualifié dans son identité propre. Le patient est qualifié par la relation qu'il a avec le système de santé. Lorsqu'on constate une extension universelle de l'usage du terme de patient, c'est signe que la relation de soin devient première et qu'elle s'impose à tous. Le patient est dégagé d'un certain nombre d'obligations et de responsabilités et une fois qu'il est reconnu comme patient, il peut y trouver un certain confort. Il est dégagé de l'obligation d'être responsable de son état de santé car il n'est pas compétent. C'est l'expert qui est compétent et qui doit le guider dans quasiment tous les actes de sa vie au quotidien. La contrepartie du statut de patient, c'est le confort. On se décharge de sa santé sur le corps médical ; on abandonne tous efforts de contrôle entre les mains du spécialiste. Non seulement c'est une commodité mais, dans notre conscience collective, c'est aussi un droit. Pour prendre l'expression de Rawls¹⁴, ce confort là fait partie des biens premiers, c'est-à-dire des biens auxquels tout un chacun peut prétendre. On peut étendre ce raisonnement à toutes les formes d'expertises. Dans le rapport aux experts, il y a le plus souvent une forte institutionnalisation, les experts disposent d'un monopole. La conscience collective classe leurs prestations dans les éléments

14. Rawls J., 1987, *Théorie de la justice*, Éditions du Seuil.

fondamentaux du bien-être. Il y a sans doute un plus grand confort pour chacun dans une société fondée sur le bien-être c'est-à-dire sur le droit pour tous d'accéder à un grand nombre de biens et de services communément acceptés. Mais on entre alors dans une logique de soumission à la compétence dont on a déjà à bien des reprises mesuré les risques.

Avec le rapport d'exploitation capitaliste et le rapport de soumission à la compétence, on a bien deux types de conventions liées à des classes corrélatives, mais le rapport d'exploitation capitaliste suscite plus naturellement la lutte sociale parce qu'il est plus arbitraire. Le rapport de soumission fondé sur la compétence peut plus difficilement déboucher sur la révolte puisqu'il apparaît comme naturellement légitime et souhaitable. On peut d'ailleurs faire l'hypothèse que cela entraîne dans la représentation des patients un glissement, de l'obligation de moyens faite aux experts à une obligation de résultats. Il n'engendre que la soumission, voire la démission ou éventuellement la contestation judiciaire si le résultat attendu n'est pas atteint. Notons cependant que de nombreuses associations, d'usagers, de parents, de malades oeuvrent pour transformer ce rapport en y introduisant plus de dialogue, plus de participation et une plus grande responsabilisation de ceux qui sont dans le rôle du patient. Leur tâche n'est pas aisée car ils sont face à un cercle (que je ne qualifierai pas de vicieux ou de vertueux), qui prend sa dynamique dans un certain scientisme des experts, qui tend à se diffuser dans la société tout entière d'une part, et une recherche passive du bien être de la part des patients d'autre part. Il en résulte de plus en plus de propositions de la part des experts et de plus en plus de demande de consommation de la part des patients. Anne Pellissier Fall écrit, à ce propos de la médicalisation de la société¹⁵

« Les sciences humaines se sont saisies du thème de la médicalisation dans les années 70 dans le cadre d'un discours essentiellement critique : ses effets néfastes sont soulignés et elle est souvent expliquée par l'impérialisme d'une profession qui, du fait

15. Pellissier-Fall, 2011, Anticipation médicale de la maladie et médicalisation de la société, in Degenne Alain, Marry Catherine, Moulin Stéphane (Eds.), *Les catégories sociales et leurs frontières*, Presses de l'Université Laval, p.345-372.

de son monopole sur les soins légitimes, étend indéfiniment son champ d'action et impose son joug à des patients presque sans défense. Depuis lors, certains travaux ont nuancé cette analyse tant en ce qui concerne l'impérialisme médical [...] qu'en ce qui concerne la passivité des médicalisés [...]. La médicalisation tend désormais à être analysée moins comme une simple imposition que comme le résultat d'une interaction entre différents acteurs [...] dans des rapports de force inégaux. »

Cette analyse pourrait certainement s'appliquer à de nombreux autres domaines, comme l'éducation ou la consommation par exemple.

En résumé, les agents exercent une responsabilité sur les faits qui les concernent. Les agents peuvent déléguer à d'autres agents certaines de leurs responsabilités. Cette délégation est consciente ou inconsciente, choisie ou subie, libre ou contrainte. Lorsqu'un agent délègue une de ses responsabilités à un autre agent cela crée entre eux une dépendance corrélative. La sociologie classe les positions de dépendance corrélative en rôles sociaux. L'ensemble des dispositions qui organisent un processus de dépendance corrélative est un régime de contrôle ou une convention. Les dépendances corrélatives ne sont jamais totalement équilibrées, c'est-à-dire que les deux partenaires n'ont jamais exactement la même capacité de définir les modalités de la délégation de responsabilité. Plus l'un des partenaires peut définir seul les modalités de la délégation de responsabilités, plus on parle de domination. Exemples : Un régime de contrôle qui émerge de la gestion de la force de travail produit le salariat ; un régime de contrôle qui émerge de la délégation naturelle de la reproduction humaine aux femmes par les hommes est le patriarcat. Mais il s'y mêle des références identitaires, émergentes ou héritées qui complexifient beaucoup les régimes de contrôle.

7.2.3 Les rapports hommes-femmes

On entre là dans un cas où les trois types de confrontation sont présents et s'entremêlent. L'analyse en termes de classes corrélatives induisant un régime de contrôle s'applique, mais on y rencontre également les mécanismes

des groupes identitaires émergents et des groupes identitaires hérités.¹⁶

Les luttes féministes se positionnent aux trois niveaux. Il y a aménagement du régime de contrôle quand il s'agit de la coopération dans le couple et du partage des tâches domestiques. Par ses enquêtes « Emploi du temps », l'Insee met en évidence la contribution différenciée aux tâches domestiques¹⁷. On est toujours sur le même registre lorsqu'il s'agit du travail des femmes à l'extérieur. Les économistes orthodoxes proposent une convention fondée sur le couple, comme institution, et le profit qu'il peut retirer d'une division du travail qui spécialise les rôles des hommes et des femmes. C'est la thèse que défend le prix Nobel d'économie Gary Becker, qui soutient le modèle patriarcal le plus traditionnel qui considère que le ménage est une unité de production solidaire et que le choix de la division du travail en son sein, qui attribue aux femmes le travail domestique et aux hommes le travail extérieur est rentable parce que chacun se spécialise et devient performant dans sa partie, ce qui permet au ménage dans son ensemble d'optimiser son revenu. Il s'appuie ainsi sur la thèse le plus souvent adoptée qui est que les

16. Sur ce sujet, je devrais citer une grosse partie du « Deuxième sexe » de Simone de Beauvoir car j'y trouverais des arguments pour tout ce que je veux développer ici ; mais cela m'entraînerait trop loin, alors je renvoie le lecteur au texte. Je retiendrai cette seule citation : « Il est bien entendu que le fait d'être un homme n'est pas une singularité ; un homme est dans son droit en étant homme, c'est la femme qui est dans son tort ». Beauvoir S. de, 2011 [1949], *Le deuxième sexe, les faits et les mythes*, Paris, Gallimard, (p.16)

17. « Selon les activités que l'on retient comme productives, le temps consacré à la production domestique sur une année en France représente une à deux fois le temps de travail rémunéré. Avec des choix intermédiaires de champ et de valorisation, cette production est évaluée à 33 % du PIB. Ce travail est majoritairement réalisé par les femmes (64 % des heures de travail domestique). » Delphine Roy, 2012, *Le travail domestique, 60 milliards d'heures en 2010*, INSEE Première N° 1423,

« Si la durée totale consacrée au travail domestique et au travail professionnel est proche en moyenne entre hommes et femmes, sa répartition entre les deux composantes demeure très inégale entre les sexes. Depuis vingt-cinq ans, l'écart de situation entre les hommes et les femmes s'est réduit, pour l'essentiel du fait de la diminution du temps passé par les femmes aux tâches domestiques et non d'une augmentation du temps masculin. Cette réduction vient principalement du cœur des tâches domestiques que sont les tâches ménagères : ménage, cuisine, linge et courses. Cependant, l'inégalité du partage des tâches domestiques continue d'être d'autant plus forte que les ménages comptent des enfants. Le temps passé par les pères à s'occuper de leurs enfants a certes augmenté sur les dix dernières années, mais les femmes s'en occupent plus également, si bien que les inégalités selon le sexe restent inchangées. » Layla Ricoch, *Femmes et hommes. Regards sur la parité*, INSEE Références, 08/03/2012.

femmes étant contraintes par les maternités, il est plus rentables que ce soit elles qui prennent en charge les tâches domestiques. Becker écrit ainsi :

« Une division du travail efficace est parfaitement compatible avec le système patrimonial qui dénie aux femmes le droit de décider comment organiser leur vie. »¹⁸

L'autre thème très présent, celui de la différence du niveau de salaire entre les hommes et les femmes, à travail équivalent, et celui du plafond de verre qui bloque l'accès des femmes aux niveaux de responsabilité ne relèvent plus de la logique du régime de contrôle. Il s'agit là de mécanismes identitaires qui opposent brutalement les hommes aux femmes et qui sont bien souvent en référence à un sens hérité, c'est-à-dire à une conception de la nature des femmes. Cela relève du sexisme. Il n'y a plus là de convention globalement acceptée. Le mécanisme le plus probable est celui de l'attracteur d'appropriation du corps des femmes par les hommes. C'est ainsi que contrairement à beaucoup d'autres auteurs, Françoise Héritier aborde la question de la domination des hommes sur les femmes autrement que par le recours à l'idéologie dominante ou à l'évidence. Pour cela il est remarquable qu'elle ait recours à l'histoire longue.¹⁹

« Dans la plupart des sociétés, l'actif est masculin et supérieur au passif féminin. Le fait que ces catégorisations binaires soient hiérarchisées, au-delà de la simple différence, signifie que la hiérarchie provient d'une autre raison que ces différences sexuées. En effet, parmi toutes les observations faites par nos ancêtres, il en est une particulièrement inexplicable, injuste, exorbitante : les femmes font leurs semblables, des filles comme elles, les hommes, non. Ils ont besoin des femmes pour faire leurs fils. Mais cette capacité de produire du différent, des corps masculins, s'est retournée contre les femmes. Elles sont devenues une ressource né-

18. « An efficient division of labor is perfectly consistent with exploitation of women by husbands and parents - a patrimony system- that reduces their well-being and their command of their lives. Becker G. S. , 1991 (première édition 1981), *A Treatise on the Family*, Cambridge, Harvard University Press. (p. 4)

19. <http://www.lepoint.fr/edito/document.html?did=122421>

cessaire à se partager. Les hommes doivent socialement se les approprier sur la longue durée pour avoir des fils. En outre, des systèmes de pensée expliquent le mystère de la procréation en plaçant le germe exclusivement dans la semence masculine. La naissance de filles est un échec du masculin, provisoire mais nécessaire. Dans cette double appropriation, en esprit et en corps, naît la hiérarchie. Elle s'inscrit déjà dans les catégories binaires qui caractérisent les deux sexes, car elles s'accompagnent nécessairement de dénigrement, de dépossession de la liberté et de confinement dans la fonction reproductive. »

De même, Sylviane Agacinsky situe les causes de la situation actuelle dans des processus millénaires qui ont poussé les hommes à s'approprier les femmes pour contrôler leurs facultés procréatrices.

« Si l'on ne tient pas compte de la différence sexuelle, donc du pouvoir propre des femmes (l'enfantement), on ne peut saisir les modes d'appropriation dont elles ont été ou sont encore l'objet. »
(p. 10)²⁰

C'est donc tout le système de pensée, supporté par le langage qui garde et transmet la trace d'une appropriation et d'une domination enracinée dans l'histoire humaine. Et Françoise Héritier va plus loin encore en mettant en cause l'évolution biologique elle-même, conséquence d'un traitement différencié²¹ :

« Depuis la préhistoire, les hommes prennent pour eux les protéines, la viande, les graisses, tout ce qui est nécessaire pour fabriquer les os ; tandis que les femmes ont eu accès aux féculents, à ce qui est calorique, qui donne des rondeurs. C'est cette alimentation différentielle qui, au fil des millénaires, a anormalement et progressivement produit une sélection dangereuse pour les femmes au moment de l'accouchement. Aujourd'hui, dans les

20. Agacinsky S., 2012, *Femme entre sexe et genre*, Paris, Seuil.

21. Françoise Héritier (Collège de France), in *Libération 10 avril 2007*, supplément Femmes et pouvoir, page S6.

pays occidentaux, où les enfants des deux sexes ont accès à la même nourriture, la différence a tendance à se gommer. Mais il faudra encore des générations avant que les femmes atteignent leur réelle stature.

L'alimentation des femmes a toujours été sujette à des interdits. Notamment dans les périodes où elles auraient eu besoin d'avoir un surplus de protéines, car enceintes ou allaitantes – je pense à l'Inde, à des sociétés africaines ou amérindiennes. Elles puisent donc énormément dans leur organisme sans que cela soit compensé par une nourriture convenable ; les produits bons, la viande, le gras, etc. étant réservés prioritairement aux hommes. (..) Cette pression de sélection qui dure vraisemblablement depuis l'apparition de Néandertal, il y a 750 000 ans, a entraîné des transformations physiques. A découlé de cela le fait de privilégier les hommes grands et les femmes petites pour arriver à des écarts de taille et de corpulence entre hommes et femmes. »

Cet attracteur cognitif, comme les autres induit des comportements d'adhésion qui sont très courants, la domination-appropriation des femmes par les hommes reste en effet un phénomène universel ; il induit aussi des comportements et des normes en réaction. C'est cet ensemble qui constitue un régime de contrôle. Suivant les époques et les sociétés, ce régime se fonde sur des arguments différents. Les récits varient mais ils reprennent la hiérarchisation des catégories à laquelle faisait référence Françoise Héritier. Ces récits sont constitutifs de la culture et jouent un rôle essentiel dans la socialisation des hommes comme des femmes. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner lorsqu'on constate qu'ils sont repris par les femmes ce qui permet le fonctionnement du régime de contrôle.

La disqualification des femmes Dans leur théorie de la justification, Boltanski et Thévenot posent comme premier axiome de leur modèle de la cité, le principe de commune humanité des membres de la cité.²²

22. Boltanski L., Thévenot L., 1991, *De la justification*, Paris, Gallimard.

Une première manière d’instaurer un régime de contrôle de la dépendance sexuelle est d’imposer l’idée que les hommes et les femmes ne sont pas équivalents, qu’ils ne sont pas au même titre de la même humanité et que les hommes sont premiers et donc logiquement élus pour décider du sort des femmes. Les religions ici jouent un rôle essentiel. Partie intégrante de la conscience de leur communauté de condition et de leur différence par rapport aux phénomènes naturels et aux animaux, les dieux sont nécessaires pour pouvoir concevoir l’équivalence entre les hommes, leur commune humanité. Les dieux font partie des représentations héritées de l’histoire longue. Ils permettent aux humains de se représenter comme équivalents parce qu’ils partagent une même fragilité : ils naissent et meurent. Leur précarité les distingue de tout ce qui existe de tous temps et de tout ce qui apparaît comme éternel. L’idée d’une vie après la mort, qu’elle prenne ou non la forme d’une réincarnation est indissociable de celle de la vénération des dieux que l’on craint mais auxquels on veut ressembler.

Dénier à quelqu’un de faire partie de la même humanité que soi est une disqualification car cela conduit à ériger une barrière qui interdit que cette personne ait les mêmes relations avec les autres. La plus forte disqualification est évidemment celle qui exclut du même rapport aux dieux. Elle s’applique en particulier aux femmes dans les religions du livre (Judaïsme, Chrétienté, Islam) qui partagent la même source, le Pentateuque. C’est ce que rappelle à juste titre Sylviane Agacinski²³

« Dans la Genèse, le premier récit de la création de l’être humain place l’homme et la femme sur le même plan, (il les crée mâle et femelle). Dans le second récit en revanche, Adam est créé d’abord, à l’image et à la ressemblance de son créateur et Ève est tirée du côté d’Adam pour l’aider. [...] Le premier homme est la seule et unique référence par rapport à laquelle le corps féminin viendra toujours s’ajouter comme un supplément. En tant que premier et entier, l’homme reste en quelque sorte à l’abri du partage sexuel, figure de l’identité et de l’intégrité humaines, laissant

23. Agacinsky S. (2012), *Femmes entre sexe et genre*, Paris, Seuil.

à la femme, en tant que telle, le statut d'un corps d'appoint. »
(p. 75)

Sylviane Agacinski cite également un mythe rapporté par Platon dans *Timée*. Selon ce mythe

« Les premiers humains sont unisexes, âmes jetées chacune dans un corps déjà sexué mais unique. Ces premiers êtres sont de ce sexe qui par la suite, lorsqu'il y aura des femmes sera appelé viril. D'où viennent donc les femmes ? Des hommes bien sûr, selon la loi qui voue les âmes à se réincarner. Confrontées à la vie corporelle, aux besoins et aux passions qu'elle entraîne, les premières âmes, dotées d'un corps mâle vont se montrer au cours de leur vie plus ou moins raisonnables et plus ou moins courageuses. Les plus lâches et les moins capables seront ainsi, lors d'une seconde naissance, changées en femme, voire pire en quelque animal plus ou moins vil. A chaque nouvelle naissance, l'âme recevra le corps qu'elle a mérité dans une vie antérieure (celui d'un homme, d'une femme ou d'un animal). L'apparition des femmes est ainsi le résultat d'une dégradation des âmes. » (p. 74)

On trouverait sans aucun doute de nombreux mythes qui justifient la mise sous tutelle des femmes par les hommes. Godelier cite le cas des Baruyas en Papouasie Nouvelle Guinée²⁴ :

« Les Baruyas, dans leur vision du monde reconnaissent à la femme une créativité originale infiniment plus puissante que celle de l'homme. [...] Tous ces récits disent la même chose. Que les femmes sont plus créatives que les hommes, mais pour que la société existe, il faut que les hommes leur fasse violence. [...] Mais toutes ces violences évoquées dans les récits mythiques, ces violences faites aux femmes par la pensée en accompagnent et légitiment toute une série d'autres qui elles sont moins idéelles et moins imaginaires. Les femmes Baruya, en effet n'héritent pas de la terre, principal moyen de production. Elles n'ont pas le droit

24. Godelier M., 2007, *Au fondement des sociétés humaines*, Paris, Albin Michel.

de porter les armes [...], elles n'ont aucun accès aux objets et au savoirs sacrés, qui confèrent aux hommes le monopole du pouvoir [...]. Enfin elles ne disposent ni de leur personne ni de leur corps au moment du mariage et elles ne transmettent pas leur nom à leurs enfants. Nombreuses sont les femmes ridiculisées, insultées, battues. Et disent les Baruyas, cette contrainte exercée sur les femmes ne doit jamais prendre fin, car les pouvoirs des femmes n'ont pas disparu après que les hommes s'en sont emparés. A tout moment, elles pourraient les reprendre. » (p. 166-167).

Même notation chez Balandier (1974) :

« La société féminine n'est pas seulement la moitié nécessaire et subordonnée, elle est aussi la moitié dangereuse. »²⁵(p83)

Avec l'argument puisé dans la Bible d'une part, ou celui de la rationalité économique d'autre part, on a deux formes de justification du patriarcat qui permettent de faire accepter un équilibre de tension entre des rôles distincts et des rétributions inégales au détriment des femmes. C'est ainsi qu'ont émergé et continueront d'émerger une multitude de régimes de contrôle destinés à rendre compatibles des positions opposées mais nécessairement indissociables.

La domination des femmes par les hommes apparaît donc comme un effet de l'attracteur cognitif lié à la dépendance corrélative des genres que l'existence des deux sexes a induite au cours de l'histoire. Comme le dit Sylviane Agacinsky, cette dépendance et la domination qui y est associée est transversale à toutes les autres oppositions, à tous les autres classements que l'on peut faire des personnes. Elle est constitutive des cultures, ce qui a pour conséquences que ce sont souvent les femmes elles-mêmes qui en assurent la reproduction et la pérennité²⁶.

« Certes l'humanité est infiniment diverse, elle est traversée par de multiples différences qui se chevauchent les unes les autres, linguistiques, religieuses, sociales, culturelles, sexuelles aussi (au

25. Balandier G., 1974, *Anthropo-Logiques*, Paris, Presses Universitaires de France.

26. Agacinsky S., 2012, *Femme entre sexe et genre*, Paris, Seuil. (p. 90)

sens des sexualités) mais la différence sexuelle traverse toutes les autres, c'est en quoi elle est universelle. »

Faire progresser la cause des femmes n'est pas quelque chose de simple. Françoise Héritier cite une féministe anglaise du début du vingtième siècle, Mrs Fawcet :

« Si les hommes et les femmes se ressemblaient complètement, nous serions adéquatement représentées par les hommes ; mais comme nous sommes différentes, notre spécificité n'est pas représentée dans le système actuel. »

Nous ne sommes plus à la même époque mais la question subsiste. Cette thèse conduit à revendiquer pour les femmes, un accès égal à celui des hommes dans toutes les instances de décision. Mais si mon hypothèse de l'existence d'un attracteur cognitif fait sens - et de toute façon les constats anthropologiques suffisent - toute insistance sur la différence entre les hommes et les femmes fera resurgir la tendance à dévaloriser les femmes par rapport aux hommes. C'est pourquoi les féministes mettent l'accent non pas sur la différence biologique, mais sur la commune humanité des hommes et des femmes. Prenant argument d'avancées scientifiques qui attestent d'un grand nombre de situations d'enfants dont le sexe n'est pas clairement défini à la naissance, ainsi que de tous les cas où les tendances comportementales ne s'alignent pas sur le sexe biologique, ces militantes posent comme principe que le genre est strictement un construit social qui s'impose aux individus et que c'est l'emprise de cette idéologie qu'il convient de combattre.

Pour autant l'égalité des hommes et des femmes, ne peut se ramener à une pure et simple égalité formelle. On peut décider qu'il faut élire autant de femmes que d'hommes dans toutes les instances de décision. On peut imposer que les femmes touchent à travail égal un salaire égal à celui des hommes et cela est indispensable, mais plus fondamentalement, Amartya Sen traduit cette idée en posant que l'essentiel est la liberté de chacun et son statut d'agent plutôt que de patient et cela concerne tout particulièrement les femmes²⁷ :

27. Sen A., 2002, [1987], *Éthique et économie*, Quadrige/PUF.

« L'une des questions fondamentales qui nécessitent un examen plus approfondi est la question de la qualité d'agent de la femme par opposition à son bien-être. Ni le bien-être des femmes, ni leur qualité d'agent ne coïncident avec le système utilitariste (ou issu de la théorie du bien-être) qui mesure les états mentaux en fonction du bonheur ou de la satisfaction des désirs (bien qu'il y ait des rapports directs). La meilleure analyse du bien-être repose peut-être sur les notions de fonctionnement et de capacité de la personne à accomplir ces fonctionnements (c'est-à-dire ce que la personne peut faire ou être), ce qui suppose une évaluation des différentes capacités en fonction de l'aptitude de la personne à bien vivre et atteindre le bien-être. Mais une personne ne se préoccupe pas nécessairement de son seul bien-être et peut viser d'autres objectifs (ou souhaiter les rechercher si elle avait la possibilité de penser et d'agir librement). Notre rôle effectif d'agent est souvent masqué par les règles sociales et les perceptions conventionnelles de la légitimité. Dans le cas des divisions sexuelles, ces conventions constituent souvent un obstacle à la recherche d'une situation plus équitable et empêchent même parfois de reconnaître le spectaculaire manque d'équité dans les arrangements en vigueur. [...] les concepts de perception et d'agent apparaissent tout à fait essentiels pour l'amélioration du bien-être des femmes dans de nombreuses régions du monde. Les ouvrages récents sur le développement témoignent d'une sensibilisation à l'inégalité entre les sexes et à la négligence dont fait l'objet le bien-être des femmes. Mais on risque, dans ce contexte, de prendre la femme pour un patient et non pour un agent. L'action politique des femmes peut être particulièrement importante pour mettre en évidence les nombreuses perceptions déformées quant à la situation qui est la leur, déformation qui contribue à la négligence des besoins et des revendications des femmes. L'action économique de la femme joue elle aussi un rôle important en rendant visibles les contributions de la femme à la vie sociale - une conception

obscurcie par la forme conventionnelle de la technologie sociale. »
(p.268).

Les médias se font régulièrement l'écho d'indices qui tendent à conforter l'idée d'une avancée vers l'égalité formelle entre les sexes. Cela s'applique aux sociétés occidentales mais que dire de ce que nous montrent certaines autres cultures. Si mon hypothèse d'un attracteur cognitif est juste, c'est un combat permanent qui sera nécessaire, avec finalement un faible espoir d'éradiquer des cultures, et en particulier des religions, l'attracteur cognitif de domination et d'appropriation du corps des femmes par les hommes.²⁸

J'ai pris cet exemple de la manière dont la société différencie les genres pour gérer et justifier une opposition irréductible entre les femmes et les hommes dans leur capacité à produire les enfants des deux sexes. Il y a justification de la dépendance par référence à une inégalité naturelle, vraie ou fausse, peu importe. Cette inégalité permet l'instauration d'un ordre social qui peut prendre des formes très diverses. Dans le paragraphe suivant, c'est l'expertise, souvent traduite en professionnalisation, qui est à la base de la dépendance.

28. Héritier F., 2012, *Masculin/Féminin II, Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob.

Conclusion

Ma proposition vise à définir et à articuler dans une méthode sociologique différents éléments : le premier est un parti pris dynamique. Je ne pars pas d'états mais de faits, c'est-à-dire d'évènements. C'est à partir de ces évènements que j'appelle des scènes sociales et du sens que les acteurs, collectifs ou individuels leur donnent que des formes sociales émergent. Le second parti pris est de donner toute son importance au temps. On ne peut comprendre l'émergence des formes sociales qu'en introduisant différents rythmes. Parfois, il s'agit d'un temps court, comme lorsque apparaît une nouvelle association, une nouvelle entreprise ; parfois le rythme est celui de la vie humaine comme lorsqu'émerge une nouvelle institution structurante, par exemple la médecine moderne ; parfois enfin, et c'est un aspect auquel j'attache une grande importance, le rythme est celui de l'évolution qui transforme les opérateurs cognitifs et rend certains attracteurs héréditaires.

Cette manière de concevoir les faits sociaux, leur émergence, leur évolution, ne permet pas de donner à la causalité au sens le plus courant, une place centrale. Elle devient au mieux une lecture résultante, le produit de l'analyse en termes de processus. Ce n'est plus la méthode d'analyse mais la rhétorique d'exposé des résultats.

Je pars de ce que nous offrent les matériaux sur lesquels s'appuie la réflexion : les récits. Quelle que soit leur origine et leur forme, nous ne disposons pas d'autre source d'information. Les récits que nous utilisons dans le cadre de la sociologie dite empirique, c'est-à-dire celle qui confronte ses hypothèses et ses analyses aux faits, concernent des scènes sociales. Les scènes sociales sont des moments d'interaction entre des personnes dans un contexte donné,

moments auxquels on attribue un sens. Les scènes se transforment ou se succèdent sans arrêt, les personnes les quittent, entrent dans d'autres scènes etc. Toutes ces scènes, nous les regroupons en classes quand on leur attribue des sens équivalents. Les récits portent sur des scènes ou des classes de scènes, les individus qu'elles concernent, ce qu'ils y font, la nature de leurs interactions. Ils peuvent aussi décrire leurs contextes. Bien sûr les participants d'une scène sociale lui attribuent un sens ; il peut apparaître dans le récit, mais il peut aussi bien se faire que la scène soit retransmise par une autre personne, un enquêteur, un témoin ou celui qui en a initialement recueilli la trace. Il peut lui aussi avoir attribué un sens à cette scène et ce sens a pu orienter la manière dont il en rend compte.

Je m'intéresse à deux grandes catégories de classes de scènes :

- les scènes dont le sens principal est le fait d'appartenir à un même collectif. Ce collectif peut être très large - une entreprise, une nation, une religion - ou étroit - une bande de copains, une réunion de famille, les supporters d'une équipe.

- les scènes qui impliquent deux types de personnes dans des rôles complémentaires visant la réalisation d'un objectif déléguée à l'une des parties par l'autre, par exemple des enseignants et des élèves, des médecins et des patients etc. Ces scènes sont caractérisées par l'expression d'une dépendance corrélative, c'est à dire d'une complémentarité dans une action. Le sens est alors l'objectif poursuivi.

Ces deux types de scènes peuvent se produire séparément ou se combiner dans des formes d'échange plus complexes. La coopération, la division du travail en sont des expressions.

Si l'on peut observer ces deux catégories de scènes sociales, c'est parce que des personnes, au cours de l'histoire, ont pris conscience du fait qu'il fallait pouvoir les reproduire parce qu'elles leur attribuaient de la valeur. Sous des formes très variables en fonction des contextes, elles ont donc fait émerger des opérateurs cognitifs qui visent à les reproduire non pas à l'identique car cela n'est jamais possible, mais de manière à ce que le sens soit conservé.

Les collectifs, s'ils perdurent, se donnent des règles d'appartenance et de conduite qui permettent d'en devenir membre et de le rester. Ils ont

aussi en général tout un répertoire symbolique. les États ont des lois, les communautés religieuses un dogme et des rituels, les partis politiques des règles de discipline, les supporters sportifs ont un devoir de fidélité à leur équipe. Tout cela constitue un jeu de langage.

Les dépendances corrélatives font intervenir ensemble des acteurs complémentaires dont les intérêts peuvent être divergents, même s'ils sont conscients de leur nécessaire collaboration. La pérennité de ce type d'arrangement résulte donc là aussi d'un corpus de règles et de compromis ; dans le vocabulaire d'Harrison White ce sont des régimes de contrôle ; lorsqu'il s'agit d'économie, on parle plutôt de convention et dans tous les cas ils sont fondés sur un jeu de langage partagé par un collectif. Je n'ai pas cherché à distinguer les jeux de langage, des régimes de contrôle ou des conventions, car il me paraît intéressant de montrer qu'en fait il s'agit d'un même mécanisme : la résilience autopoïétique des dépendances corrélatives. Les formes que prennent, à travers le monde et au cours de l'histoire, le salariat, le patriarcat, l'enseignement etc. relèvent de cette logique, même si ces formes sont très différentes.

Je suis frappé par le fait que ces deux logiques, communautaire pour l'une, de rôles complémentaires pour l'autre se retrouvent dans toutes les époques, sous des formes diverses. J'en tire l'hypothèse que ces opérateurs cognitifs sont communs aux êtres humains et qu'ils ont été acquis au cours de l'histoire longue et sont devenus transmissibles par l'un ou l'autre des mécanismes d'héritage que nous décrivent les spécialistes de l'évolution.

Les personnes et les cercles sont des acteurs qui émergent des commutations entre les scènes sociales et qui sont des sources d'action. Ce sont des acteurs individuels ou collectifs. Le fait qu'ils soient des acteurs les place dans des situations d'interaction et de confrontation avec d'autres acteurs. Pour se maintenir ils développent des efforts de contrôle qui sont à la base de leur reproduction autopoïétique. Toutes ces actions constituent une sorte de marché dans lequel chaque acteur cherche des appuis et se constitue des niches. Sous l'effet des multiples efforts de contrôle, de leurs participants, les collectifs se transforment, leurs règles, leur système symbolique évoluent. Même chose pour les dépendances corrélatives et leurs régimes de contrôle. Les personnes se transforment également, elles peuvent disparaître des col-

lectifs, être remplacées par d'autres.

Il en résulte une vision du monde social qui prend la forme d'un chaos de scènes sociales dont émergent et perdurent des cercles, des formes de contrôle : jeux de langage, régimes de contrôle etc. toujours remis en question, toujours provisoires. Les rythmes de changement ne sont pas les mêmes et certaines institutions et des éléments du contexte peuvent se maintenir bien plus longtemps que la durée d'une vie humaine, ce qui donne une impression de stabilité. Il n'y a pas d'états, car les états sont des constructions de l'esprit, et donc il ne peut pas y avoir de sociologie du changement au sens traditionnel car le changement est le passage d'un état à un autre. Ici le modèle est strictement dynamique, fondé sur des émergences et des efforts de contrôle.

Les personnes physiques, les êtres humains donnent également une impression de stabilité, car ils se présentent avec une certaine continuité. On est capable de reconnaître la même personne après une séparation. Nous sommes dotés de mémoire, même si les éléments qui constituent notre organisme se renouvèlent constamment. Notre identité n'est pas seulement matérielle, elle est aussi informationnelle.²⁹ Mais ce n'est pas cette identité là qui nous intéresse ici, même si pour de nombreux sociologues elle justifie qu'on mette l'individu doté d'une rationalité stable au centre des analyses. La personne n'est pas le point de départ de l'analyse, elle en est un produit. Elle est le produit des récits qui relatent ses différentes identités, les différents collectifs auxquels elle s'est affiliée, ses efforts de contrôle dans les différents contextes qu'elle a traversé et dans lesquels elle a été acteur. La personne n'est donc pas dotée d'une rationalité simple et stable mais elle peut suivant les contextes choisir des stratégies variables. Ses comportements sont à expliquer par son histoire et le contexte et non par une rationalité universelle.

Il y a ainsi deux facettes dans ma proposition. D'une part une conception très dynamique du champ social, d'autre part l'affirmation qu'il existe des opérateurs cognitifs qui structurent les efforts de contrôle suivant deux modes élémentaires, la constitution de communautés d'une part la mise en place de délégations et d'échanges sous la forme de dépendance corrélative

29. Desalles J.-L., Gaucherel C., Gouyon P.-H., 2016, *Le fil de la vie, la face immatérielle du vivant*, Paris, Odile Jacob

d'autre part. Cette deuxième facette est délibérément structuraliste alors que la première ne l'est pas du tout.

Mon propos vise ainsi à combiner ces deux aspects qui sont généralement considérés comme incompatibles.

Je ne crois pas que le fait de faire référence à des opérateurs cognitifs qui structurent les échanges entre les personnes soit incompatible avec une vision résolument dynamique du social, parce que ces opérateurs cognitifs ne définissent pas le sens des efforts de contrôle et des scènes sociales. Ils en sont le substrat. Le sens émerge en fonction du contexte et de l'histoire des identités. Il n'est pas donné par la structure, il est conjoncturel.

La socialisation joue un rôle déterminant dans l'acquisition du langage et des réflexes, des codes qui permettent aux êtres humains de vivre ensemble. Elle est essentielle dans la transmission des cultures. Mais je pense que nous héritons d'opérateurs cognitifs qui ne se transmettent pas seulement par la socialisation ; certains sont hérités, par des voies diverses, génétique, épigénétique, environnementale, symbolique. C'est le résultat de l'histoire longue de la co-évolution de notre cerveau et des contextes sociaux et environnementaux au cours de l'histoire.

Je n'ignore pas que les sociologues sont généralement peu friands d'explications qui font intervenir l'évolution. Il me semble pourtant que la coopération de la sociologie avec les sciences biologiques et cognitives est inévitable ; elle prendra soit la forme d'une symbiose, soit celle d'une dilution de la première dans les secondes.

Considérons les situations de dépendance corrélative. Elles ont souvent été vues à travers le prisme de la domination, par Max Weber à propos du pouvoir ou par Marx, à propos de l'exploitation capitaliste. Elles le sont aujourd'hui dans les études de genre. Ces analyses prennent le sens comme objet central. C'est le rôle normal de la sociologie que d'expliquer comment les choses se passent à un moment donné, dans un domaine d'action donné. Ce sont les régimes de contrôle qui sont en question et ce sont des systèmes cognitifs. Lorsque prend forme une lutte de classes, dans le monde du travail ou dans les rapports de genre, c'est pour créer une prise de conscience de la position de classe, engendrer une lutte sociale et ainsi transformer le régime

de contrôle de manière à le rendre moins déséquilibré. Si l'on s'attaque à la structure, c'est la forme révolutionnaire. Les expériences au cours de l'histoire nous enseignent qu'elle ré-émerge sous une autre forme, en générant un autre régime de contrôle. Le sens des rôles peut se modifier mais l'opérateur cognitif qui fait qu'il y ait des rôles distincts réapparaît.

La manière d'éduquer les enfants a évolué, en particulier au cours de l'histoire récente. L'enfant est de moins en moins considéré comme un disque dur sur lequel l'éducateur ou les parents doivent inscrire le programme et les connaissances nécessaires à la production d'un adulte conforme à ce qu'attend la société. Bourdieu, Passeron et bien d'autres à leur suite ont parlé d'arbitraire culturel et de violence symbolique. On s'efforce aujourd'hui de voir dans l'enfant un partenaire des éducateurs, de mieux respecter ses choix culturels et d'atténuer la violence des modes d'inculcation. Le régime de contrôle entre les générations se veut plus soft. Mais cela reste un régime de contrôle qui doit accorder des rôles très déséquilibrés. Il n'y a pas de révolution possible.

Les rapports entre les hommes et les femmes découlent de leurs rôles distincts et complémentaires dans la gestation des enfants. Le régime de contrôle que l'on appelle le patriarcat part de ce constat et en déduit, globalement, l'attribution aux femmes de tout ce qui est domestique (soins aux enfants, éducation, tenue de la maison, devoir conjugal) et aux hommes ce qui est extérieur (travail marchand, religion, guerre etc.). Ceci n'empêche pas dans certaines versions les femmes de se voir affecter un travail extérieur, sans que l'attribution du domestique en soit allégée. Quand on parle de genre plutôt que de sexe, on s'efforce de découpler le sens des rôles sociaux de la division sexuelle et de le rendre autonome. Mais la division sexuelle persiste et s'impose ; pour l'instant, ceci reste incontournable. Les mouvements féministes visent une prise de conscience de classe chez les femmes, mais plus celle-ci s'affirme, plus une prise de conscience émerge chez les hommes. Ce mouvement social prend des formes diverses en fonction du contexte. L'analyse de Françoise Héritier, que j'ai présentée plus haut, donne à penser que les évolutions de ces régimes de contrôle seront longues et conflictuelles.

Parmi les dépendances corrélatives liées aux différences de compétences,

la médecine a pris dans notre société une place centrale. Cela provient principalement du virage scientifique des connaissances médicales. La découverte des vaccins, puis des antibiotiques ; la multiplication des analyses biologiques et la maîtrise croissante de la chirurgie font que les soins de santé n'ont plus grand chose à voir aujourd'hui avec la pratique de Charles Bovary. Notre société s'est de plus en plus médicalisée. Cela n'est pas particulièrement imputable aux médecins, même s'ils y ont pris leur part, c'est un mouvement social global, cognitif. Le régime de contrôle place le sens de la relation médecin patient dans l'expertise médicale, scientifique. Il en fait un monopole qui est renforcé par la gratuité des soins. On voit émerger aujourd'hui surtout pour les longues maladies un partenariat moins déséquilibré entre médecins et patients. Ces derniers sont formés à une plus grande participation à la prise en charge de leur maladie, en particulier lorsqu'il s'agit de maladies chroniques. Mais à l'inverse, force est de constater que tout ce qui touche à la grossesse et à l'accouchement est totalement médicalisé. C'est un cas où le régime de contrôle organise les interactions de rôles strictement déséquilibrés mais dans un contexte d'acceptation globale. Il y a une prise de conscience de classe, c'est celle des médecins qui s'organise en professionnalisation. En revanche il n'y a pas de réelle prise de conscience de classe chez les patients.

Le problème est différent avec les affiliations communautaires lorsqu'elles prennent un poids hégémonique dans la construction des identités. A la suite d'autres auteurs, Simmel, White, Lahire, j'ai insisté sur le fait que l'identité des personnes était complexe, produite par les commutations dans les différents univers sociaux qu'elles traversent et auxquels elles participent ; que les rationalités auxquelles ces personnes se réfèrent sont multiples et fortement influencées par le contexte de l'action, qu'elles peuvent même émerger de ce contexte. Certaines références identitaires sont pourtant particulièrement hégémoniques chez certaines personnes et dans certains collectifs. On observe ainsi des références identitaires liées à l'appartenance nationale, au genre, à la religion, à l'orientation sexuelle etc. Le principe républicain c'est que tous les citoyens ont les mêmes droits et que les appartenances identitaires ne doivent inspirer aucune stigmatisation, aucune ségrégation. Mais il est clair que ceci ne fonctionne pas : l'antisémitisme, l'homophobie sont visibles au

quotidien. Les communautés identitaires créent des frontières et s'opposent aux autres. Il n'y a pas de régime de contrôle de ces oppositions car il n'y a pas d'intérêt commun à la base de l'opposition. L'autre dérange parce qu'il remet en question le sens qui fonde le groupe identitaire. La seule chose qui peut éviter la cristallisation des oppositions entre les groupes identitaires est le brassage social, l'interconnexion, les recouvrements entre communautés et l'émergence d'intérêts partagés, faute de quoi cela alimente des conflits, des guerres et même des génocides.

Les matériaux de la sociologie sont les récits. L'individualisme méthodologique a conduit de nombreux travaux à privilégier des récits qui classent les individus et les décrivent par des caractères (âge, sexe, catégorie professionnelle, nationalité etc.). Même lorsque ces caractères décrivent un rôle dans des dépendances corrélatives, cette manière de faire tend à réifier les rôles et à oublier le sens de l'échange. Elle privilégie ainsi une approche en termes d'états et gomme la dynamique de la construction des niches. Les analyses que l'on peut ranger sous la bannière de l'interactionnisme structural partent des relations et privilégient la manière dont les communautés d'une part et les dépendances d'autre part, émergent, forment système, se combinent et se transforment. Dans cette perspective, les études de représentations trouvent toute leur place.

Les réseaux constituent une forme de récits particulière. On peut les considérer comme des traces du fonctionnement des opérateurs cognitifs qui ont géré les interactions. Mais les réseaux sont des construits des analystes et la manière dont sont recueillies les données conditionne l'utilisation qui pourra en être faite. L'idéal est de permettre une lecture multi-niveaux, c'est-à-dire que l'on puisse retrouver les traces des communautés qui se sont constituées et des délégations qui ont pu être faites. C'est toujours l'adaptation des opérateurs cognitifs aux conditions particulières qu'il est intéressant de rechercher. Dans ce but il est tout aussi intéressant de construire des réseaux dont les sommets sont des classes de scènes sociales et les arêtes des individus ou des groupes d'individus que des réseaux où les sommets sont des individus et les arêtes des liens construits à partir d'évènements.

La question n'est pas de savoir si l'on privilégie le qualitatif ou le quan-

titatif, tous les types de données peuvent être utilisées avec profit ; mais les données réticulaires, si elles sont recueillies en fonction de la manière dont elles seront utilisées représentent une manière de ne pas gommer a priori une part de la complexité.

Dans la production du sens qui aboutit à l'émergence de communautés, j'ai tenu à donner une place importante au merveilleux. Sous ce terme, je rassemble toutes les représentations qui permettent de donner un sens à ce qui reste inexplicable. L'inexplicable n'est pas acceptable, il engendre trop d'angoisse. Le recours au merveilleux permet de lui donner un sens et ainsi de le rendre acceptable. Le merveilleux est constitué par l'ensemble des récits que le langage permet de construire, en échappant au contrôle du réel. N'étant pas susceptible d'être invalidé, ce type de discours peut être sacralisé, rendu inattaquable dans certaines communautés dont il constitue la référence cognitive. C'est ce que l'on observe dans le cas des religions et des sectes qui font une exégèse littérale des livres sacrés sur lesquels elles se fondent.

Ce livre ne propose pas une théorie sociologique. J'ai simplement voulu y proposer un ensemble de réflexions qui me semblent utiles pour le travail sociologique. J'y prends un point de vue qui n'est pas forcément dominant dans la discipline. Il me semble qu'il ne faut pas hésiter à s'ouvrir aux avancées des disciplines voisines dès l'instant qu'elles sont produites dans un processus scientifique. Le fait que j'ai pu rapprocher des auteurs comme Harrison White, William Sewell, Olivier Favereau autour des thèmes d'identité, de jeu de langage, de convention montre que la perspective dynamique et émergentiste sur laquelle se fondent ces concepts est devenue transversale, entre la sociologie, l'histoire et l'économie au moins pour certains scientifiques. Ma démarche peut être qualifiée de cognitive, parce qu'elle s'inspire de la rencontre de différentes disciplines. Je ne crois pas que la sociologie puisse aujourd'hui se dispenser de s'ouvrir à d'autres approches comme les sciences cognitives ou les développements des théories de l'évolution. Toute science est un reflet de l'époque où elle se forme et c'est, me semble-t-il quelque chose que notre époque nous impose.

Bibliographie

- [1] Affergan Francis, 2005, Article mythe et mythologies, in M. Borlandi, R. Boudon, M. Cherkaoui, Valade B., *Dictionnaire de la pensée sociologique*, Paris , PUF.
- [2] Agacinsky S., 2012, *Femme entre sexe et genre*, Paris, Seuil.
- [3] Akerlof G., 1970, The Market for Lemons, *Quarterly Journal of Economics*, 84, 488-500.
- [4] Alexander C., 1965, A town is not a tree, *Architectural Forum*, Vol 122, No 1, April 1965, pp 58-62 (Part I), Vol 122, No 2, May 1965, pp 58-62 (Part II).
- [5] Arrow K.J., 1951, *Social Choice and individual values*, New York, Wiley, réédité en 1963.
- [6] Atlan H., 2011, *Le vivant post-gémonique ou qu'est-ce que l'auto-organisation*, Paris, Odile Jacob.
- [7] Atran, S., *Au nom du Seigneur : La religion au crible de l'évolution* (French Edition). Éditions Odile Jacob.
- [8] Axelrod R., 2006, *The Evolution of Cooperation*, Basic Books.
- [9] Balandier G., 1974, *Anthropo-Logiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- [10] Batifoulier P., (dir.), 2001, *Théorie des conventions*, Paris, Economica.
- [11] Beauvoir de S., 2011 [1949], *Le deuxième sexe, les faits et les mythes*, Paris, Gallimard, (p.16).
- [12] Becker G. S., 1991 (première édition 1981), *A Treatise on the Family*, Cambridge, Harvard University Press.

- [13] Berge C., 1958, *Théorie des graphes et applications*, Paris, Dunod.
- [14] Berger P. L., 2011 [1967], *The Sacred Canopy, Elements of a Sociological Theory of Religion*, New York, Open Road.
- [15] Bidart C., Degenne A., Grossetti M., *La vie en réseau*, Paris Presses Universitaires de France.
- [16] Blau P.E., Schwartz J. E., *Crosscutting Social Circles : Testing a Macrostructural Theory of Intergroup Relations*, 1984.
- [17] Boltanski L., Thévenot L. 1991, *De la justification, les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- [18] Boudon R., 2002, *Raisons, bonnes raisons*, Paris, PUF.
- [19] Bouglé C. 1910, *Qu'est-ce que la sociologie*, Paris, Félix Alcan, (p. 3,4).
- [20] Bouglé C., 1922, *Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs*, Paris, Armand Colin.
- [21] Bourdieu P. Séminaires sur le concept de champ, 1972-1975, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2013-5, n°200, p 4-37.
- [22] Bourdieu P., 1980, Le capital social, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 31, 2-3.
- [23] Bourgine P., Lesne A., 2006, *Morphogenèse, l'origine des formes*, Paris, Belin.
- [24] Bourgine P., Stewart J., 2004, Autopoiesis and cognition, *Artificial life*, 10-3, 327-345.
- [25] Bowles S., Gintis H., (2011), *A cooperative Species*, Princeton, Princeton University Press.
- [26] Boyer P., 2002, *Religion explained*, Vintage, Random House.
- [27] Bréchon P., Tchernia J.-F., 2009, (dir.), *La France à travers ses valeurs*, Paris, Armand Colin.
- [28] Burt R.S., 1992, *Structural Holes, The social structure of competition*, Cambridge, Cambridge University Press.
- [29] Burt R.S., 1995, Capital social et trous structuraux, *Revue Française de Sociologie*, XXXVI-4, 599-628.

- [30] Cahuc P., 1993, *La nouvelle micro-économie*, Paris : La Découverte.
- [31] Changeux J.-P., 2008, *Du vrai, du beau, du bien. Une nouvelle approche neuronale*. Paris, Odile Jacob.
- [32] Changeux, 2007, Préface in Dehaene S., *Les neurones de la lecture*, Paris, Odile Jacob.
- [33] Chomsky N., 2016, *Quelle sorte de créature sommes-nous ?* Lux éditeur, 2016.
- [34] Coleman J., 1988, Social capital in the creation of human capital, *The American Journal of Sociology*, vol. 94, supplément : 95- 120.
- [35] Coleman J.-S, 1990, *Foundations of Social Theory*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press.
- [36] Condorcet N., *Mathématiques et société*, choix de textes par Roshdi Rashed, Paris, Hermann, 1974.
- [37] Crozier M., Friedberg E., 1981. *L'acteur et le système : Les contraintes de l'action collective*. Paris, Éditions du Seuil.
- [38] Dawkins R., 1996 [1976], *Le gène égoïste*, Paris, Odile Jacob.
- [39] Dawkins R., 2006, *The God Delusion*, New York Houghton Mifflin Company. Traduction française, 2008, Pour en finir avec Dieu,, Robert laffont.
- [40] Deacon T., *The symbolic species, the coevolution of language and the brain*, New York, W.W. Norton & Company, 1997.
- [41] Degenne A., Fournier I., Marry C., Mounier L., 1991, “ Les relations sociales au coeur du marché du travail ”, *Sociétés Contemporaines*, 5, 75-98
- [42] Degenne A., 1994, L’analyse de similitude et les représentations sociales, in J.P. Courtial, *Science cognitive et sociologie des sciences*, Paris, Presses Universitaires de France.
- [43] Degenne A., Grimler G., Lebeaux M.-O., Lemel Y., 1996, *Les activités des ménages en matière de production domestique et le rôle des aides*, rapport d’une recherche financée par le Plan Construction et Architecture, Paris, GDR Modes de vie, 170 p.

- [44] Degenne A., Lebeaux M.-O., 1997, Qui aide qui, pour quoi, *L'Année sociologique*, 47-1, 117-142.
- [45] Degenne A., Forsé M., 2004, *Les réseaux sociaux*, Paris, Armand Colin.
- [46] Degenne A., 2011, A propos de la notion de rôle dans l'analyse des relations sociales, *Mathématiques et sciences humaines*, 193, 37-45.
- [47] Degenne A., Marry C., Moulin S., (Eds.), 2011, *Les catégories sociales et leurs frontières*, Presses de l'Université Laval, Québec.
- [48] Dehaene S., 2007, *Les neurones de la lecture*, Paris, Odile Jacob.
- [49] Delphy C., 2015, *Pour une théorie générale de l'exploitation. Des différentes formes d'extorsion de travail aujourd'hui*, Paris, Syllepse et Saint-Joseph-du-Lac, M éditeur, 120 p.
- [50] Desalles J.-L., Gaucherel C., Gouyon P.-H., 2016, *Le fil de la vie, la face immatérielle du vivant*, Paris, Odile Jacob.
- [51] DiMaggio P. & Louch H., 1998, Socially Embedded Consumer Transactions : For What Kind of Purchases do People Most Often Use Networks, *American Sociological Review*, 63, 619-637.
- [52] Dor D. Jablonka E., 2001, How language changed the genes : toward an explicit account of the evolution of language, in : D Dor - *New essays on the origin of language*, 2001 - books.google.com.
- [53] Dubreuil B., 2010, *Human Evolution and the Origins of Hierarchies*, Cambridge University Press.
- [54] Fagiolo G., Valente M., Vriend N. J., 2007, *Segregation in Networks*, *Journal of economic behavior and organization*, 64, 3-4, 316-336.
- [55] Favereau O., 2005, Quand les parallèles se rencontrent, Keynes et Wittgenstein, l'économie et la philosophie, *Revue de métaphysique et de morale*, 47, 403-427
- [56] Favereau O., 2018, Valeur(s), exploitation et économie des conventions, *Cahiers d'économie politique*, 75-2, 119-145
- [57] Festinger, L. (1957). *A theory of cognitive dissonance*. Stanford, CA : Stanford University Pr.

- [58] Fodor J., 1983, *La Modularité de l'esprit : essai sur la psychologie des facultés*, collection Propositions, Les Éditions de Minuit, Paris.
- [59] Forsé M., 1997, Capital social et emploi, *L'Année Sociologique*, 47-1, 143-181.
- [60] Forsé M., 1998, "French trends in social and educational opportunities, 1982-1997", *The Tocqueville Review*, Vol. 19, n° 1, p. 173-186.
- [61] Forsé M., Parodi M., 2010, Low levels of ethnic intolerance do not create large ghettos, a discussion about an interpretation of Schelling's model. *L'Année Sociologique*, 60-2, 445-473.
- [62] Fuentes A., 2017, Human niche, human behaviour, human nature. *Interface Focus* 7 :20160136. <http://dx.doi.org/10.1098/rsfs.2016.0136>. p.304.
- [63] Fukuyama F., 1995, *Trust*, The Free Press.
- [64] Galland O., Lemel Y., 2007, *Valeurs et cultures en Europe*, Paris, La Découverte.
- [65] Godelier M., 2007, *Au fondement des sociétés humaines*, Paris, Albin Michel.
- [66] Granovetter M. S., 1985, Economic Action and Social Structure : The Problem of Embeddedness, *The American Journal of Sociology*, 91, 481-510.
- [67] Granovetter M.S. 1973, The Strength of Weak Ties, *The American Journal of Sociology*, 78(6), 1360-1380.
- [68] Granovetter M.S., 1974, *Getting a Job ; a Study of Contacts and Careers*, Cambridge, Harvard University Press.
- [69] Granovetter M.S., 2017, *Society and Economy, Framework and Principles*, Harvard University Press, p. 201.
- [70] Grossetti M., 2004, *Sociologie de l'imprévisible*, Paris, PUF.
- [71] Guilbaud G.Th., 2012, Les théories de l'intérêt général et le problème logique de l'agrégation, *Revue Economique*, vol 63, p. 659-720.
- [72] Hampden-Turner C., Trompenaars F., 1993, *The Seven Cultures of Capitalism*, London : Piatkus.

- [73] Hayek Friedrich A. Von , 1995, *Droit, législation et liberté . Tome 1. Règles et ordre* . Éditions Quadrige Presses Universitaires de France. Paris, 1° édition.
- [74] Henry A., D., Pralat P., Zhang C.-Q., 2011, Emergence of segregation in evolving social networks, *PNAS*, 108-21, 8609.
- [75] Héritier F., (ed.), 2005, *Hommes, femmes, la construction de la différence*, Edition Le Pommier.
- [76] Héritier F., 2007, *Libération 10 avril 2007, supplément Femmes et pouvoir*, page S6.
- [77] Héritier F., 2010, Théorie anthropologique de l'évolution, in Françoise Héritier (ed.), *Hommes, femmes, la construction de la différence*, édition Le Pommier, p. 37.
- [78] Héritier F., 2012, *Masculin/Féminin II, Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob.
- [79] Héritier F., <http://www.lepoint.fr/edito/document.html?did=122421>.
- [80] Hobbes T., *Léviathan, première partie, chapitre XIII*.
- [81] Hombert J.-M., Lenclud G., 2014, *Comment le langage est venu à l'homme*, Paris, Fayard.
- [82] Jablonka Éva et Lamb Marion J., 2006, *Evolution in four dimensions. Genetic, Epigenetic, Behavioral and Symbolic Variation in the History of Life*, Cambridge, MIT Press.
- [83] Juignet P., 2010, Le concept d'émergence, *Philosciences.com*, § 1, l'origine du concept.
- [84] Kahneman D., Tversky A., *Choices, values and Frames*, Cambridge University Press.
- [85] Kapferer J.-N., 1989, Les disparitions de Mourmelon, origine et interprétation des rumeurs. *Revue Française de Sociologie*, 30-1, 81-89.
- [86] Kim J., 2006, *Trois essais sur l'émergence*, Paris, Les Éditions d'Ithaque.
- [87] Kim, J. 1999, Making Sense of Emergence, *Philosophical Studies*, 95, 3-36.

- [88] Kirman A., A comment of “Low levels of ethnic intolerance do not create large ghettos, a discussion about an interpretation of Schelling’s model, by Michel Forsé and Maxime Parodi”, *L’année sociologique*, 60-2, p.475-480.
- [89] Kull K., 2000, Organism can be proud to have been their own designers, *Cybernetics and Human Knowing*, 7-1, 45-55.
- [90] Lahire B., 2001, *L’homme pluriel*, Paris, Armand Colin, Nathan.
- [91] Lahire B., 2004, *La culture des individus*, Paris, La Découverte.
- [92] Laland KN, Uller T., Feldman M.W., Sterelny K., Müller G.B., Moczek A., Jablonka E., Odling-Smee J., 2015, The extended evolutionary synthesis : its structure, asumtions and predictions. *Oroc. R. Soc. B* 282 : 20151019. <http://dx.doi.org/10.1098/rspb.2015.1019>.
- [93] Laubichler M.D., Renn J., Extended evolution : A conceptual framework for integrating Regulatory Networks and niche construction. *Journal of experimental zoology*, (Mol. Dev. Evol.) 324B :565-577, p566-67.).
- [94] Lemonnier P., 2005, L’objet du rituel, rites, technique et mythe en Nouvelle Guinée, *Hermès*, 43, 121-130.
- [95] Lévi-Strauss C., (1958/74), *Anthropologie Structurale*, Paris, Plon. Lévi-Strauss C., 1973, Race et Histoire, in *Le racisme devant la science*, Paris, UNESCO.
- [96] Lewis, D., 1969. *Convention*, Cambridge : Harvard University Press
- [97] Lin N., 2001, *Social Capital – A theory of social structure and action*, Cambridge, Cambridge University Press.
- [98] Lindenberg S., 2001, Social Rationality as a Unified Model of Man (Including Bounded Rationality), *Journal of Management and Governance*, 5(3), 239-251.
- [99] Lindenberg S., 2003, Coleman et la construction des institutions : Peut-on négliger la rationalité sociale ? *Revue Française de Sociologie*, 44-2, 357-373.

- [100] Loury G.C., 1977, A dynamic theory of income racial differences, in *Women, minorities and Employment Discrimination*, P.A. Wallace, A.M. La Mond (Eds.), Lexington, Heath. p153-186.
- [101] Macy M.W. & Skvoretz J., 1998, The Evolution of Trust and Cooperation Between Strangers : a Computational Model , *American Sociological Review*, 63, 638-660.
- [102] Marx K., Engels F., 1848, *Manifeste du parti communiste*, Paris, Livre de poche, 2008.
- [103] Mauss M., 1925, Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques, *L'année Sociologique*, Nouvelle série, 1. Texte repris dans Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950.
- [104] Meredith R., A comment of "Low levels of ethnic intolerance do not create large ghettos, a discussion about an interpretation of Schelling's model, by Michel Forsé and Maxime Parodi", *L'Année Sociologique*, 60-2, p. 481-492.
- [105] Morin E., et al. 1969, *La rumeur d'Orléans*, Paris, Éditions du Seuil.
- [106] Mullins N.C., 1973, The Development of Specialities in Social Science : The case of Ethnomethodology, *Science Studies*, Vol. 3, N° 3, 245-273.
- [107] Mullins N.C., 1983, Theories and theory Groups Revisited, *Sociological Theory*, Vol 1 319-337.
- [108] Newman M., E., J., 2010, *Networks : an introduction*, Oxford University Press.
- [109] Orléan A., 2004, *L'économie des conventions : Définitions et résultats*, Préface à la réédition de *Analyse économique des conventions*, Presses Universitaires de France.
- [110] Ossowski S., (1963), *Class structure in the social consciousness*, London, Routledge and Kelan Paul, tr. fr. *La structure de classe dans la conscience sociale*, Paris, Anthropos, 1971.
- [111] Padgett J. F., Powell W. W., 2012, *The Emergence of Organizations and Markets*, Princeton University Press.

- [112] Parmentier M., 2010, Hobbes, la coopération et la théorie des jeux , *Methodos, en ligne*, URL : <http://methodos.revues.org/2380> ; DOI : 10.4000/methodos.2380.
- [113] Parsons T., 1951, Illness and the Role of the Physician : A Sociological Perspective, *The American Journal of Orthopsychiatry*, 21, 452-460 ; traduction par Dominique Beynier et Didier Le Gall, in *Le médical et la santé z. Numéro Spécial des Cahiers de la Recherche sur le Travail Social. C.R.T.S. Université de Caen. 1er sem. 1984.* pp. 29-44.
- [114] Pellissier-Fall, 2011, Anticipation médicale de la maladie et médicalisation de la société, in Degenne Alain, Marry Catherine, Moulin Stéphane (Eds.), *Les catégories sociales et leurs frontières*, Presses de l'Université Laval, p.345-372.
- [115] Penelaud O., 2010, Le paradigme de l'énaction aujourd'hui, apports et limites d'une théorie cognitive "révolutionnaire", *Plastir*, 2010-1,18.
- [116] Pinker S., 1999 [1994], *L'instinct du langage*, Paris, Odile Jacob.
- [117] Ponthieux S., 2006, *Le capital social*, Paris, La Découverte.
- [118] Putnam R. D., 1995, Bowling alone : America's Declining Social Capital, *Journal of Democracy*, 6 :1, 65-78.
- [119] Rawls J., 1987, *Théorie de la justice*, Editions du Seuil.
- [120] Reynaud J.-D., *Les règles du jeu, l'action collective et la régulation sociale*, Paris, A. Colin, 1997, note p. 17.
- [121] Sandefur R. L., Laumann E. O., 1998, A paradigm for social Capital, *Rationality and Society*, 10, 85-105.
- [122] Saussure F. de, 1969, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- [123] Segalen M., 2009, *Rites et rituels contemporains : domaines et approches*, Paris, Armand Colin.
- [124] Sen A., 2002, [1987], *Éthique et économie*, Quadrige/PUF.
- [125] Sen A., 2005, *Rationalité et liberté en économie*, Paris, Odile Jacob.
- [126] Sewell W. H.JR, 2005, *Logics of history*, University of Chicago Press.

- [127] Simmel G., 1897, Comment les formes sociales se maintiennent, *L'Année Sociologique*, 71-109.
- [128] Simmel G., 1987, *Philosophie de l'argent*, Paris, PUF.
- [129] Simmel G., 1999, *Sociologie, Etude sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF.
- [130] Simon H. A., 1957, *Models of Man : Social and Rational*. New York : John Wiley and Sons, Inc.
- [131] Sinha C. 2015, Language and other artifacts : socio-cultural dynamics of niche construction. *Front. Psychol.* 6 : 1601. doi : 10.3389/fpsyg.2015.01601.
- [132] Smelser N.J., Swedberg R., (eds.), 1994, *The Handbook of Economic Sociology*, Princeton, Princeton University Press.
- [133] Snijders T.A.B., 1999, Prologue to the Measurement of Social Capital, *La Revue Tocqueville*, 20-1, 27-44.
- [134] Sperber D. 1996, *La contagion des idées, théorie naturaliste de la culture*, Paris, Odile Jacob.
- [135] Steiner P., 1999, *La sociologie économique*, Paris, La Découverte.
- [136] Sugden R., 1986, *The Economics of Rights*. Cooperation and Welfare.
- [137] Sugden R., 2015, Team reasoning and intentional cooperation for mutual benefit, *Journal of social Ontology*, 1(1) ; 143-166.
- [138] Tarde G. (1893), *Monadologie et sociologie*, Paris.
- [139] Tilly C., 2000, How do relations store histories? *Annual Review of Sociology*, 26, 721-723.
- [140] Tocqueville A., 1991 (1835), *De la Démocratie en Amérique*, Paris : Robert Laffont.
- [141] Varela F., Thompson E., Rosch E., 1993, *L'inscription corporelle de l'esprit*, Paris, Seuil.
- [142] Varela, F. J., Maturana, H. R. & Uribe, R. (1974). Autopoiesis : The organization of living systems, its characterization and a model. *Bio-systems*, 5(4), pp. 187-196. (cité par Olivier Penelaud, Plastir, 2010, 1-18).

- [143] Victorri B., 2000, *Langage et cognition, le malentendu cognitiviste* ; halshs-00009483.
- [144] Wasserman S., Faust K., 1994, *Social network analysis, methods and applications*, Cambridge University Press.
- [145] White H. C., 1992, *Identity and Control : A Structural Theory of Action*, Princeton University Press.
- [146] White H. C., 1995, Network Switchings and Bayesian Forks : Reconstructing the Social and Behavioral Sciences, *Social Research*, 62, p1035-63.
- [147] White H. C., 2008, *Identity and Control : How Social Formations Emerge*, Princeton University Press.
- [148] White H. C., 2011, *Identité et contrôle : une théorie de l'émergence des formations sociales*, Editions de l'Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS).
- [149] White H. C., Godart F.C., (2007), Stories from Identity and Control, *Sociologica*, 3, 1-17.
- [150] White H.C., 2002, *Markets from Networks*, Princeton University Press.
- [151] White H.C., Godart F.C., Corona V.P., 2008, Produire en contexte d'incertitude ; La construction des identités et des liens sociaux dans les marchés. in : Liens et marchés ; Harrison White et les nouvelles sociologies économiques. *Sciences de la Société*, n° 73, p.26.
- [152] Willson D. S., 2007, *Evolution for Everyone*, Delta.
- [153] Wittgenstein L., [1953] 2004, *Recherches philosophiques*, nrf Gallimard.
- [154] Wittgenstein L., 1922, *Tractatus logico philosophicus*, Gallimard, 1993.
- [155] Wittgenstein L., 1979, *Remarques sur le rameau d'or de Frazer*, Lausanne, L'âge d'homme.
- [156] Wittgenstein L., 1996, *Le cahier bleu et le cahier brun*, Gallimard.

Table des matières

Introduction	6
I Dynamiques	7
1 Éléments de vocabulaire	9
1.1 Scènes sociales et récits	9
1.2 Scènes sociales et scènes verbales	12
1.3 Classes de scènes sociales	14
1.4 Encastrement, découplage	15
1.5 Jeux de langage	17
1.6 Conventions	23
1.7 Un résumé en forme de réseau de scènes	27
1.8 Cercles, netdoms et champs	29
1.9 Collectifs	38
1.10 Délégations et dépendances corrélatives	39
1.10.1 Délégation	39
1.10.2 Dépendances corrélatives	41
2 Émergence et résilience	45
2.1 Émergence	45
2.2 Résilience	52
2.2.1 Toute résilience est autopoïétique	52

2.3	Émergence d'un jeu de langage	56
2.3.1	A propos de l'émergence d'un acteur collectif . . .	56
2.3.2	Émergence de la coopération	60
2.3.3	Le principe de donnant-donnant (tit for tat) comme mécanisme de découplage	67
2.4	Résilience des jeux de langage et des cercles	73
2.4.1	« Comment les formes sociales se main- tiennent » ; à propos de la vision de Simmel . . .	73
2.4.2	Les aspects institutionnels du jeu de langage. . .	75
2.4.3	Nicholas Mullins et l'émergence des spécialités scientifiques	77
2.5	Résilience des dépendances corrélatives	80
2.5.1	Régime de contrôle	80
2.5.2	Dépendance et domination	81
2.6	Émergence et résilience des liens	85
3	Acteurs : de l'acteur rationnel à l'acteur pluriel	89
3.1	Rationalités	89
3.2	L'acteur pluriel	98
3.3	Les contextes	101
3.4	Les personnes	102
3.5	L'identité chez Gabriel Tarde	105
4	Le réseau	109
4.1	Le réseau comme résultat des échanges	109
4.2	Liens et caractéristiques	112
4.3	Le réseau comme cadre pour l'échange	113
4.4	Le capital social	116
4.5	Donner ou garder	123
4.6	L'entrecroisement des cercles sociaux	126

<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	223
II Héritages	131
5 Ex-cursus sur l'évolution	133
5.1 La « synthèse évolutionnaire étendue » (extended evolutionary synthesis)	134
5.2 Quatre formes d'héritage :	136
6 Opérateurs cognitifs	149
6.1 Co-évolution du cerveau et des structures sociales	149
6.2 Attracteurs cognitifs	151
6.3 Résonance cognitive	154
6.4 Le « merveilleux »	156
6.5 Rituels	164
III Discussions	167
7 Confrontations	169
7.1 Groupes identitaires	169
7.1.1 A propos de ségrégation	174
7.2 Délégation, dépendance, domination	176
7.2.1 Une convention du capitalisme : la confusion entre entreprise et société	178
7.2.2 La délégation aux experts	183
7.2.3 Les rapports hommes-femmes	187
Conclusion	207